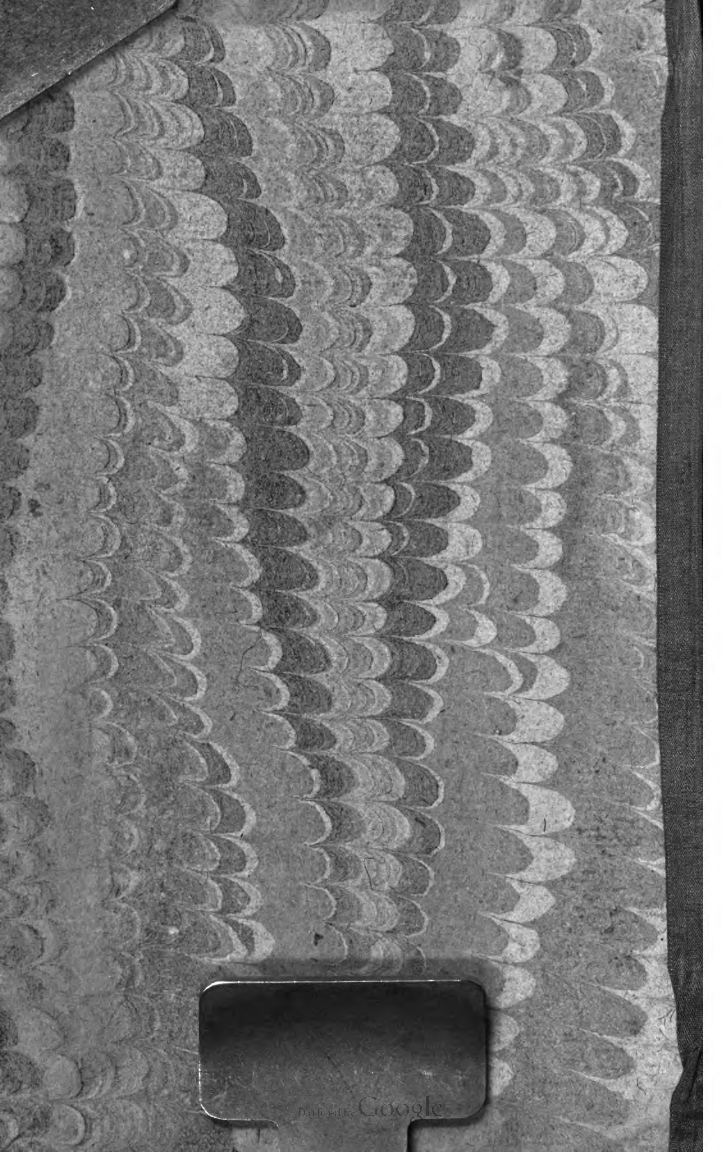






2 Bde

a moi J B H B

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION.

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,
DES REMARQUES HISTORIQUES
ET CRITIQUES,

ET

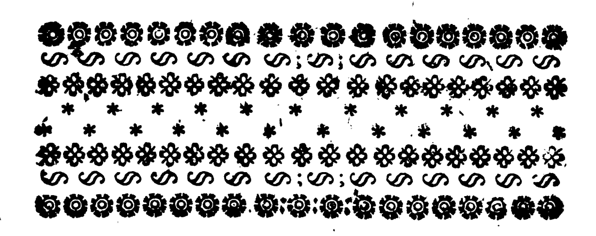
UNE DEDICACE MASSONNIQUE:
PAR UN FRERE-MASSON, MEMBRE
DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. D. C.C. XLIV.





LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE TROISIEME.

Dans lequel la Philosophie commence à emploier des remèdes plus puissans, pour délivrer Boëce de ses afflictions, & rejettant les apparences de la fausse felicité, elle lui montre en quoi consiste le veritable bonheur.

LA PHILOSOPHIE avoit déja cessé de chanter ces vers, quand m'imaginant encore entendre la douceur de sa

voix,

voix, je continuois d'y prêter attention. Ainsi je gardai quelque tems le silence, mais ensuite prenant la parole, j'eus avec elle ce nouvel entretien.

BOECE.

O souveraine Consolatrice de mes adversités, que vous m'avez inspiré de vigueur & par la moralité de vos sentimens, & par les charmes de votre mélodie! Oui, je me croi maintenant assez de courage, pour faire tête à la Fortune, quelsque coups qu'elle me porte. C'est pourquoi non seulement je n'ai plus d'aversion pour ces remèdes violens dont vous me parliez tantôt, mais même je vous les demande avec empressement.

LA PHILOSOPHIE.

Quand je vous ai vû m'écouter avec tant d'application, je me suis apperçue de ce qui se passoit au dedans de vous, & je m'attendois bien à l'aveu qne vous venez de m'en faire: ou pour parler plus juste, c'est-moi-même qui vous ai contraint à me faire cet aveu. Ce qui me reste

reſte à vous dire, révoltera un peu votre oreille; mais il en ſera de cela comme de ces remèdes qui ſont amèrs à la bouche & doux au cœur. Vous êtes empreſſé de l'entendre! Que ſeroit-ce ſi vous ſaviez où j'ai deſſein de vous conduire?

BOËCE.

Et où donc avez-vous envie de me mener?

LA PHILOSOPHIE.

A la véritable félicité, que votre eſprit ſe figure en ſonge, & que vous ne pouvez enviſager, parceque vos yeux s'amuſent à conſiderer des objets qui n'en ſont que les images.

BOËCE.

Ah! de grace, montrez-moi quel peut être ce veritable bonheur; & ne me laiſſez pas languir plus long-tems dans cette attente.

LA PHILOSOPHIE.

Je le ferai volontiers pour l'amour de vous. Mais je vous parlerai dabord du

faux bonheur, qui vous est beaucoup plus connu, afin qu'après l'avoir examiné avec moi, venant ensuite à considerer son contraire, vous puissiez y reconnoître la vraie felicité.

* * *

La féconde Cerès couronne les travaux (1)
De qui prêt à semer un inculte héritage,
Commence par couper d'abord avec la faulx
La stérile Fougère & le Chardon sauvage (2).

* * *

Le Miel paroît plus doux, après l'Absynthe amèr; (3)
Après le mauvais tems un plus beau tems arrive; (4)
Et la naissante Aurore, au sortir de la Mèr, (5)
Fait succéder le jour à la nuit fugitive.

* * *

Ainsi vous qu'ont séduit des biens pernicieux;
Vous qui suivez encor leurs attraits méprisables,
Si vous vous dérobez à ce joug odieux,
Vous connoîtrez bientôt les seuls biens véritables.

* * *

(6) Tous les soins, tous les désirs des hommes ont pour unique but la félicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes. Mais la vraie félicité est un bien, après la possession duquel, on ne peut rien

rien désirer de plus: C'est le plus grand de tous les biens, un bien qui réunit en soi tous les autres, & qui les réunit si essentiellement, que si cela n'étoit pas, il ne pourroit être le souverain bien, puisqu'il y auroit hors de lui quelque chose de désirable. Il est donc évident que la félicité est un état composé de l'assemblage de tous les biens. C'est à ce but, comme je viens de vous le dire, que tous les hommes, quoique par des routes différentes, s'efforcent tous de parvenir. Car ils ont au fond de leur cœur, un désir naturel qui les porte au vrai bien. Mais l'erreur les égare & les conduit aux faux. Les uns s'imaginant que le souverain bien consiste à se mettre à l'abri de l'indigence, emploient toute leur industrie à se procurer d'abondantes richesses. D'autres, faisant consister ce bien dans ce qui peut attirer de la veneration, s'empressent à acquérir des emplois honorables, pour se faire respecter de leurs concitoiens. Il y en a qui attachent l'idée du même bien à dominer sur les autres; & par

cette raison, ou ils veulent regner eux-mêmes, ou ils s'intriguent pour faire leur cour à ceux qui regnent. Les mortels qui regardent la gloire comme le plus excellent des biens, cherchent à se rendre illustres, soit dans le métier de la Guerre, sont dans l'exercice de la Paix. Ceux qui n'estiment la mesure de ce bien qu'à proportion de la joie qu'on peut avoir, pensent qu'il n'est point d'état plus heureux que de nager au milieu des plaisirs. Il y en a aussi qui désirant quelque chose, ne la desirent pas pour elle-même, mais dans une autre vûe: comme sont, par exemple, ceux qui désirent des richesses pour se procurer de la puissance & des plaisirs, ou qui désirent de la puissance, soit pour amasser des richesses, soit pour rendre leur nom plus illustre. Dans ces cas & dans les autres de cette nature, tout ce que font les hommes, tout ce qu'ils souhaitent, a un but. Ainsi l'on recherche la Noblesse (7) & la faveur du peuple (8), parceque ces choses paroissent attirer à celui qui les a, une certaine considération.

On

On souhaîte de même d'avoir une femme & des enfans (9), parcequ'on s'en promet du plaisir & de la satisfaction. Pour ce qui est des amis (10), c'est un présent du Ciel & une espèce de bien sacré, qui n'est pas au rang de ceux de la Fortune (11), mais de la Vertu (12). Dans tout le reste, on n'a d'autre vûe que de se procurer ou de la puissance ou de l'agrément. Mais si l'on regarde les avantages du corps, on trouvera qu'ils produisent ces mêmes biens. La force (13) & la grandeur (14) d'un homme lui donnent de la puissance & de la supériorité sur un autre. Une belle personne (15), un bon Danseur (16), un Coureur infatigable (17), illustrent leur nom uniquement par ces endroits. La santé (18) donne aussi de l'agrément, de la satisfaction, du plaisir. Or, dans tout cela, il est certain que l'on ne recherche autre chose que la félicité: car ceque l'on souhaite par préférence à tout, on le regarde comme le souverain bien que nous avons dit être la même chose que la felicité. Delà vient que l'on estime

estime heureux, l'état qu'on désire préférablement à tout autre. Ainsi voilà à peu près tout ce qui forme la félicité des mortels: les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire, le plaisir. Aussi ne savez-vous pas qu'Epicure (19) s'en tenant là, établissoit le souverain bien dans la Volupté, parcequ'il trouvoit du plaisir en toute chose?

Mais je reviens aux inclinations des hommes, qui, bien qu'oubliant en quoi consiste le souverain bien, ne laissent pas d'en conserver le désir au fond du cœur: Semblables à ceux qui dans l'yvresse veulent regagner leur maison sans en pouvoir trouver la route. Peut-on dire en effet que ceux là ne cherchent pas le souverain bien, qui tachent de se mettre à l'abri de l'indigence? Certainement il n'y a rien de plus propre à rendre un homme heureux, qu'un état où l'on abonde en tous biens, où l'on n'a besoin de personne, où l'on peut se suffire à soi-même. Ces autres pensent-ils aussi se tromper dans leur opinion, qui croient qu'il n'y a pas de plus grand bien

bien que de s'attirer le respect de tout le monde? Non, sans doute: car ce ne peut être une chose ni vile ni meprisable que le souverain bien, à la possession duquel tous les hommes aspirent. La puissance n'est-elle pas encore du nombre des biens? Quoi donc! un bien peut-il être foible & impuissant, qu'on sait être au dessus de tous les autres? L'éclat que quelques uns ambitionnent, n'est-il pas aussi une chose estimable? Assurément, il est naturel que le plus excellent des biens, soit un bien éclatant & renommé. Dirai-je enfin que ceux-là sont blamables, qui ne souhaitent, dans les choses même les plus legères, que ce qui peut leur donner de la joie, du plaisir & de la satisfaction? Personne n'ignore que la suprême félicité n'est susceptible ni de tristesse, ni de désagrement, ni d'inquietude. Or voila ce que tous les hommes cherchent à se procurer, en desirant les richesses, les honneurs, l'autorité, la gloire & les plaisirs, par ce qu'ils sont persuadés que par là ils ont dequoi se suffire à eux mê-

mes, sont respectés & puissans, se font une grande réputation, en un mot se voient au comble de la joie. C'est donc toujours le Bien que ce qu'ils desirent, malgré la diversité de leurs inclinations: En quoi l'on voit manifestement combien grande est la force de la Nature (20), qui fait qu'encore que les hommes jugent si differemment des choses, cependant ils s'accordent tous à choisir le Bien pour la fin de leurs actions & de leurs désirs.

* * *

De son agréable murmure
Mon Luth mélodieux accompagnant ma voix;
Je vais chanter de la Nature
La force, la puissance, & l'empire & les loix.

* * *

Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines (21),
Du Maure audacieux porte souvent les chaines,
Il flate, il sent son Maitre, il en craint le courroux,
Il reconnoît sa voix, & tremble sous ses coups.
Dans ses repas reglés, l'on voit sa faim gloutonne
Respecter, caresser, la main qui les lui donne.
Mais qu'on fasse à ses yeux couler des flots de sang
Il reprend aussitot son regard menaçant:

Le

Le feu sort à travers sa prunelle inflexible:
Il s'excite au carnage, il ouvre un mufle horrible:
De ses rugissemens retentissent les airs:
Il s'élance, il secouë, il rompt enfin ses fers;
Et le premier sujet qu'il immole à sa rage,
Est le Maure insensé qui dompta son courage.

* * *

L'Oiseau, qui chante au bois son amoureuse ardeur,
Devient le prisonnier d'un avide Oiseleur,
Il est exemt du soin de chercher sa pâture,
Des mêts les plus exquis il fait sa nourriture:
Il vit dans l'abondance, & son maitre, à plaisir,
Etudiant son goût en prévient le désir.
Si pourtant par hazard il revoit de sa cage
Le verd tapis des prés, ou l'ombre d'un bocage,
Bientôt dans ses accens il pousse des regrèts,
Il appelle à grands cris, les champs & les forêts,
Après la liberté soupirant d'un ton triste,
Il mange avec dedain le biscuit & l'alpiste, (22)
Et s'il peut parvenir à franchir sa prison,
Il regagne soudain sa premiere maison.

* * *

Un fléxible Arbrisseau sous la main qui le presse
Avec facilité vers la terre est panché;
Mais plus facilement, s'il en est dégagé,
Vers le Ciel à l'instant de lui-même il se dresse.

* * *

L'Astre

L'Astre du jour qui s'est couché, (23)
En se précipitant de l'Horizon dans l'onde, (24)
Revient tous les matins par un chemin caché
Apporter la lumiere au Monde.

* * *

Chaque Etre a son circuit exact & limité;
Sitôt qu'il l'a décrit, il retourne à sa source;
Et cet enchaînement, qui regle ainsi sa course,
De l'Univers entier fait la stabilité.

* * *

Vous mêmes, ô terrestres Animaux, quoiqu'en songe & en perspective, vous voiez cependant aussi votre principe, & vous avez une idée, toute obscure, toute imparfaite qu'elle est, de votre véritable fin, qui est la Félicité. C'est par cette raison qu'un instinct naturel vous porte au vrai Bien, en même tems qu'une foule d'erreurs vous en détourne. En effet considerez avec moi, s'il est possible aux hommes de parvenir à ce but par les moiens qu'ils croient propres à les rendre heureux. Car si les richesses, les honneurs & les autres biens de cette nature, comblent de félicité celui qui les

possede

possede en abondance, il est indubitable que quelques uns deviennent heureux en les aquérant. Que s'ils sont, au contraire, dans l'impuissance de procurer la félicité qu'ils promettent, & que ce soient des biens imparfaits, n'est-il pas manifeste qu'il n'y a en eux qu'une fausse apparence de félicité? Or je vous le demande à vous, qui aviez ci-devant des richesses en abondance: au milieu de votre excessive opulence, n'avés-vous jamais été affligé de quelque injure qu'on vous ait faite?

BOËCE.

Certainement je ne puis me flater, autant qu'il m'en souvient, d'avoir eu toujours l'esprit content & exemt de chagrin.

LA PHILOSOPHIE.

Ce chagrin ne venoit-il point, ou d'avoir ce que vous ne vouliez pas, ou de n'avoir pas ce que vous vouliez?

BOËCE.

Il est vrai.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Vous désiriez donc la privation d'une chose ou la possession d'une autre ?

BOËCE.

Je l'avouë.

LA PHILOSOPHIE.

Mais un homme a besoin d'une chose dès qu'il la désire.

BOËCE.

Je n'en disconviens pas.

LA PHILOSOPHIE.

Mais quiconque a besoin de quelque chose, peut-il véritablement se suffire en tout à lui-même ?

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien ! Vous étiez donc dans cet état d'insuffisance avec toutes vos richesses.

BOËCE.

Pourquoi non ?

LA

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi les richesses ne peuvent faire un riche, qui n'ait besoin de rien, & qui se suffise à lui-même. C'étoit-là cependant ce qu'elles promettoient en apparence. Mais je croi qu'on peut dire encore qu'elles n'ont naturellement rien qui empêche de les enlever à ceux qui les possedent, quels qu'efforts qu'ils fassent pour les conserver.

BOËCE.

J'en suis très-persuadé.

LA PHILOSOPHIE.

Comment ne le seriez-vous pas, puisque vous voiez tous les jours le plus fort les ravir au plus foible malgré lui? D'où viennent en effet la plus-part des procès qu'on porte au Barreau, si ce n'est de ce que les uns réclament des biens dont ils ont été dépouillés, malgré eux, par la violence ou par la fraude des autres?

BOËCE.

Rien n'est plus vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc personne qui n'ait besoin du secours d'autrui, pour s'assûrer la conservation de ses richesses.

BOËCE.

Qui peut le nier ?

LA PHILOSOPHIE.

Mais on n'auroit pas besoin de ce secours, si l'on ne possédoit pas des richesses que l'on peut perdre.

BOËCE.

Cela est sûr.

LA PHILOSOPHIE.

Voilà donc tout le contraire de ce qu'elles promettent, puisque loin de faire qu'un homme, qui les posséde, se suffise à lui-même, elles font qu'il a besoin du secours d'autrui pour se les conserver. Et puis, comment les besoins seroient-ils incompatibles avec elles ? Est-ce que les Riches ne sont pas sujets à la faim & à la soif ? Est-ce que leurs membres en hiver sont insensibles au froid ?

froid? Vous me direz qu'ils ont abondamment de quoi pourvoir aux nécessités de la vie: Mais je vous répondrai que d'y pourvoir, c'est les soulager & non pas s'en affranchir tout-à-fait. Car si ces besoins, qui demandent toujours, sont de nature à être assouvis par les Richesses, il faut que pour pouvoir l'être, ils ne le soient jamais. Après tout, peu de chose suffit à la Nature; mais l'Avarice ne dit jamais: *c'est assez.* Si donc les Richesses, loin d'affranchir de tous les besoins, en font naître de nouveaux, comment pouvez-vous croire qu'elles donnent aux Riches les moiens de se suffire à eux-mêmes?

* * *

Des plus brillans Métaux, une abondante pluie (25)
A beau, d'un riche Avare, enfler le coffre-fort:
Des soucis, qu'il déteste, accompagnent sa vie,
Et l'Argent, qu'il chérit, l'abandonne à sa mort.

* * *

Mais passe pour les Richesses, me direz-vous: il n'en est pas de même des Dignités publiques, qui attirent de l'hon-

neûr & du respect à celui qui en est revêtu. Quoi donc! ont-elles cette propriété d'écarter de son cœur les vices, & de le rendre vertueux? Certainement il leur est plus ordinaire de faire éclater la corruption de ses mœurs, que de les corriger. De là vient, que c'est toujours avec indignation, que nous voions déférer ces Dignités à des scélérats. C'est pourquoi Catulle (26) parlant de Nonius (27), quoiqu'aiant droit de s'asseoir dans la chaise Curule (28), l'appelle injurieusement *Struma (29)*. Voiez-vous par-là combien les Dignités servent à dèshonorer les Méchans? Assurément leur indignité éclateroit moins, s'ils n'étoient pas élevés à des charges éminentes. Vous-même avez-vous pû vous résoudre à en accepter une, où l'on vouloit vous donner pour collegue, un infame Bouffon & calomniateur, tel que Décoratus (30)? En effet peut-on se persuader que les Honneurs rendent dignes de respect, ceux que l'on fait être indignes de ces mêmes Honneurs?

Mais

Mais si vous trouviez quelqu'un véritablement sage, pourriez-vous ne le croire pas digne ou de vénération, ou de la sagesse qui est en lui? Non certes. Car il y a une dignité propre à la Vertu, qu' elle communique sur le champ à ceux ausquels elle se joint. Ce que les Honneurs publics ne faisant pas; il en résulte qu'ils n'ont en aucune maniere cette dignité naturelle. C'est ce qui est de plus remarquable: car si quelqu'un est d'autant plus méprisable qu'il est plus universellement méprisé, les Honneurs publics ne rendant point respectables ceux qu'ils font paroitre universellement méprisables, ils en font plustôt des hommes méchans. Mais qu'en arrive-t il? Ces Méchans rendent la pareille aux Honneurs publics, en les soüillant par leur communication contagieuse. Pour vous convaincre vous-même que ces Dignités peu réelles, ne sont point essentiellement accompagnées d'une vénération naturelle, faites avec moi ce raisonnement. Qu'un homme, honoré plusieurs fois

du Consulat (31), aille par hazard chez des Peuples Barbares; ce titre le rendra t-il plus respectable à leurs yeux? Ce qui seroit assûrément, si le respect étoit l'attribut des Dignités, comme la chaleur est celui du feu, qui est généralement chaud dans tous les païs du monde. Ainsi parceque le respect n'est point une vertu naturelle aux Dignités, mais qu'il leur est simplement attribué par la fausse opinion des hommes; elles paroissent vaines & frivoles devant ceux qui ne les estiment pas être des Dignités.

BOËCE.

Cela peut arriver chez des Peuples confinés aux extrémités de la Terre.

LA PHILOSOPHIE.

Mais dans les païs-mêmes où ces Dignités ont pris naissance, subsistent-elles perpétuellement? La charge de Préteur (32), dont l'autorité étoit autrefois si grande, n'est plus maintenant qu'un vain titre, onéreux-même aux Sénateurs (33). Celui qui avoit an-

cien-

ciennement la Préfecture des Vivres (34) passoit pour un grand Personnage (35). Mais présentement qu'y a-t-il de plus avili que cette charge (36)? Et pourquoi cela? c'est, comme je vous le disois tout à l'heure, qu'une chose qui n'a en soi rien d'éclatant, reçoit ou perd l'éclat qu'on lui donne, suivant l'opinion de ceux qui en font usage. Si donc les Dignités ne peuvent point rendre respectables ceux qui en sont revêtus: Si elles se soüillent aisément par la contagion des Méchans: Si elles perdent leur éclat par le changement des tems: Si enfin elles s'avilissent devant les Peuples qui les mès-estiment: quelle beauté désirable, quelle splendeur y a-t-il en elles, bien loin qu'elles puissent en communiquer à d'autres?

* * *

Le malheureux Néron, sur ses pompeux habits (37),
Faisoit envain briller la pourpre (38) & les rubis (39):
Il n'en étoit pas moins un Tyran sanguinaire,
Un cruel, un barbare, un monstre sur la Terre.

 Cent-

Cent fois, on vit, pourtant, ce fou, ce scélerat,
Disposer à son gré des Honneurs du Sénat (40).
Après un tel exemple, est-il rien d'estimable
Dans tous les vains Honneurs que donne un misè-
rable?

* * *

Est-ce la Roiauté & la familiarité des Rois, qui rendent un homme puissant?

BOËCE.

Pourquoi non, si leur prospérité est durable?

LA PHILOSOPHIE.

Mais les Siècles passés & le présent ne donnent que trop d'exemples des calamités ausquelles les Têtes Couronnées sont sujettes (41). O la plaisante Puissance, qui ne suffit seulement pas à sa propre conservation! Que si cette Puissance Roiale est la mesure de la félicité; à l'endroit où elle finit, cette félicité finissant de même, n'est-elle pas remplacée par la misère? Or de quelque étendue que soient les Roiaumes de la Terre, il y a nécessairement un grand nom-

nombre de Nations, ſur leſquelles chaque Souverain ne régne point. A ces bornes finit leur Puiſſance qui les rendoit heureux, & commence leur Impuiſſance qui les rend miſérables: ainſi il faut que les Rois aient plus de misère que de bonheur. Un Tyran, qui connoiſſoit tous les dangers attachés à ſa condition (42), repréſenta les alarmes de la Roiauté, par les craintes que donnoit une épée nue qu'il avoit fait ſuspendre en l'air, ne tenant qu'à un fil. Quelle eſt donç cette Puiſſance qui ne peut être à couvert des atteintes de la fraieur, ni à l'abri des inquiétudes? Les Rois voudroient vivre en repos; mais ils n'en ont pas le pouvoir. Belle marque de leur puiſſance dont ils tirent tant de vanité! Croiez-vous qu'un homme ſoit puiſſant, à qui vous voiez vouloir ce qu'il eſt dans l'impuiſſance d'éxécuter? Regardez-vous comme puiſſant, un homme qui n'oſe marcher qu'entre des Gardes armés, prêts à ſuppléer à ſa foibleſſe? Un homme qui craint encore plus qu'il n'eſt craint (42*) de

de ceux-mêmes qu'il fait trembler? Un homme enfin dont la Puissance dépend uniquement de ceux qui le servent?

Après vous avoir fait voir combien il y a de foiblesse dans la Puissance des Rois, que vous dirai-je de celle de leurs Favoris (43), dont la fortune est si sujette à être renversée, soit dans la prospérité d'un Maitre inconstant, soit dans l'adversité commune qu'ils partagent avec lui? Toute la grace que Neron (44) fit à Senèque (45) son ami & son précepteur, fut de le contraindre à faire choix d'un genre de mort qu'il subit. Antonin (46) fit mourir par le fer de ses Soldats, Papinien (47) qui eut longtems un si grand crédit à la Cour. Il est à remarquer que l'un & l'autre avoient voulu la quitter, avant leur disgrace, Senèque offrit même à Néron de le mettre en possession de tous ses biens (48) en lui demandant la permission de se retirer, pour prendre du repos. Mais le malheur qui entrainoit ces deux Favoris au précipice, ne leur permit pas

pas d'obtenir ce qu'ils ſouhaitoient. Quel cas donc doit-on faire de cette Puiſſance, qu'on apprehende quand on la poſsède; & qu'on ne peut ni conſerver en ſureté, ni quitter à ſon choix? En cet état, de quel ſecours vous ſont des Amis, que vous ne tenez point de la Vertu, mais de la Fortune (49)? Comptez à coups sûr que ſi la proſpérité vous a fait un Ami, l'adverſité vous en fera un ennemi (50). Et quelle peſte plus mortelle pour vous, qu'un ennemi dans le ſein duquel vous avez dépoſé toute votre confiance?

* * *

Celui qui d'un pouvoir ſuprême
Déſire la poſſeſſion,
Qu'exempt de toute paſſion,
Il ſache ſe donner lui-même!

* * *

Je veux que votre autorité
De l'Aurore au Couchant s'étende: (51)
Je veux que de l'Inde (52) à l'Islande (53)
Vous ſoiez craint & reſpecté.

* * *

Mais dans cette grandeur immense,
Si vous n'en ressentez pas moins
Et les soucis & les besoins,
Votre pouvoir n'est qu'impuissance

* * *

Pour ce qui est de la Gloire, qu'elle est souvent trompeuse! qu'il est honteux d'en acquérir! D'où vient qu'un PoëteTragique (54) a eu raison de s'écrier:

O vaine Opinion! combien de vils humains
Au comble de l'Orgüeil ont monté par tes mains!

Il en est beaucoup en effet, qui ne sont souvent redevables d'une grande réputation qu'aux faux préjugés du vulgaire: Et se peut-il rien imaginer de plus honteux? Car des loüanges qui portent à faux, doivent faire nécessairement rougir de honte ceux ausquels elles s'adressent. Si ces mêmes loüanges sont justes & légitimes, qu'ajoutent-elles à la satisfaction d'un homme sage, qui fait consister son bien dans le sincère témoignage que sa conscience lui rend, & non pas dans un bruit frivole que la popula-

ce

ce fait-courir à son sujet? D'un autre côté, s'il est glorieux d'avoir divulgué sa réputation; par une conséquence inévitable, ce doit être un dèshonneur de ne l'avoir pas étendue loin. Mais puisqu'il est de toute nécessité, comme je vous l'ai dit, qu'il y ait une infinité de Nations différentes, ausquelles la réputation d'un seul homme ne puisse parvenir; il arrive de là que cet homme que vous croiez être monté au point le plus éminent de la Gloire, n'en a point acquis dans la plus grande partie de l'Univers. Au reste, je regarde comme une chose fort peu recommandable, la faveur publique, qui n'est ni judicieuse pour l'ordinaire, ni jamais permanente.

Qui ne voit pas combien est frivole aussi, ce qu'on appelle communément Noblesse (55)? L'éclat que vous lui attribuez, lui est étranger. Car cette Noblesse apparemment n'est autre chose qu'une certaine louange qui vous vient du mérite de vos Ancêtres. Or si la louange qu'on donne à quelqu'un, lui pro-

procure de l'éclat, il faut absolument que cet éclat ne soit attribué qu'à lui même. Ainsi vous voiez bien que c'est mal à propos que vous tirez vanité d'un tel éclat, qui vous est étranger. S'il y a quelque chose de bon dans cette chimère, à mon avis, c'est l'obligation qu'elle impose à tous les Nobles, de ne point dégénérer du mérite de leurs Aieuls.

* * *

Qu'on naisse sous le chaume, ou sous le diadême,
Dans l'Univers entier,
Le fils du Potentat naît constamment de même,
Que le fils du Potier.

* * *

Aussi n'est-il qu'un Dieu, que l'Univers connoisse
Et pour Pere & pour Roi,
Qui, par sa Providence, y fait régner sans cesse
Son immuable loi.

* * *

Il alluma les feux, qu'étale, après l'Aurore,
L'Astre qui fait les jours:
De la Lune inégale, il régle seul encore
Le cours & le décours.

* * *

Il créa

Il créa ces Flambeaux qu'on voit briller dans l'ombre
Sous la voûte des cieux.
Il créa les Humains qu'on voit en si grand nombre
Habiter ces bas lieux.

* * *

Lorsqu'il forma leur corps d'une argile épurée
Qu'il paitrit de sa main,
Il l'anima d'un soufle, immortel, étherée,
Qu'il tira de son sein.

* * *

Si, par cette origine, illustre sur toute autre,
Il sût vous anoblir;
Des faits de vos Aieux quelle erreur est la vôtre
De vous enorgueillir!

* * *

D'un Pére vertueux, un Enfant dégénère
Qui ne l'imite point.
He bien! imitez Dieu, que vous avez pour Père
Voila votre grand point.

* * *

Du Ciel, où vous avez un droit si légitime,
Montrez-vous descendus,
En suivant, d'un pas sûr, loin des sentiers du crime,
Le chemin des Vertus.

* * *

Que

Que vous dirai-je, après cela, des Voluptés du corps, dont le désir est accompagné d'inquiétude & la jouissance de repentir? Combien de maladies, que de douleurs insupportables, qui sont les fruits ordinaires de la débauche, ne causent elles pas à ceux qui s'y abandonnent? Et quant à ce qui fait le sujet de ces Voluptés, je ne vois pas même quel agrément il peut avoir. Quiconque voudra penser à ses plaisirs passés, sentira toutes les amertumes dont ils ont été suivis. Je suppose que ces plaisirs puissent rendre heureux: en ce cas rien n'empechera de dire que les animaux le sont aussi, puisqu'ils n'ont d'autre soin que d'assouvir leur brutale sensualité. On goûteroit une satisfaction très-raisonnable dans le mariage; mais on a malheureusement vû dans la Nature qu'un certain homme(56) trouva ses bourreaux dans ses propres Enfans: facheuse condition pour un Pere; qu'à la vérité vous n'avez jamais éprouvée, & que par cette raison je ne m'arrêterai pas à vous décrire. Je me contenterai seulement d'appuier ce que je viens de

de vous avancer, par une penſée d'Euripide (57), qui dit qu'un homme, qui n'a point d'enfans, eſt heureux par l'endroit même qui fait ſon malheur.

* * *

Les pleurs dans les plaiſirs prennent leur origine,
Comme on voit les plaiſirs naitre du ſein des pleurs:
Tel qui choiſit la Roſe, entre les autres fleurs,
S'expoſe, en la cueillant, à trouver une épine.

* * *

L'Abeille (58) qui de Flore (59) avec le Papillon (60)
Partage la douce ambroſie, (61)
Laiſſe, en fuiant, ſon aiguillon (62)
Sur l'indiſcrète main qui croit l'avoir ſaiſie.

* * *

Ainſi les Voluptés, les Plaiſirs, les Amours,
Séduiſant les Mortels au printems de leurs jours,
N'offrent qu'un objet propre à flater leur envie.
Mais enfin d'un poiſon adouci par le miel,
La Faim raſſaſiée eſt du dégoût ſuivie,
Et l'on en ſent alors l'amertume & le fiel.

* * *

Il eſt

Il eſt donc indubitable, que tout ce que je vous ai décrit jusqu'à préſent, ne doit être conſidéré que comme de fauſſes routes pour aller à la Félicité; n'étant pas poſſible qu'elles faſſent arriver les hommes au but où elles promettent de les conduire. Mais ſans entrer dans un grand détail, je vais vous expliquer tous les maux qui en ſont inſéparables. Car enfin, travaillerez-vous à amaſſer beaucoup d'Argent? Vous ne le ferez qu'aux dépens de ceux qui en auront. Chercherez-vous à briller par les Dignités? Vous ſerez obligé, pour les obtenir, de vous humilier devant ceux qui en diſpoſeront; & ainſi au lieu de vous mettre au deſſus des autres & de vous en faire reſpecter, vous vous avilirez au contraire en prenant la poſture d'un ſupliant. Ambitionnerez-vous la Puiſſance? En bute aux pièges de vos inférieurs, vous ſerez environné des plus grands dangers. Courrez-vous après la Gloire? Vous rencontrerez en votre chemin mille choſes disgracieuſes, mille obſtacles contraires à votre tranquillité. Menez enfin une vie débauchée.

Quel

Quel mépris n'a-t-on pas pour un homme qui ſe rend esclave d'une choſe auſſi vile & auſſi foible qu'eſt le corps? Et ceux même qui ont reçu de la Nature les plus grands avantages à cet égard & qui en font vanité, qu'ils ſe glorifient mal à propos d'un bien ſi fragile & ſi facile à perdre! En effet, pourrez-vous ſurpaſſer les Eléphans en groſſeur, (63) & les Taureaux en force (64)? Devancerez-vous les Tigres à la courſe (65)? Conſiderez l'immenſe étendue des Cieux (66), leur ſolidité inébranlable, la rapidité de leurs mouvemens: & ceſſez après cela de donner votre admiration à des choſes qui en ſont ſi peu dignes. C'eſt cependant beaucoup moins par ces endroits que le ſpectacle des Cieux eſt merveilleux que par la raiſon qui les gouverne. A l'égard de la beauté du corps, plus paſſagère encore que les plus tendres fleurs du printems, qu'elle eſt frivole, qu'elle eſt de peu de durée! Si les hommes, comme dit Ariſtote (67), avoient des yeux de Lynx (68), pour pouvoir pénétrer le fond des objets,

dont ils n'apperçoivent que la ſuperficie ; en voiant l'interieur d'un corps, auſſi charmant en apparence que celui d'Alcibiade (69), ne le trouveroient-ils pas fort laid ? Ce n'eſt donc pas à la Nature que vous êtes redevable de votre beauté, ce n'eſt qu'à la courte vûe de ceux qui l'admirent. Mais mettez à ſi haut prix qu'il vous plaira, tous les avantages du corps, vous ne disconviendrez pas que ce que vous admirez tant, ne vous puiſſe être enlevé par l'ardeur d'une fièvre de trois jours. Ainſi concluons de tout cela que des choſes, qui ne donnent pas les biens qu'elles promettent, & qui ne ſont pas compoſées d'un parfait aſſemblage de tous les biens, ne ſont ni des moiens pour aller à la Félicité, ni des biens capables de la procurer par eux-mêmes.

* * *

Miſerables Mortels! dans votre aveuglement,
Hélas! que vous ſuivez une route incertaine!
Vous ne cherchez pas l'Or ſous l'écorce du chêne,
Ni vous ne cueillez point les Perles au ſarment (70).

* * *

Loin

Loin des eaux, dans les bois, sur le haut des montagnes,
Vous ne tendez jamais des filets aux Poissons;
Ni jamais vous n'allez, pour chasser aux Taissons, (71)
Courir de l'Océan les liquides campagnes. (72)

* * *

O qu'ils sont pénétrans! ils connoissent les mèrs,
Leurs abymes profonds & leurs lointains rivages;
Ils ont sû découvrir, dans leurs diverses plages,
Et la Perle (73) & la Pourpre (74) & les Poissons divers. (75)

* * *

Mais leur esprit se borne à des biens si frivoles,
Quoiqu'il cherche à tâtons le véritable Bien.
Il le croit sur la Terre & ne l'y trouve en rien,
Ignorant qu'il réside au dessus des deux Poles (76).

* * *

Grand Dieu! pour les punir de leur stupidité,
Rend-les des biens du Monde incessamment esclaves:
Et sans les affranchir du poids de leurs entraves,
Fai-leur sentir le prix de la félicité.

* * *

Jusqu'à present, je me suis contentée de vous tracer une image du faux bon-

 heur:

heur: si vous l'avez considéré attentivement, il n'est plus question que de vous en montrer le véritable.

BOËCE.

Oui, je vois bien qu'il n'y a rien de suffisant dans les Richesses, ni de puissant dans la Roiauté, ni de respectable dans les Dignités, ni d'éclatant dans la Gloire, ni d'agréable dans les Voluptés.

LA PHILOSOPHIE

Mais en avez-vous compris la raison?

BOËCE.

Je croi l'entrevoir, comme par une espèce de petite fente, si je puis m'exprimer ainsi. Mais j'aime mieux l'apprendre plus nettement de vous-même.

LA PHILOSOPHIE.

La cause en est sensible: c'est que ce qui est simple & indivisible de sa nature, est divisé par l'ignorance des hommes, qui donnent en même tems le caractère

de

de la fauſſeté & de l'imperfection à cette même choſe, au lieu de celui de la perfection & de la verité qu'elle a réellement. Je vais vous prouver tout cela. Répondez-moi: croiez-vous que dans un état où l'on n'auroit beſoin de rien, on manquât de puiſſance?

BOËCE.

Je ne le croi pas.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raiſon: car une choſe qui manqueroit de puiſſance, auroit beſoin d'un ſoutien étranger.

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc, ſe ſuffire à ſoi-même & être puiſſant, c'eſt naturellement la même choſe.

BOËCE.

C'eſt ce qui me paroît.

LA PHILOSOPHIE.

Mais pensez-vous qu'un tel état où l'on seroit puissant, parcequ'on se suffiroit à soi même, fût méprisable? Ne jugez-vous pas au contraire qu'il seroit digne de la vénération de tout le monde?

BOËCE.

C'est assurément une chose indubitable.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi ajoutons, à ce que nous avons dit, le respect, & regardons-le, avec les deux autres, comme une seule & même chose.

BOËCE.

J'y consens, puisque c'est une verité dont je ne puis disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Cela étant: je veux dire, si un état est respectable & puissant, dès qu'on se suffit à soi même; croiez-vous qu'avec un tel état on languiroit dans la basseſſe

&

& dans l'obſcurité, ou plustôt qu'on n'y jouiroit pas de la réputation la plus éclatante? Voiez, encore une fois, ſi cet état que vous m'avez accordé être puiſſant & digne de vénération, n'auroit beſoin de rien, s'il étoit privé d'une réputation éclatante, qu'il ne pourroit avoir de lui-même. Prenez garde ſi cette privation ne le rendroit pas mépriſable par quelque endroit.

BOËCE.

Je ne puis lui refuſer cette diſtinction qu'il auroit inconteſtablement.

LA PHILOSOPHIE.

Par conſéquent il faut convenir que cette dernière choſe ne diffère abſolument en rien des trois autres.

BOËCE.

Cette conſéquence eſt naturelle.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! en ſuppoſant, comme vous avez fait, un état où l'on n'auroit beſoin de perſonne, où l'on pourroit tout

par soi même, où l'on seroit respectable, où l'on auroit une réputation éclatante: n'est-il pas constant que ce même état seroit très-agréable?

BOËCE.

Je ne puis m'imaginer comment il seroit possible qu'il fût susceptible du moindre dèsagrément.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi, par une suite de tout ce que nous avons dit, il faut ajouter qu'on n'y désireroit aucun agrément. Enfin de tout cela il résulte, que ce qui est suffisant, ne diffère de ce qui est puissant, respectable, éclatant & agréable, que par les termes; mais que la substance de ces différens mots, est unique, simple & indivisible.

BOËCE.

C'est une conséquence nécessaire.

LA PHILOSOPHIE.

Tout cela donc étant unique, simple & indivisible de sa nature, les hom-

mes

mes cependant le divisent par un effet de leur corruption. Mais comme ils ne s'efforcent d'acquérir qu'une partie d'une chose qui n'en a point, ils n'acquièrent ni cette partie qui n'éxiste point, ni la chose même qu'ils ne recherchent pas directement.

BOËCE.

De quelle manière cela arrive-t-il?

LA PHILOSOPHIE.

Celui qui désire les Richesses pour se mettre à l'abri de l'indigence, ne se met pas en peine de la Puissance. Il lui préfère la basséssé & l'obscurité; & se prive même des Plaisirs les plus naturels, pour ne pas perdre l'argent qu'il a amassé. Mais il en faut convenir, un homme ne doit pas être dans un état de suffisance, s'il ne peut rien; si les Plaisirs lui sont interdits; s'il est rongé de chagrin; s'il est vil & caché dans l'obscurité de sa fortune.

Celui qui ambitionne uniquement la Puissance, sacrifie à ce dessein toutes

ses Richesses, méprise les Plaisirs, & ne compte pour rien la Gloire, ni l'Honneur, s'il n'est accompagné de la Puissance. Mais vous voiez aussi combien d'avantages manquent à celui-là. Cela fait qu'il se trouve souvent avoir besoin des choses les plus nécessaires; & qu'il est tourmenté d'inquiétudes. Or dès qu'il lui est impossible de se garantir de ces inconvéniens, il cesse en même tems d'avoir de la Puissance, ce qu'il désiroit le plus.

Il en faut dire autant de ceux qui recherchent séparément les Dignités, la Gloire ou les Plaisirs. Car toutes ces choses étant naturellement les mêmes, quiconque en désire une sans les autres, ne se procure pas même réellement la seule qu'il désire.

BOËCE.

Mais quoi! si quelqu'un les désiroit toutes à la fois . . . .

LA

LA PHILOSOPHIE.

Il désireroit alors véritablement une Félicité parfaite. Mais la trouvera-t-on jamais dans des choses, qui, comme je vous l'ai dit, ne procurent point ce qu'elles promettent?

BOËCE.

Non, sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Il ne faut donc pas croire que la Félicité reside dans ces mêmes choses, qui promettent de procurer tout ce qu'il y a de plus désirable.

BOËCE.

Je l'avoue; & l'on ne peut rien dire de plus vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi voilà le portrait de la fausse Félicité, & les raisons qui la rendent telle. Prenez maintenant le contre-pied de tout cela, & vous verrez sur le champ le véritable bonheur que je vous ai fait espérer.

BOËCE.

BOËCE.

Il n'eſt point d'aveugle qui ne le diſtingue parfaitement. Vous me l'avez rendu très-ſenſible en me dévelopant tout à l'heure les cauſes de l'autre. Car, ſi je ne me trompe, la parfaite & véritable Félicité eſt celle dans laquelle un homme trouve un parfait état de ſuffiſance, de puiſſance & d'honneur, avec tout l'éclat & tous les agrémens imaginables. Et afin de vous faire voir que vous m'avez intérieurement corrigé, je vous proteſte que je ſuis convaincu que la Felicité parfaite eſt celle qui peut donner véritablement un des biens qui tous enſemble reviennent au même.

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Diſciple, qu'avec un tel ſentiment, vous êtes heureux! Mais ajoutez-y une reſtriction.

BOËCE.

Et quelle donc?

LA PHILOSOPHIE.

Etes-vous perſuadé que les biens périſſables

rissables de la Terre, aient de quoi procurer cet état de Felicité?

BOËCE.

Je ne le pense nullement: vous m'avez prouvé si clairement le contraire qu'il ne me reste rien à désirer sur cela.

LA PHILOSOPHIE.

Ces biens ne donnent donc aux hommes que l'ombre & l'apparence du vrai bien, ou du moins que certains biens qui sont absolument imparfaits: mais pour le parfait & véritable bien, c'est ce qu'il leur est impossible de donner.

BOËCE.

Je suis de votre avis.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que vous avez découvert quelle est la vraie Felicité, & que vous savez la distinguer d'avec la fausse, il ne reste présentement qu'à vous apprendre où vous devez chercher la veritable.

BOËCE.



BOËCE.

C'est ce que je souhaite depuis longtems, avec une extrême impatience.

LA PHILOSOPHIE.

Mais, s'il faut, comme dit Platon (77) dans son Timée (78), implorer l'assistance Divine; même dans les moindres entreprises; que pensez-vous que nous aions à faire, pour nous rendre dignes d'une découverte aussi importante qu'est celle du souverain Bien?

BOËCE.

Invoquons le Pére de la Nature, sans le secours duquel nul projet ne peut être conduit à sa fin.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raison: joignez donc votre intention aux paroles de ce Cantique (79).

* * *

O Toi dont la raison constante, inaltérable,
Gouverne assidûment & la Terre & les Cieux;
SEIGNEUR, de Ton Trône adorable,
Daigne sur nous jetter les yeux.

* * *

Le

Le Tems, d'un pas égal, par Tes Ordrès s'écoule,
Depuis le premier jour que le Monde a compté;
Devant Toi, tout se meut, tout roule,
Sans troubler Ta Stabilité.

* * *

Ce fut, DIEU TOUT-PUISSANT, par Ta Bonté suprême,
Que sortit l'Univers du ténébreux Néant:
Rien ne T'y porta que Toi-même;
Tu fus le Maitre en le créant.

* * *

Ainsi que de contrainte, exemt de jalousie,
Tu tiras d'après Toi ce dessein sans égal:
C'est donc la parfaite copie
Du plus parfait Original.

* * *

Entre les Elémens Tu fais regner sans cesse
Le merveilleux concert qui retient leurs efforts;
Sans Ton éternelle Sagesse,
Qui leur eût prescrit ces accords?

* * *

Sans les secours qu'au sec vient prêter le liquide,
Sans ceux qu'aux jours trop chauds prêtent des jours plus froids,

La

La Terre en feu feroit aride,
Ou fe diffoudroit par fon poids.

* * *

Quand l'Univers nâquit à Ta Voix immortelle,
Tu voulus que fon Corps, pour fes divers emplois,
Prît une Ame intellectuelle
Et fenfible & mixte à la fois.

* * *

Divifée, elle emplit ces globes innombrables (80)
Où, tournant fur foi-même, elle fait, fans repos,
Donner aux Cieux, toujours femblables,
Des fpectacles toujours nouveaux.

* * *

C'eft par la même vûe & la même puiffance,
Qu'elle animé nos Corps, en venant s'y loger:
Le Corps fragile, à fa naiffance
Devient pour elle un char leger.

* * *

De ce foufle divin chaque Etre participe;
Mais felon le degré qu'il en contient en foi,
Chacun retourne à fon principe,
Le Corps au Néant, l'Ame à Toi.

* * *

Fais-

Fais-nous monter, SEIGNEUR, à ce Trône, où le Juste
Prosterné devant Toi, d'un œil respectueux,
Contemple de Ton Front auguste
L'éclat toujours majestueux.

* * *

Dégage nos esprits du poids de la matière;
A la source du Bien conduis nos foibles pas;
Permets qu'en voiant Ta Lumière,
Nos yeux ne s'en détournent pas.

* * *

Tu fais gouter aux Saints le repos & la joie,
Le Mortel, Te voiant, trouve en Toi son Salut,
Son Chef, son Principe, sa Voie,
Et son Conducteur & son But.

* * *

Puis donc que vous avez vû l'image du Bien imparfait, & celle de son contraire, je veux dire du Bien parfait, je croi qu'il ne s'agit plus à présent que de vous expliquer en quoi consiste la perfection de cette dernière Félicité. Pour cela j'estime, qu'il faut premièrement éxaminer, s'il peut éxister dans la Nature quelque Bien de cette espèce, tel que vous l'avez

tantôt défini; afin que notre imagination ne nous trompe pas, en prenant une vaine chimère pour une chose réelle & véritable. Mais il est impossible de nier son existence & de n'accorder pas qu'il soit la source & le centre de tous les Biens. En effet tout ce qu'on dit être imparfait, n'est donné pour tel, que parcequ'il est moins parfait qu'un autre qui l'est pleinement. C'est pourquoi, si, en quelque genre que ce soit, une chose paroît être imparfaite; nécessairement il y en doit avoir quelqu'autre parfaite dans le même genre. Car ne supposant point cette perfection, il est impossible de concevoir d'où ce qui est donné pour imparfait, pourroit tirer son éxistence. Aussi la Nature ne commence-t elle point ses productions par des ouvrages médiocres & grossiers; elle forme dabord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi, se trouvant épuisée, elle en crée de moindres en dernier lieu (81). Vous aiant donc fait voir, qu'il y a, dans les Biens passagers du monde, quelque Félicité impar-

imparfaite, j'en conclus qu'indubitablement il y en a quelqu'autre solide & parfaite.

BOËCE.

Cette conclusion ne souffre aucune difficulté.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! jugez, parceque je vais vous dire, où peut résider cette dernière Félicité. Tout esprit doué de sens commun, trouve en lui la preuve que Dieu, étant l'Auteur de toutes choses, ne doit être autre chose qu'un Bien. Car puisqu'on ne peut rien concevoir de meilleur que Dieu; est il à douter, que ce qui n'a point d'égal en Bonté, ne soit un Bien? Or la raison démontre tellement que Dieu est un Bien, qu'elle prouve évidemment qu'il y a en lui un Bien parfait. Si cela n'étoit pas, il seroit impossible que Dieu fût, comme il est, l'Auteur de toutes choses; car il y auroit quelqu'autre chose plus excellente, laquelle posséderoit un Bien parfait, qui auroit été probablement antérieur à Dieu; vû que toutes les choses

parfaites, ont précédé visiblement les moins accomplies. Ainsi, pour ne pas conduire ce raisonnement à l'infini, il faut accorder que Dieu, qui est la suprême Divinité, contient en Lui la plénitude d'un Bien suprême & parfait. Mais nous avons établi que le Bien parfait est la véritable Félicité. Nécessairement donc la vraie Félicité réside dans la Divinité suprême.

BOËCE.

J'admets ce principe: on n'y peut rien opposer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais voions, je vous prie, de quelles preuves vous vous serviriez, pour appuier solidement ce que j'ai avancé: savoir, que la suprême Divinité, qui est Dieu, possède la plénitude d'un Bien suprême.

BOËCE.

Comment le prouverois-je?

LA PHILOSOPHIE.

N'allez pas croire, que celui qui est l'Auteur & le Père de toutes choses, possédant,

dant, comme nous l'avons dit, la plénitude du souverain Bien, l'ait reçu de dehors, ou l'ait naturellement de telle sorte, que vous puissiez vous imaginer, que la substance de la Félicité qui est en Dieu, soit autre que celle de Dieu même, qui la possède. Car si vous vous figurez qu'il ait reçu ce Bien de dehors, vous devez penser aussi, que ce qui donne une chose, est plus excellent que ce qui la reçoit. Mais nous confessons, comme nous le devons, qu'il n'y a rien de plus excellent que Dieu. Si ce Bien est naturellement en Dieu, mais d'une autre substance; il est inconcevable, reconnoissant Dieu pour l'Auteur de toutes choses, qu'un autre ait uni ces deux substances, qui auroient été différentes. De plus une chose qui différe d'une autre, n'est pas celle dont on conçoit qu'elle diffère. Par conséquent, ce qui diffère du souverain Bien, dans son essence, n'est point le souverain Bien: ce qu'on ne sauroit penser de Dieu sans blasphème; puisqu'il est constant qu'il n'y a rien de plus excellent que lui. Effectivement, il n'existe absolument rien

 dont

dont la nature foit meilleure que fon principe. C'eft pourquoi, dèsque je fau-rai qu'une chofe eft le principe de toutes les autres, j'en conclûrai toujours, fans me tromper, qu'elle eft fubftanciellement le fouverain Bien.

BOËCE.

Cela eft très-jufte.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous m'avez accordé, que le fouverain Bien étoit la vraie Félicité.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc convenir auffi que Dieu eft cette même Félicité.

BOËCE.

Je ne contefte, ni vos principes, ni cette conféquence que vous en tirez.

LA PHILOSOPHIE.

Voions fi l'on ne pourroit pas prouver mieux la même chofe, en faifant

voir

voir que deux ſouverains Biens, qui ſeroient differens l'un de l'autre, ne ſauroient éxiſter. Il eſt certain que de pluſieurs Biens qui diffèrent entr'eux, l'un n'eſt pas ce qu'eſt l'autre. Donc aucun d'eux ne peut être parfait, ſi l'un manque à l'autre. Mais ſi ni l'un ni l'autre ne ſont parfaits, il eſt évident qu'ils ne ſont point le ſouverain Bien. Par conſéquent des Biens qui ſont tels ne diffèrent nullement entr'eux. Mais nous avons fait voir que Dieu & la Félicité étoient le ſouverain Bien. Donc il s'enſuit que la ſouveraine Félicité n'eſt autre que la Divinité ſuprême.

BOËCE.

Rien n'eſt plus conforme à la verité, à la raiſon, & à la Grandeur même de Dieu, que cette conſéquence.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux préſentement imiter à votre égard les Géomètres, qui ajoutent ordinairement à leurs démonſtrations, ce qu'ils appellent des *Corollaires* (82).

Je dirai donc que, puisque les hommes deviennent heureux par la jouissance de la Félicité, & que la Félicité n'est autre que la Divinité même, il est manifeste qu'ils deviennent heureux par la jouissance de la Divinité. Mais comme ils deviennent justes ou sages, par la participation de la sagesse ou de la justice; ainsi, en participant à la Divinité, il faut necessairement & par la même raison, qu'ils deviennent des Dieux. Par consequent tout homme heureux est un Dieu: car bien qu'il n'y en ait qu'un par essence; rien n'empêche qu'il n'y en ait plusieurs par communication.

BOECE.

Quelque soit ce que vous venez de me dire, *Chrollaire* ou autre chose (83); je le trouve admirable & d'un prix infini.

LA PHILOSOPHIE.

Ce que j'ai dessein d'y joindre, est encore plus digne de votre admiration.

BOECE.

BOËCE.

De quoi donc voulez-vous parler?

LA PHILOSOPHIE.

La Félicité paroissant être un assemblage de plusieurs choses; ces choses sont elles des membres dont la réunion donne, pour ainsi dire, par la varieté de leurs parties, la forme d'une espèce de corps à la Félicité; ou bien y en a-t-il quelqu'une qui en compose l'essence, & à laquelle toutes les autres se rapportent?

BOËCE.

Je souhaiterois que vous voulussiez m'expliquer cela par des éxemples.

LA PHILOSOPHIE.

Ne croions-nous pas que la Félicité est un Bien?

BOËCE.

Oui certes, & le souverain Bien.

LA PHILOSOPHIE.

Vous pouvez dire la même chose de tous les autres: car on regarde, com-

me une souveraine Félicité, une parfaite Suffisance, une Puissance suprême, un état Respectable, une grande Réputation, une vie Voluptueuse.

BOËCE.

Qu'en voulez-vous conclure?

LA PHILOSOPHIE.

Toutes ces choses; le Bien, la Suffisance, la Puissance & le reste: toutes ces choses sont-elles, pour ainsi dire, des membres de la Felicité; ou se rapportent-elles toutes au Bien, comme à la partie qui en est la capitale?

BOËCE.

Je comprends où vous avez dessein d'en venir: mais je suis curieux d'entendre comment vous y viendrez.

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous l'apprendre: Ecoutez-moi: Si toutes ces choses étoient des membres de la Félicité, il y auroit des différences entre elles: car ce n'est que par la diversité des membres que se forme

me un corps composé naturellement de plusieurs parties. Or je vous ai fait voir que ces choses ne différoient point entre elles. Ce ne sont donc point des membres, sans quoi ces membres n'en seroient qu'un, dont la Félicité seroit composée, ce qui est impossible.

BOËCE.

Cela est indubitable: cependant voions la suite de ce raisonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on sait que toutes ces autres choses dont nous avons parlé, se rapportent au Bien. Car si l'on souhaite avec passion d'avoir de quoi se suffire, c'est qu'on regarde cet état comme un Bien. Si l'on désire de la Puissance, c'est parcequ'on y attache aussi la même idée. Il en faut dire autant de la Vénération, de la Gloire, de la Volupté. Ainsi le motif & la fin de tous les désirs, c'est le Bien. Quelle vrai-semblance y a-t-il en effet, que l'on souhaite ce qui n'a ni l'apparence ni la réalité

d'un Bien? Au contraire il y a des choses qui ne sont point des Biens, mais que l'on désire, croiant qu'ils sont veritablement tels, parcequ'ils le paroissent. C'est ce qui fait que le bien, qu'on se propose dans tous ses désirs, en est le motif, le fondement & la fin; & c'est aussi ce qui rend ces mêmes désirs si violens. Par éxemple, si quelqu'un monte à cheval pour sa santé (83), ce n'est pas tant cette action qu'il recherche, que l'effet salutaire qui en doit résulter. Comme donc toutes choses sont desirées dans la vûe du Bien, c'est beaucoup plus ce Bien, qui est desiré de tout le monde, que les choses-mêmes. Mais parceque ces dernières font la matière des désirs, nous les avons regardées comme la Félicité. Ainsi c'est la seule Félicité qu'on recherche; d'où il s'ensuit que le Bien & cette Felicité n'ont qu'une seule & même substance.

BOËCE.

Je ne vois pas le moindre lieu de contredire cette verité.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir, que Dieu & la vraie Félicité sont une seule & même chose.

BOËCE.

Je le sais.

LA PHILOSOPHIE.

On peut donc en conclure sûrement, que la substance de Dieu est aussi la même que celle du souverain Bien.

* * *

Venez ici, vous tous, qui des frivoles Biens,
Trainez, en gemissant, les funestes liens:
Dieu vous tend de son Trône une main secourable.
Lui seul est des vrais Biens la source inépuisable:
Il vous consolera dans les plus grands malheurs,
Il saura tempérer l'excès de vos douleurs:
Et tandis qu'en son sein vous aurez un azile,
Vous y conserverez la paix la plus tranquille.

* * *

Ces Trésors passagers des perfides Métaux, (84)
Que le Tage (85) & l'Hermus (86) roulent avec leurs eaux;
Tous ces vains Minéraux (87) de l'Inde Orientale, (88)
Le Rubis, le Saphir, l'Emeraude & l'Opale, (89)

Que

Que la rareté seule a rendu précieux!
N'éblouissent pas moins vos esprits que vos yeux,
Ainsi les excremens d'un limon méprisable
De vos vœux insensés sont l'objet adorable!

* * *

Un éclat plus réel, des Biens plus relevés,
Provoquent les désirs de vos cœurs dépravés:
Pour gagner à jamais le Celeste Domaine
Il ne vous coûteroit ni disgrace ni peine:
Et quel Domaine? ô Dieu! c'est Ton heureux séjour,
Où quiconque auroit vû Ta splendeur & Ta Cour,
Contemplant du Soleil la clarté vive & pure,
La trouveroit alors bien-sombre & bien-obscure.

* * *

BOECE.

Je suis de votre avis. Car tout cela a été prouvé par des raisons très-solides.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous connoissiez donc ce que c'est que ce Bien, quel cas en feriez-vous?

BOECE.

Cette connoissance me feroit d'un prix infini, puisque j'aurois en même tems celle de Dieu, qui est ce Bien.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous la procurer par un raisonnement inconteſtable, en nous tenant toujours aux principes que nous avons poſés.

BOËCE.

J'y conſens volontiers.

LA PHILOSOPHIE.

Ne vous ai-je pas fait voir clairement, que les choſes pour leſquelles la pluspart des hommes ont tant de paſſion, ne ſont pas des Biens véritables & parfaits, dèsqu'il y a des différences entre elles; & que l'une manquant à l'autre, elles ne peuvent donner un Bien complet & abſolu? Nous avons dit auſſi que le vrai Bien eſt celui qui eſt formé de l'aſſemblage de tous les Biens: de ſorte, par éxemple, que ſi ce Bien eſt pleinement ſuffiſant, il faut en même tems qu'il ſoit doué de Puiſſance. reſpectable, glorieux & rempli d'agrément. Sans la réunion de toutes ces choſes, y a-t-il rien en elles qui mérite de les faire déſirer?

BOECE.

BOËCE.

Vous m'avez déja si bien expliqué cela, qu'il ne m'est plus possible d'en douter.

LA PHILOSOPHIE.

Les choses donc entre lesquelles il y a de la diversité, ne sont pas des Biens, & ne le deviennent que quand elles ont commencé à n'en faire plus qu'une. Dites-le-moi vous même: ne pensez-vous pas que pour être des Biens, il faut qu'ils participent de l'Unité?

BOËCE.

Cela me paroît vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais pensez-vous aussi, que ce qui est un Bien, soit tel par la participation d'un autre Bien? Trouvez-vous en cela quelque difficulté?

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc que, par cette raison, vous m'accordiez, que l'Unité & le

Bien

Bien ſont le même. Car les choſes qui ne diffèrent pas naturellement dans leurs effets, ont néceſſairement la même ſubſtance.

BOËCE.

Je ne le puis nier.

LA PHILOSOPHIE.

Savez-vous donc que tout ce qui éxiſte, eſt permanent auſſi long-tems qu'il conſerve ſon Unité, mais qu' à l'inſtant qu'il la perd, il ſe diſſoud & s'anéantït?

BOËCE.

Et de quelle maniere?

LA PHILOSOPHIE.

Vous le voiez dans les Animaux: Lorsque l'ame & le corps reſtent étroitement joints en eux, & ne font qu'un; cela s'appelle *un Animal.* Mais dès que cette Unité vient à ſe détruire, par la ſéparation de l'un & de l'autre; c'eſt une choſe certaine que l'Animal périt & qu'il n'éxiſte plus. Vous en avez un éxemple auſſi ſenſible dans le corps Humain: tant que l'Unité de ſa forme ſubſiſte, par

l'union des membres; on voit en lui la figure Humaine. Mais sitôt que les parties qui composent cette Unité, la divisent en se séparant; ce corps cesse d'être ce qu'il avoit été. Quiconque prendra la peine d'éxaminer de même toutes les choses du monde, trouvera que chacune subsiste, aussi long-tems que subsiste son Unité; mais que celle-ci n'a pas plustôt cessé d'éxister, que la chose n'éxiste plus aussi.

BOËCE.

En effet, je m'en rappelle actuèllement plusieurs autres, qui me paroissent être dans ce cas.

LA PHILOSOPHIE.

Y a-t-il donc aucun corps, en tant qu'il agisse naturellement, qui se refusant au désir de subsister, souhaite sa ruine & sa destruction?

BOËCE.

Si je considère les Animaux, qui ont en quelque sorte la faculté naturelle de vouloir & de ne vouloir pas, je n'en trouve aucun qui, de lui-même & sans con-

contrainte, renonce au penchant qu'il a pour sa conservation, & qui coure volontairement à sa perte. Car tous les Animaux cherchant à se conserver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur est nuisible (90). Mais à l'égard des Plantes, des Arbres, en un mot, de toutes les choses absolument inanimées; je doute fort qu'on en puisse dire autant.

LA PHILOSOPHIE.

Il est pourtant vrai que vous n'avez point lieu d'en douter; puisque vous voiez les Plantes, de même que les Arbres, naître dans les lieux qui leur conviennent (91) & où, autant que leur nature le comporte, les unes & les autres meurent & se fânent le moins. Car une partie naît dans les plaines, une autre sur les montagnes, une autre dans les marais. On en trouve qui sont attachées aux rochers, ou qui croissent dans des sables arides, d'où les transplantant ailleurs, on les y verroit sécher. La Nature leur y donne à chacune ce qui leur est propre, & empêche qu'elles ne périssent, pendant tout le tems qu'elles

doivent subsister. Dirai-je que toutes ces Plantes tirent leur nourriture par leurs racines, qui sont comme autant de bouches cachées sous la Terre, d'où cette nourriture montant par le cœur & par l'écorce, communique & répand dans toutes leurs branches la vigueur nécessaire? N'est-ce pas encore une chose admirable, que la partie la plus délicate des Plantes, comme est la moëlle, soit renfermée au milieu de la tige, & entourée d'un bois, ou d'une matière ligneuse, dure & solide, qui est elle même couverte d'une dernière écorce, propre à souffrir toutes les intempéries des saisons & à l'en défendre? Quel soin, d'ailleurs, la Nature ne prend-t-elle pas, pour multiplier ces mêmes Plantes, en multipliant leurs semences? Qui ne sait que ce sont des espèces de machines, qui ne subsistent pas seulement pour un tems, mais qui, pour ainsi dire, s'immortalisent par une génération successive & continuelle? Les choses que l'on regarde comme inanimées, ne desirent-elles pas aussi, par la même raison, ce qui leur est convenable?

Car

Car enfin qu'est-ce qui fait que la Flâme tend toujours en haut par sa legereté; & que la Terre entrainée par sa pesanteur gravite en bas? si ce n'est à cause que ces situations & ces mouvemens leur conviennent à chacune. Mais tout ce qui est convenable à une chose la conserve, comme ce qui lui est contraire, la détruit. De même aussi les corps condensés tels que les Pierres, ont leurs parties fortement attachées les unes aux autres, & par-là ils résistent à leur dissolution. A l'égard des Liquides, comme l'Air & l'Eau, ils se laissent à la vérité diviser sans résistance; mais ils se réunissent sans difficulté. Et pour ce qui est du Feu, la rapidité avec laquelle il s'étend, fait voir qu'il ne craind rien tant que d'être coupé. Je ne parle point ici des mouvemens volontaires d'une Ame raisonnable, mais seulement des opérations nécessaires de la Nature: comme sont par éxemple, la digestion que nous faisons de nos alimens sans y penser, & la respiration que nous avons en dormant, sans le savoir. Car le désir de subsister ne vient pas aux Ani-

maux d'une volonté intellectuelle, mais ſeulement des principes naturels qui ſont en eux. C'eſt pourquoi l'on voit ſouvent que la volonté accepte la mort, pour certaines raiſons, quoique la Nature l'apprehende; & au contraire la même volonté modère quelquefois ces plaiſirs que la Nature ſouhaite toujours comme le ſeul moien de perpétuer le monde. Ainſi cet amour de ſoi-même n'eſt pas l'effet d'un mouvement de l'Ame, mais pluſtôt d'une impreſſion de la Nature. Car la Providence a donné à toutes les choſes qu'elle a créées, cet inſtinct, & très-grand inſtinct pour leur conſervation, afin qu'elles déſirent naturellement de ſubſiſter, autant qu'il eſt en elles. Vous ne devez donc nullement douter que toutes les choſes qui exiſtent, ne déſirent naturellement de ſubſiſter, & d'éviter leur ruine.

BOËCE.

Je vous avoue que je ſuis revenu de l'incertitude où j'étois dabord ſur tout cela.

LA PHILOSOPHIE.

De plus, ce qui désire de subsister & de se conserver, souhaite de conserver son Unité: car l'Unité cessant, rien ne peut continuer d'éxister.

BOËCE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc toutes choses désirent l'Unité.

BOËCE.

J'en suis tombé d'accord avec vous.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai prouvé que l'Unité étoit la même chose que le Bien.

BOËCE.

J'en suis convaincu.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi toutes choses désirent le Bien, d'où vous pouvez aussi conclûre que le même Bien est ce que toutes les créatures désirent.

BOËCE.

Il est impossible de penser plus vrai : Car ou toutes choses se rapportent à rien ; & se trouvant privées de l'Unité qui est pour ainsi dire leur tête, elles se conduiront à l'aventure, sans que rien les dirige ; ou, si ce qu'elles desirent est quelque chose, ce sera le souverain Bien & le comble de tous les Biens.

LA PHILOSOPHIE.

Ah! mon cher Disciple, que j'ai de plaisir de voir que votre esprit ait touché le but de la vérité que je lui ai exposée! Mais vous avez vû évidemment en cela ce que vous disiez tantôt que vous ne saviez pas.

BOËCE.

Et quoi ?

LA PHILOSOPHIE.

La dernière fin de toutes choses. Car c'est là veritablement ce que toutes choses désirent : & parceque nous avons montré que c'étoit le Bien ; il faut tenir pour

pour conſtant que le Bien eſt la fin de toutes choſes.

* * *

Quiconque a pris pour but la Vérité ſuprême,
Et qui d'un faux ſentier veut écarter ſes pas,
S'il peut faire, en ſecret, un retour ſur lui-même,
Il verra, dans ſon cœur, ce qu'il croit n'avoir pas.

* * *

De quelque voile épais que l'erreur l'environne,
Quelque ſoit le dégré de ſon aveuglement,
Le clair flambeau du Vrai, qui dans ſon ſein raionne,
Y ſurpaſſe en éclat les feux du Firmament.

* * *

Si ſur la Vérité j'interroge un Impie,
Son cœur déſavoûra ſon eſprit & ſa voix:
Et pourquoi? direz-vous: c'eſt qu'alors qu'il l'oublie
Il conſerve toujours ce qu'il sût une fois.

* * *

De là vient que Platon, diſoit, s'il faut l'en croire (92)
Que l'Homme tous les jours reconnoît malgré lui,
Qu'il ſe rappelle en la mémoire
Ce qu'il s'imaginoit avoir mis en oubli.

* * *

BOËCE.

Je ſuis fort de l'avis de Platon; auſſi ne faites-vous que me renouveller pour la ſeconde fois, un ſouvenir qui m'eſt échapé: premièrement par la maladie contagieuſe que le corps communique à l'ame, & enſuite par le poids de mes chagrins.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous faites attention aux propoſitions que vous venez de m'accorder, vous allez bientôt vous reſſouvenir d'une choſe que vous ne ſavez pas, ſuivant l'aveu que vous m'en avez fait.

BOËCE.

De quoi donc?

LA PHILOSOPHIE.

Des reſſorts par leſquels le monde eſt gouverné.

BOËCE.

Je me ſouviens de vous avoir là deſſus avoué mon ignorance: mais quoique j'aie préſentement quelque idée de

de ce que vous m'allez dire, je ſouhaite cependant d'en être pleinement inſtruit par vous-même.

LA PHILOSOPHIE.

Vous trouviez tout à l'heure qu'il n'y avoit pas le moindre lieu de douter que le monde ne fut dirigé par la ſageſſe de Dieu.

BOËCE.

Je le penſe auſſi & je n'en douterai jamais. Si même vous voulez me le permettre, je vais vous expoſer en peu de mots les raiſons qui me portent à le croire. Non ſeulement je ſuis perſuadé qu'un monde comme celui-ci, n'auroit pû prendre une telle forme, ſi quelqu'un n'eut pris ſoin de lier tant de parties différentes & contraires dont ce monde eſt formé; mais même je croi que leur diverſité ſe contrariant à l'envi, romproit bientôt cette liaiſon, ſi celui qui l'a faite, ne la maintenoit. Aſſurément l'ordre qui régne dans la Nature ne feroit pas ſi certain; elle n'auroit pas des

des mouvemens si réguliers par rapport aux lieux, aux tems, à la production de ses effets, à leur durée & à leurs qualités, s'il n'y avoit quelqu'un qui determinât ces vicissitudes, sans y être sujet lui-même. Quelque soit ce quelqu'un par qui toutes choses créées se meuvent & subsistent, je dis qu'il est DIEU (93), pour me servir du nom que toutes les Nations lui donnent.

LA PHILOSOPHIE.

Puisque vous êtes dans un tel sentiment, je croi qu'il me reste peu d'ouvrage à faire, pour vous donner lieu de goûter la Felicité, & de retourner sain & sauf en votre Patrie. Mais éxaminons un moment la matière que j'ai touchée. N'avons-nous pas mis la Suffisance au rang de la Félicité? Ne sommes-nous pas aussi convenus que la Felicité n'étoit autre que Dieu même?

BOËCE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Et Dieu a-t-il besoin de chercher hors de lui-même des secours pour gouverner le monde? Non, sans doute, puisque, dans ce cas, il ne se suffiroit pas pleinement.

BOËCE.

Il n'en a pas besoin non plus.

LA PHILOSOPHIE.

Il dirige donc toutes choses par lui seul.

BOËCE.

On n'en peut pas disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir que Dieu n'est autre que le Bien suprême.

BOËCE.

Je m'en souviens parfaitement.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi Dieu dirige toutes choses par le Bien, puisqu'il les gouverne par lui-même

même, que nous avons dit être le Bien. Voilà le timon ou le gouvernail par lequel la machine du Monde subsiste invariablement & sans altération.

BOËCE.

Je n'en doute nullement; & j'avois même quelque soupçon, mais fort leger, que vous en viendriez-là.

LA PHILOSOPHIE.

Je le croi: car, à ce qu'il me paroît, vous avez déja plus de disposition à distinguer la Vérité. Mais ce que je vais vous dire ne contribuera pas moins à vous la faire découvrir entièrement.

BOËCE.

De quoi voulez-vous parler?

LA PHILOSOPHIE.

Puisqu'on pense avec raison que Dieu se sert de sa Bonté comme d'un gouvernail pour conduire toutes choses, & que celles-ci, comme je vous l'ai enseigné, tendent naturellement au Bien; peut-on douter qu'elles ne se laissent gouver-

gouverner volontairement; & qu'une libre obéïssance ne les soumette à la volonté de celui qui les gouverne?

BOECE.

Cela est nécessaire; car autrement ce seroit plustôt un état de contrariété & de confusion, que de conservation & de bonne intelligence.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc rien de tout ce qui tend à la conservation de la Nature, qui aille contre les desseins de Dieu?

BOECE.

Absolument rien.

LA PHILOSOPHIE.

S'il y avoit quelque chose qui fût dans ce cas, que pourroit-elle contre celui que nous avons dit être souverainement Heureux, & avoir, par consequent, une souveraine Puissance?

BOECE.

Véritablement elle ne pourroit rien.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y en a donc aucune, qui veüille ou qui puisse faire obstacle à ce souverain Bien?

BOECE.

Je le pense de même.

LA PHILOSOPHIE.

C'est donc le souverain Bien qui gouverne & dirige toutes choses, avec autant de Puissance que de Bonté.

BOECE.

La solidité de vos raisons, & plus encore la manière dont vous les exprimez, est si agréable, que j'ai honte d'avoir été assez insensé pour les contredire.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez lû dans la Fable la guerre que les Géans (94) firent aux Dieux (95); mais en même tems vous y avez vû qu'ils furent punis, comme ils le méritoient. Voulez-vous à présent que nous battions les mêmes raisons les unes par les autres? peut être tirerons-nous de leur

oppo-

opposition quelque étincelle de vérité.

BOËCE.

Faites ce qui vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Personne ne doute de la Puissance de Dieu sur toutes choses.

BOËCE.

Il n'y a qu'un homme dépourvû de sens commun, qui en puisse douter.

LA PHILOSOPHIE.

Or il n'y a chose que ne puisse celui dont la Puissance s'étend sur toutes.

BOËCE.

Nulle chose au monde.

LA PHILOSOPHIE.

Dieu donc peut-il faire le mal?

BOËCE.

Cela est impossible.

LA PHILOSOPHIE.

Donc le mal n'est rien (96), puisque

que celui qui peut tout, ne le peut point faire.

BOECE.

Vous jouez-vous de moi, en me jettant dans un Labyrinthe (97) si embarrassant, & prenant plaisir, comme vous faites, tantôt à y entrer par l'endroit que vous en sortez, & tantôt à en sortir par où vous y entrez? Quelle idée me donnez-vous de la Félicité Divine lorsque la tournant ainsi, vous m'en faites une espèce de cercle incompréhensible? En effet, commençant dabord par cette Félicité, vous disiez qu'elle étoit le souverain Bien; & qu'elle résidoit dans un Dieu suprême, lequel étoit lui même le souverain Bien & la Felicité parfaite; d'où vous inferiez que personne n'étoit heureux qu'il ne devînt pareillement un Dieu. Vous avez ajouté à cela que le Bien étoit composé de la propre substance & de Dieu & de la Félicité; & que cette Unité étoit le même Bien, qui faisoit l'objet des désirs de toute la Nature. Vous avez dit encore

re

re que Dieu gouvernoit l'Univers par le miniſtère de ſa Bonté ; que toutes choſes lui obéiſſoient volontairement, & que le mal n'étoit naturellement rien. Enfin pour appuier ces vérités, vous n'en avez pas pris les preuves hors de leur propre eſſence, & vous les avez établies les unes par les autres.

LA PHILOSOPHIE.

Non, mon intention n'a pas été de vous faire illuſion. Nous avons, par la grace de Dieu, éxécuté l'important deſſein que nous nous étions propoſé, en invoquant ſon ſecours Au reſte, c'eſt le propre de la ſubſtance Divine de ne ſortir pas hors d'elle-même, & de n'y admettre rien d'extérieur, mais comme dit Parmenides (98)

Semblable au juſte point central
D'un globe en ſa ſurface égal,

Elle donne le branle à la circonférence de l'Univers, pendant qu'elle reſte elle même immobile. Si j'ai mieux aimé auſſi tirer mes raiſons du ſujet que j'ai

traité, que de les emprunter d'ailleurs; ne vous en étonnez pas, puisque vous avez appris de Platon (99), qu'il doit y avoir de la liaison, &, pour me servir de ses termes, une espèce de parenté entre les paroles & les choses qu'elles expriment.

* * *

Heureux, qui du terrestre abyme
A sû se dégager, en rompant ses liens!
Heureux, qui d'un essor sublime
A pû, volant aux Cieux, voir la source des Biens!

* * *

Du Chantre de la Thrace on raconte une Histoire, (100)
Fabuleuse, il est vrai, mais digne de mémoire.
Sa fidelle Eurydice aiant perdu le jour, (101)
Cet époux désolé brûloit d'un fol amour,
Jour & nuit, en tous lieux, s'occupant à redire
Et le nom d'Eurydice & son cruel martire.
Au son de ses sanglots, aux charmes de sa voix,
Il trainoit, après lui, les Rochers & les Bois,
Et ces Monts, que la Thrace à nos Alpes compare, (102)
Le Rhodope infertile & le fécond Ismare. (103)
De l'Hèbre impétueux il suspendoit le cours, (104)
Il enchainoit le Tigre (105), il apprivoisoit l'Ours (106),

Il fai-

Il faisoit aux Oiseaux oublier leur ramage ;
Attirant, rassemblant, sous un même feüillage,
La Biche, le Lion (107), Le cerf, le Loup-cervier (108)
Et le Perdreau timide, & l'avide Epervier (109.
Tandis qu'à ses concerts la Nature est sensible,
Le Ciel, qu'il veut toucher, reste seul inflexible.
Mais plein d'espoir encore, il quitte les deserts,
Et d'un pas intrépide, il descend aux Enfers (110).
Là, joignant à sa voix la douceur de sa Lyre (111),
Tout ce qu'à son esprit le dèsespoir inspire,
Tout ce qu'au dèsespoir inspire un tendre amour,
Il le dit aux Echos du ténébreux séjour, (112)
Cerbère en sent dabord le charme inévitable ; (113)
Interdit qu'il en est, sa voix épouvantable
Expire, malgré lui, dans son triple gosier ;
Il entend, il regarde, & n'oseroit crier.
Le trouble qui saisit les Parques inhumaines, (114)
Fait tomber les fuseaux de leurs mains incertaines.
L'implacable Mégère & ses horribles Sœurs, (115)
De leurs yeux égarés laissent couler des pleurs ;
Pour entendre, à l'envi, leur oreille s'empresse ;
De leurs affreux Serpens le long sifflement cesse. (116)
Sur sa fatale rouë Ixion étendu, (117)
Ne sent point que le branle en est interrompu.
L'impatient Tantale, en cet instant, oublie (118)
Et sa soif éternelle & les eaux qu'il envie.
Le Fils même d'Elare, amant infortuné, (119)
Du carnacier Vautour se trouve abandonné.
Enfin, jusqu'au Tyran de ce barbare Empire, (120)
Rien n'y peut resister ; tout gémit, tout soupire :

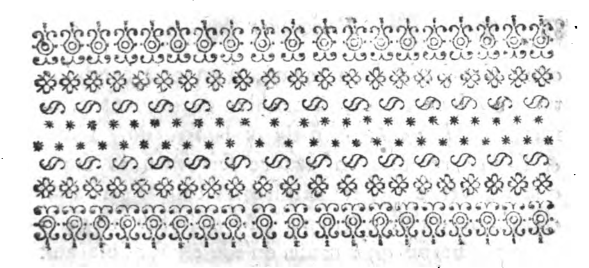
Qui que tu sois, Mortel, s'écria le Dieu noir,
Ta tendresse éloquente a vaincu mon pouvoir.
Qu'Eurydice te suive ; & que son heureuse Ombre (121)
Repasse sur tes pas les bords du Fleuve sombre ! (122)
Je le veux, je la rends à tes divins concerts :
Mais avant qu'arrivés aux portes des Enfers, (123)
Vous aiez vû tous deux la lumière céleste,
Ne va pas indiscret, par un regard funeste,
T'imaginant deux fois braver ma volonté,
Perdre le juste prix de ta témérité.
Mais est-il pour un cœur, quelque loi, quand il aime ?
Non, l'Amour ne connoît d'autre loi que lui même (124).
Cet Epoux trop long-tems d'Eurydice privé
Aux rives d'Achéron n'étoit point arrivé (125),
Que désobéissant à l'ordre irrévocable
Qu'avoit déterminé le Monarque implacable,
Il porta sur sa femme un regard curieux,
Et la vit pour jamais disparoitre à ses yeux.

* * *

O vous, qui désirant la clarté la plus pure,
Savez qu'elle est au sein de la Divinité,
De l'exemple d'Orphée & de son aventure,
Tirez une leçon pleine de vérité.
Mortels, de cette Fable apprenez à conclûre,
Qu'à l'unique flambeau des Cieux
Si vous devez n'ouvrir vos yeux,
Venant à les ouvrir dans cette Terre obscure,
Vous perdez tout à coup votre objet precieux.

FIN
DU TROISIEME LIVRE.

REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE TROISIEME LIVRE.

(1) *La féconde Cerès couronne les travaux.*] Voiez ce qui a été dit de *Cérès*, sous la Note (72) du Liv. I.

(2) *La stérile Fougère & le Chardon sauvage.*] L'épithète de *stérile* que je donne ici à la *Fougère*, doit être prise dans le même sens que Virgile l'a emploiée en parlant de l'Avoine.

Infelix lolium & steriles nascuntur avenæ.
Eclog. V. vers 37.

La *Fougère* est une plante qui croît dans les bois, & dont la racine a cela de singulier, qu'étant coupée un peu de biais, elle représente un aigle à

 deux

deux tètes, très-bien formé, d'un gris brun ſur un fond blanc. Les Botaniſtes diſtinguent deux ſortes de *Fougère;* la mâle & la femelle. L'une & l'autre reduites en cendre ſervent à la fabrique du verre. Cette cendre n'eſt nulle part auſſi commune qu'en Lorraine. Mais Boëce ne parle de cette herbe qu'à cauſe qu'elle eſt nuiſible aux grains; Ce qui a rapport à ce vers d'Horace:

Neglectis urenda filix innaſcitur agris.

Boëce a joint à la Fougère les *Ronces,* auſquelles j'ai ſubſtitué le *Chardon* qui revient au même pour le ſens. On donne le nom de *Chardon* à diverſes plantes, dont les fleurs ſont compoſées de pluſieurs petites feuilles longuettes & étroites, en forme de tuiaux, ramaſſées & preſſées enſemble en manière de tête, & dont les feuilles ſont très epineuſes.

(3) *Le Miel paroît plus doux après l'abſynthe amer.]* Boëce ne parle pas formellement d'*abſynthe,* s'étant ſervi du mot *malus ſapor,* qui ſignifie *toutes choſes dèsagréables au goût.* Mais la pluspart des Commentateurs l'ont expliqué par celui d'*amaritudo,* amertume, ce qui revient aſſez à l'*abſynthe* qui eſt une herbe très-amère, & très commune, ſuivant les Anciens, dans le Pont-Euxin. A l'égard du *Miel* Voy. la Note (42) du Liv. II. La penſée de Boëce me rappelle cette deviſe qu'avoit dans ſa boutique un certain Apothicaire de Paris: *Dulcia non meruit qui non guſtavit amara.*

(4) *Après le mauvais tems un plus beau tems arrive.]* Claudien dit à peu près la même choſe dans ce vers:

Commen-

Commendat placidum maris inclementia portum.

(5) *Et la naissante Aurore, au sortir de la mer.*] Suivant la Fable, l'*Aurore* étoit fille d'Hyperion & de Thia, ou de Titan & de la Terre, ou encore du Géant Pallas & d'Æthra. On feint qu'elle épousa Tithon, fils de Laomédon & qu'elle fut mère de Memnon. Les Poëtes disent qu'elle ouvre les portes du Ciel, & qu'après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précède, étant aussi trainée dans un chariot. Si l'on en croit les Poëtes, qui sans doute ont voulu peindre par leurs expressions les couleurs dont le Ciel brille au lever du Soleil, tout étoit vermeil chez cette Déesse: son teint, sa bouche, ses doigts, ses habits, & son char même. Ils ont supposé que la rosée se formoit des larmes de l'*Aurore*; & dans leurs fictions, ils se sont fort étendus sur ses amours, & sur les enlevemens qu'elle fit, de plusieurs jeunes hommes qu'elle aima. Mais il faut observer que les Anciens, pour marquer la mort prématurée d'un jeune homme, supposoient qu'il avoit été enlevé par cette Déesse. Delà s'étoit établie la coutume d'enterrer, avant le lever du Soleil, ceux qui mouroient à la fleur de leur âge.

(6) Pour me renfermer dans le style du Dialogue, j'ai été obligé d'écarter en cet endroit une phrase du Texte, conçûe en ces termes: *Tum defixo paululum visu, & velut in angustam suæ mentis sedem recepta, sic cœpit.* C'est à dire: *Alors la Philosophie aiant fixé sa vûe, & s'étant comme retirée au dedans d'elle-même, prit la parole & me dit.* Il m'étoit im-

possible de faire entrer dans le Dialogue cette réflexion peu importante de Boëce: il me suffira de l'avoir inserée ici.

Tous les soins, tous les desirs des hommes ont pour unique but la Felicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes.] Murmel a pris la peine d'exprimer en vers latins les principaux endroits de cette Prose de Boëce. Je rapporterai ici ses vers pour la satisfaction des Curieux.

Cernis ut ad finem cuncti contendimus unum
Quam variis vitæ consiliique viis.
Hic inhiat gazis, congesto pauper in auro,
Divitiisque putat pulchrius esse nihil.
Ille sibi magnos petit ambitiosus honores,
A venerabundis gaudet ubique coli.
Sunt quibus esse bonum præclara potentia visa est,
Quos juvat innumeris imperitare viris.
Hi se vel reges optant, vel regibus addi,
Omnibus & votis plurima posse petunt.
Sunt quos dilatæ delectat gloria famæ,
Hi clarant nomen qualibet arte suum.
Implicat illecebris fallax plerosque voluptas,
Qui nimio studio deliciosa petunt.
Pars hominum florent, quibus est sapientia cordi,
Et qui se rerum cognitione beant.
Nonnulli tanquam finem sectantur honestum,
Pro virtute quibus vix datur umbra boni.

Nam

Nam dum prudentes per se justique videri
Conantur, pereunt, præque tumore crepant.
Hic certe nemo dicetur jure beatus,
In cœli summum permanet arce bonum.
Illud in æternâ pax est (ut sentio) vitâ,
Ipse vel exundans fons bonitate Deus.
Illuc justitiæ gradibus nitamur, amice,
Qui fruitur tali, nil cupit ille, bono.

(7) *Ainsi l'on recherche la Noblesse].* Chez les Romains on regardoit comme *Nobles* ceux dont les ancêtres avoient éxercé les charges publiques, de quelque naissance qu'ils fussent. Les premiers de chaque famille qui entroient dans les charges, étoient appellés Hommes nouveaux, *novi Homines.* On conservoit leurs portraits ou leurs bustes dans les familles; & celles où l'on en voioit un grand nombre, étoient réputées *Nobles:* d'où vient que pour marquer qu'un Homme étoit d'une famille illustre, on disoit qu'il étoit Homme de plusieurs portraits, *vir multarum imaginum.* Il paroît par un passage de la VII. Satire de Juvenal, que les Romains d'une naissance distinguée portoient un croissant sur des souliers noirs.

. . . . Et nobilis & generosus
Appositam nigræ lunam subtexit alutæ.

Sa VIII. Satire est toute entiere contre les défauts des *Nobles.* Voy. la Note (55) de ce III. Livre.

(8) Et

(8) *Et la faveur du Peuple].* Elle procuroit chez les Romains les charges de la République. Mais il n'étoit pas permis de briguer cette *faveur*, par des moiens trop empressés, comme par des largesses extraordinaires, par des menaces ou à force ouverte. Ces brigues étoient défendues par plusieurs Loix, dont la plus considérable fut celle qui se fit sous le Consulat de Cicéron, & que l'on appella de son nom *Lex Tullia.* Cette loi défendoit de donner au Peuple des combats de Gladiateurs, deux années avant que de prétendre à quelque charge; de faire aucun festin public, ni de se faire suivre par une troupe de Cliens. On punissoit un Senateur qui avoit brigué, par un exil de dix ans: on imposoit aux autres des amendes; & ils étoient incapables de jamais parvenir aux dignités. On peut voir sur cela les harangues de Cicéron contre Vatinius & Sextins. Malgré cela le désordre en ce genre alla si loin, qu'on avertissoit publiquement les Tribus des sommes d'argent qu'on leur promettoit pour avoir leurs sufrages; & cela, dit Cicéron, s'appelloit *pronunciare in Tribus.* Ils se servoient pour ce sujet de trois sortes de personnes, qu'ils appelloient: *Interpretes*, des Entremetteurs, qui aidoient à faire le marché, *per quos pactio inducebatur*, dit Asconius Pedianus; *Sequestres*, les Dépositaires entre les mains desquels on consignoit l'argent dont on étoit convenu; & enfin les Distributeurs, *Divisores*, qui avoient le soin de partager l'argent à chaque particulier de la Tribu.

(9) On

(9) *On souhaite d'avoir une Femme & des Enfans.*] Voy. la Note (106) du II. Livre.

(10) *Pour ce qui est des Amis.*] J'ai parlé de l'*Amitié* sous la Note (107) du Livre II.

(11) *De la Fortune.*] Voy. ce que j'en ai dit sous la Note (3) du Livre II.

(12) *Mais de la Vertu.*] La *Vertu* étoit répréſentée dans le Paganiſme, ſous la forme d'une Femme triſte, affligée, mal-vêtue & fort mal-traitée de la Fortune. Les Romains lui avoient élevé un Temple, qui étoit joint à celui de l'honneur, de ſorte qu'on ne pouvoit entrer dans ce dernier que par le premier, pour montrer qu'il falloit poſſéder la *Vertu*, ſi l'on vouloit acquerir de l'honneur.

(13) *La Force.*] Celles d'Hercule, de Samſon & de Milon le Crotoniate, ont immortaliſé leurs noms, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire. Samſon, quoique ſans armes, prit un lionceau par la gueule & le déchira en pièces. Il tua trente hommes en une fois & mille en une autre, avec une ſimple machoire d'âne. Il arracha les portes de la ville de Gaza, avec les ſerrures & les poteaux, & les porta ſur ſes épaules jusqu'au ſommet d'une montagne voiſine. Enfin il ébranla deux colonnes, de telle ſorte qu'il les fit tomber avec la voûte qu'elles ſoutenoient, & fut accablé ſous les ruines, avec plus de Philiſtins qu'il n'en avoit tué pendant ſa vie. Milon tua un Taureau d'un coup de poing dans les Jeux Olympiques, & après l'avoir

porté

porté sur ses épaules l'espace d'une Stade, il le mangea tout entier le même jour. Peu après étant dans un Bois, il voulut séparer en deux avec les mains un gros chêne, qu'on avoit déja fendu avec des coins de fer: mais ces coins étant tombés par l'effort qu'il fit, le chêne se referma, & lui serra tellement les mains, que ne les pouvant retirer, il fut retenu dans ce lieu désert & dévoré par les bêtes sauvages. A l'egard d'Hercule, voy. ce qui en a été dit sous la Note (65) du Liv. II.

(14) *La Grandeur d'un homme.*] On a vû dans tous les Siècles des hommes d'une *grandeur* extraordinaire. L'Histoire sainte parle de plusieurs Géans. S. Augustin assure avoir vû dans le port d'Utique la dent d'un Géant qui égaloit cent de nos plus grosses dents. Tomiel dit qu'il y a dans l'Eglise des Barnabites à Verceil, une dent qui est à peu près de la grosseur de celles dont parle S. Augustin. Sous l'Empereur Claude, on vit à Rome un nommé Gabbare, qui avoit 9 pieds 9 pouces de hauteur. Aventin, dans le IV. Liv. de ses Annales de Bavière, parle d'un certain Géant nommé Ænothère, qui étoit né dans un village de Suabe & qui servit dans les troupes de Charlemagne en qualité de Cavalier. Ce géant passoit les rivières à pied, conduisant son cheval par la bride. Il moissonnoit, comme du foin, les Venèdes & les Avarois ses ennemis; & après les avoir tués, il les enfiloit à sa lance, comme des alouettes, & les portoit ainsi sur son dos. Delrio assûre qu'en 1572 il vint à Rome un Piémontois haut

de-

de plus de 9 pieds. Plutarque raconte que l'on trouva le corps du Géant Antée dans la ville de Tingis en Mauritanie, & que Sertorius aiant vû son cadavre, qui étoit de la longueur de 60 coudées, lui fit offrir des sacrifices, & le fit couvrir de terre. En 1041. ou 1054. on découvrit le corps de Pallas fils d'Evandre, lequel étoit si haut qu'il surpassoit les plus hautes murailles de la Ville de Rome. On assure que dans le XVII. Siècle, on trouva dans une prairie en Dauphiné, des dents d'homme qui pesoient chacune dix livres; & qu il y en avoit une avec une partie de la machoire inférieure, à laquelle elle étoit encore attachée, qui pesoit tout ensemble dix sept livres. On trouva dans la même prairie, des ossemens, la pluspart pourris & en pièces, mais un, assez entier, qui avoit 7 pieds 3 pouces de long & deux pieds de circonférence. Je me souviens d'avoir vû dans ma jeunesse à l'entrée du cloître des Dominicains de la ville d'Amiens en Picardie, une côte de cinq à six pieds de long suspendue à une chaîne de fer, & que l'on dit être celle d'un ancien Géant. Mais je croi que c'est plustôt une côte de Baleine, étant certain que ce poisson vient quelquefois échouer sur les Côtes maritimes de Picardie. Boëce dit qu'il y a du mérite à être grand, & l'on n'en peut pas douter après les sommes immenses qu'ont dépensé quelques Monarques de nos jours, pour attirer à leur service ce qu'il y avoit de plus hauts hommes en Europe.

(15) *Une belle personne.*] La seule *Beauté* à rendu illustres, comme dit ici Boëce, plusieurs personnes de l'Antiquité. La réputation de Laïs, fameuse courtisane de Corinthe, qui enchantoit tous ceux qui la voioient, engagea Demosthènes à partir exprès d'Athènes pour l'aller voir. Mais comme elle lui eût demandé dix mille drachmes pour une seule nuit, il lui répondit qu'il n'achetoit pas si cher un repentir. Il y eut à Athènes une jeune personne nommée Agariste, laquelle avoit une si rare beauté que les jeunes gens de la Grèce les mieux faits, qui en étoient épris, célébroient à l'envi des jeux publics pour mériter sa tendresse.

(16) *Un bon Danseur.*] Il en est de la *Danse*, comme de la Beauté, de la Grandeur & de la Force, dont j'ai parlé dans les Notes précedentes. La *Danse* se trouve en usage chez tous les Peuples tant civilisés que barbares. Elle a pourtant été estimée chez quelques uns & méprisée par les autres. Socrate apprit à *danser* d'Aspasie. Ceux de Sparte & de Crète alloient à l'assaut en *dansant*. Au contraire Cicéron fait reproche à Gabinius, homme Consulaire, d'avoir *dansé*. Tibère chassa de Rome les *Danseurs*. Domitien bannit du Sénat quelques Sénateurs pour avoir *dansé*. On regarde plus favorablement aujourd'hui la *Danse* & les *Danseurs*. Les François passent pour exceller en cet Art. Les noms de la Camargo, de la Salé, de Lani, & de quelques autres vivront aussi long-tems que les personnes raisonnables aimeront cet éxercice innocent.

(17) *Un*

(17) *Un Coureur infatigable.*] Alexandre le Grand avoit un *Coureur* Lacédémonien, nommé Aniſtius, qui fit à pied en un jour, à ce que dit Solin, le chemin de Sicyon à Elide, qui étoit de douze cens ſtades, c'eſt à dire de cent cinquante milles. Martial parle d'un autre *Coureur*, nommé Athas, dans ce vers: *ſive levem curſu vincere quæris Athan.* Ce *Coureur* étoit un jeune garçon d'une legereté & d'une vîteſſe merveilleuſe à la courſe, lequel ſous le Conſulat de Vipſanius, fit depuis midi juſqu'au ſoir, une courſe de ſoixante quinze mille pas, ſans en être incommodé, au grand étounement de tout le monde. La legèreté de ces deux *Coureurs* étoit pourtant peu de choſe au prix de celle de la célébre Amazone Camille, dont Virgile parle au VII. Liv. de l'Enéide, mais plus en Poëte, qu'en Hiſtorien. Voici ce qu'il en dit:

Hos ſuper advenit Volſca de gente Camilla,
Agmen agens equitum & florentes ære catervas,
Bellatrix: non illa colo calathisve Minervæ
Fœmineas aſſueta manus: ſed prælia virgo
Dura pati, curſuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas:
Vel mare per medium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

(18) *La Santé.*] C'eſt ſans doute un des plus grands biens que l'homme puiſſe avoir en cette vie. Elle eſt ordinairement le fruit de la vertu, puiſqu'il

n'y a rien qui lui ſoit plus nuiſible que la débauche & la mauvaiſe conduite. Cependant on a vû des gens d'un tempérament ſi fort que malgré leur incontinence, ils n'ont pas laiſſé de vivre long tems. Thomas Park qui nâquit en 1483. & mourut en 1635. agé de 152. ans, fut appellé en juſtice à l'age de cent ans & convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille; pour réparation de quoi il fut condamné à faire amende honorable devant l'Egliſe de St. Paul.

(19) *Epicure.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (18) du Liv. I.

(20) *Combien grande eſt la force de la Nature.]* Horace l'a fort bien exprimé dans ce vers ſi connu de ſes Epitres:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Ce que quelqu'un a rendu en François par ces deux autres:

Quand la fourche à la main Nature on chaſſeroit

Nature cependant toujours retourneroit.

(21) *Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines.]* L'Afrique & en partie la *Libye* produit des *Lions*, d'une grandeur & d'une férocité terrible. Les Maures ne laiſſent pas d'en prendre & de réuſſir même à les apprivoiſer, quand ils ſont jeunes. On dit que le premier qui s'aviſa d'en mener un de ville en ville, ainſi apprivoiſé, fut un Dace de nation, nommé Androdus ou Androclus, lequel étant eſclave d'un Romain en Afrique, avoit pris la fuite, pour

éviter

éviter la colère de son maitre, & s'étoit retiré dans une caverne. Cette caverne étoit celle d'un Lion, qui s'abaissant à ses pieds lui présenta la patte, d'où Androdus lui arracha une épine. Quelque tems après cet homme fut arrêté, & condamné à être exposé aux bêtes dans l'Amphithéatre. Le Lion qu'il avoit soulagé, avoit été pris, & fut par hazard celui auquel on l'exposa: mais au lieu de le dévorer, l'aiant reconnu il lui fit mille caresses. Cette aventure surprenante valut la liberté à Androdus, qu'on delivra, & à qui l'on donna le Lion dont il se faisoit suivre par tout. J'en ai vû plusieurs, qui passoient pour être apprivoisés: mais leurs Maitres ne s'y fioient que de bonne sorte. En effet un d'eux qui, pour divertir les spectateurs, avoit coûtume de mettre sa tête dans la gueule de son Lion, l'aiant fait un jour que l'animal se trouvoit de mauvaise humeur, en fut malheureusement égorgé. Un autre qui avoit choisi pour son théatre la place d'un jeu de paûme, emmenant son Lion pour le faire rentrer dans sa cage, qui étoit à la porte de la rue, sentit à sa chaine que l'animal, qui le suivoit d'assez loin, faisoit résistance & n'avançoit point: il retourna sur ses pas & trouva dans le milieu de l'allée du jeu de paume, le Lion déchirant, au pied d'un escalier, une servante qui s'y étoit imprudemment arrêtée pour le voir passer. Et le maitre eut toutes les peines du monde à se garantir de sa fureur.

(22) *Il mange avec dedain le Biscuit & l'Alpiste.]* Le Biscuit est une patisserie fort connue. Pour l'*Alpiste*, c'est une graine qui sert de nourriture aux

oiseaux, sur tout dans le tems de leur ponte, quand on veut les échauffer. Cette graine est ovale, d'un jaune pâle, tirant sur isabelle, brillante & comme lustrée, C'est ce qu'on nomme vulgairement *graine de Canarie.*

(23) Voy. ce qui a été dit du lever & du coucher du *Soleil*, sous la Note (16) du Liv. I.

(24) Voy. ce qui a été dit de l'*Horizon*, sous la Note (27) du Liv. II.

(25) *Des plus brillans Métaux une abondante pluie.*] J'ai réduit en quatre vers François la pensée que Boëce avoit étendue en six vers Latins sur l'Avare; & je n'ai point traduit ces deux ci qui n'ajoutent rien au premier.

Oneret que baccis colla rubri littoris
Ruraque centeno scindat opima bove.

(26) *C'est pourquoi Catule.*] *Caius* ou *Quintus Valerius Catule*, Poëte Latin, nâquit à Veronne sous le septième Consulat de Caïus Marius & sous le second de Lucius Cornelius Cinna, 86. ans avant la naissance de J. C. & 668. de la fondation de Rome. On dit qu'il vint la première fois à Rome, à la suite de Manlius. Il y fut ami de Cicéron, de Plancus, de Cinna, & des plus grands hommes de son tems. Jules-César le considéra aussi, quoique ce Poëte l'eût traité peu favorablement dans ses écrits; & l'on dit même qu' aiant vû des vers qu'il avoit faits contre lui,

lui, il se contenta d'une legère satisfaction, & le pria le même jour à souper. Nous avons encore de lui 117. Epigrammes, ou autres petites pièces de poësie; les autres etant perdues. Son style est du bon Siècle; mais il y a beaucoup d'obscénités dans ses vers.

(27) *Catule parlant de Nonius.]* C'est dans la IV. Epigramme que Catule s'apostrophant lui-même parle de *Nonius* & de Vatinius en ces termes:

Quid est, Catulle, quid moraris emori?
Sellâ in curuli Struma Nonius sedet:
Per consulatum pejerat Vatinius.
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

Ce que j'interprète ainsi:

Que tardes-tu, pauvre Catule,
A descendre au rivage noir?
Tu vois dans la chaise curule
Nonius aujourd'hui s'asseoir,
Vatinius, son digne émule,
Bien que Consul, ne fait pas voir
Dans ce rang moins de ridicule,
Ni de vices dans son pouvoir.
Que tardes-tu, pauvre Catule,
A descendre au rivage noir?

J'ai exprès supprimé de cette Epigramme le mot *Struma*, pour faire voir que ce n'est pas sur ce mot que roule la pensée & ce qu'on appelle la pointe de

l'Epigramme. Boëce dit que Catule appelle Nonius, *Struma*, ce qui est vrai: mais il ne paroît pas que Catule ait emploié ce terme autrement que comme un surnom de Nonius, auquel on l'avoit donné sans doute, à cause qu'il avoit une des incommodités que les Latins appelloient *Struma*. Ces sortes de surnoms ou de sobriquets tirés d'une marque ou d'un défaut personnel, étoient ordinaires chez les Romains & ne déshonoroient point ceux qui les avoient. Temoins les sobriquets de *Cicéron*, de *Lentulus*, de *Cocles*, de *Luscus*, de *Cesar*, de *Fronton*, de *Brutus*, de *Rufus*, d'*Agrippa*, de *Crassus*, d'*Axilla*, de *Barbatus*, de *Calvus*, de *Scævola*, de *Balbus* & de tant d'autres, que la mémoire ne me fournit pas en ce moment. D'ailleurs Catule auroit-il eu bonne grace de plaisanter un homme sur un défaut naturel dont nous ne sommes point les maitres de nous corriger? Que dire donc de Boëce qui a emploié cette plaisanterie, en l'attribuant faussement à Catule, qui n'avoit eu apparemment dessein dans son Epigramme que de reprocher à Nonius son luxe extravagant? Nonius étoit un Senateur Romain, qui fut proscrit par Antoine à cause d'une pierre précieuse (Pline dit que c'étoit une Opale) qu'Antoine vouloit avoir, & que Nonius ne vouloit ni lui vendre ni lui donner. Il abandonna sa charge & ses biens, & s'enfuit avec cette bague que l'on estimoit 20. mille sesterces.

(28) *Dans la chaise curule.]* Voy. la Note 22. du Liv. II.

(29) *L'appelle* STRUMA.] Le mot *Struma*, dans le sens propre signifie *Loupe*, *Bosse* ou *Ecrouelles*, & dans le figuré, *perte*, *honte* ou *opprobre*. Cicéron s'en est servi dans ce dernier sens.

(30) *Tel que Decoratus.*] On trouve dans Cassiodore une Lettre écrite par le Roi Théodoric à un personnage de ce nom, auquel ce Prince donne la qualité de *Vir Devotus*, qui étoit propre aux Assistans, c'est à dire, aux Magistrats qui assistoient aux jugemens que rendoit le Maitre des Offices, pour en dresser les Actes & les écrire. Ce qu'il étoit nécessaire de remarquer, afin de faire voir que cette qualité honoraire n'étoit donnée qu'à l'Officier, & nullement à son mérite personnel, puisque *Decoratus* à qui Théodoric la donnoit, est traité par Boëce de Calomniateur & d'infame Bouffon. On croit que ce *Decoratus* étoit fils d'un Questeur de même nom, frère ainé d'Honoratus qui lui succeda dans sa charge, comme le dit Cassiodore.

(31) *Du Consulat.*] Voy. ce qui a été dit de cette charge sous la Note (62) du Liv. I.

(32) *La Charge de Preteur.*] On lit dans plusieurs Exemplaires *Præfectura*, c'est à dire, *la charge de Préfet de Rome.* Cette Préfecture fut établie par Auguste. Messala Corvinus y fut le premier nommé, & se démit six jours après de cette Magistrature, disant qu'elle étoit *incivilis*, c'est à dire que son autorité étoit trop grande & odieuse aux Citoiens Romains. Tacite dit que ce fut Auguste qui

qui déposa Messala, comme n'étant pas capable d'exercer cette charge. Quoiqu'il en soit, depuis il y eut toujours des Préfets de la Ville de Rome, dont la jurisdiction s'étendoit à cent milles à la ronde. Leur pouvoir étoit si grand sous les Césars, qu'ils connoissoient dans Rome des crimes de tous les Citoiens, & qu'en l'absence de l'Empereur ils en tenoient la place. Mais au tems de Boëce, le Roi Théodoric possédant l'Italie, le Préfet avoit si peu d'autorité que sa charge ne lui donnant pas dequoi la soutenir, les Sénateurs étoient obligés d'y contribuer de leurs deniers. C'est pourquoi Boëce dit que cette charge leur étoit onéreuse. C'est le sentiment de Murmel. Cependant j'ai cru, devoir suivre, avec les meilleurs Interprètes, les exemplaires où l'on lit *Préture* au lieu de *Préfecture.* La Preture étoit la seconde dignité de Rome. Ceux qui en étoient revêtus avoient toute l'autorité dans la ville en l'absence du Consul, dont ils étoient comme les collègues. Ils avoient comme eux la robe *prétexte*, la chaire *curule*, marchoient avec six Licteurs, & n'étoient qu'un an en charge, comme les Consuls. Leurs fonctions étoient de rendre la justice aux Citoiens & aux étrangers, de présider aux jeux publics, d'avoir soin des sacrifices, de convoquer des assemblées du Peuple, d'indiquer des fêtes publiques, & d'en ordonner. Spurius Furius Camillus fut le premier qui exerça cette charge l'an 398. de la fondation de Rome. Or comme dans le tems de Boëce, les Sénateurs qui en étoient revê-

tus, étoient obligés de donner des jeux publics à leurs dépens; Voilà pourquoi il dit qu'elle leur étoit onéreuse.

(33) *Aux Sénateurs.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (21) du Liv. II.

(34) *La Préfecture des Vivres.*] Ce qui prouve que cette charge avoit été autrefois très-honorable, c'est qu'Auguste la reçut du Peuple Romain & la conserva tant qu'il vécut, ou du moins ne s'en démit que peu de tems avant sa mort en faveur de C. Turranius. Quelques uns disent que cette charge fut établie la 15. année après l'expulsion des Rois de Rome sous le Consulat de M. Claudius Sabinus & de P. Servilius Priscus l'an 260. de cette ville, 494. avant J. C. Mais il est plus certain qu'il n'en fut question que trois ans après sous le Consulat de T. Geganius Macerinus & de P. Minucius Augurinus, auquel tems il y eut à Rome une grande chéreté de vivres; & l'on envoia en Sicile P. Valerius & L. Geganius pour en faire venir du bled. D'autres cependant veulent que L. Minutius ait été le premier Préfet des Vivres. Du moins est-il sûr que cette charge ne fut créée qu'à l'occasion d'une disette de grains. Voy. les deux Notes suivantes.

(35) *Passoit pour un grand Personnage.*] Boece semble faire ici allusion au surnom de *Grand* que le Peuple Romain donna à Pompée, en reconnoissance des provisions de bled qu'il avoit fait entrer dans

Rome en un tems de famine, comme le disent Dion, Plutarque & Cassiodore.

(36) *Qu'y a-t-il de plus avili que cette charge?*] Ce qui avilissoit la Préfecture des vivres au tems de Boëce, c'est que les fonctions de cette charge étoient unies à celles de Préfet du Pretoire, de telle sorte que le Préfet des vivres n'avoit plus de jurisdiction, à ce qu'il paroît par Cassiodore, que sur les Boulangers & les Marchands de cochons.

(37) *Le malheureux Néron.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (71) du Liv. II.

(38) *La Pourpre.*] Boëce parle de la *Pourpre Tyrienne* qui étoit reservée aux Rois & aux Sénateurs Romains. C'étoit une étoffe teinte de la couleur d'une rose parfaitement rouge. Je renvoie le Lecteur à ma Dissertation sur la Teinture des Anciens que je publierai incessamment à la tête de mes Mémoires des Arts.

(39) *Et les Rubis.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (38) du Liv. II.

(40) *Du Sénat.*] Voy. la Note (48) du Liv. I.

(41) *Les Siècles passés & le présent ne donnent que trop d'exemples des calamités ausquelles les Têtes Couronnées sont sujettes.*] Pour servir d'éclaircissement & de preuve à ce passage, je me suis proposé de donner à la fin de cet ouvrage une *Histoire abrégée des Princes*

Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde: Cette piëce étant trop longue pour trouver place dans ces Remarques.

(42) *Un Tyran qui connoiffoit tous les dangers attachés à fa condition.]* Boëce parle de *Denys I.* Tyran de Syracufe, devant lequel un certain Flateur nommé *Damoclès*, vantoit un jour le bonheur de la Roiauté. *Denys* voulant lui faire connoître combien cet état étoit miferable par les alarmes & les périls qui en étoient inféparables, le convia à un feftin & le fit affeoir fur un lit magnifique, au deffus duquel il avoit fait fufpendre par un fil une épée nuë, prête à tomber à tout moment fur la tête de *Damoclès*. Ce que celui-ci aiant remarqué, il en eut une telle fraieur, qu'il pria le Tyran de lui faire quitter une place fi honorable mais fi dangereufe. Surquoi Denys lui dit alors: *Hé bien! voila l'image de mon bonheur qui vous paroiffoit fi digne d'envie. C'eft ainfi que j'ai toujours la mort devant les yeux, me voiant environné d'ennemis qui ne cherchent qu'à fe défaire de moi. Croiez que le vrai bonheur confifte à n'avoir rien à craindre.* Ce Tyran étoit fils d'un fimple Citoien nommé Hermocrate, & fut dabord Capitaine général des Syracufains contre les Carthaginois. En la 4. année de la XCIII. Olympiade, 405. ans avant J. C. il fe rendit maitre abfolu de l'Etat, s'étant défait des autres Generaux fes Collègues qu'il avoit accusés de trahifon. Pour établir fa Tyrannie, il augmenta la folde des Soldats, rappella les bannis, & fe fit donner des gardes par le Peuple.

Peuple. Depuis il ſoutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois; & après divers ſuccès il les chaſſa de Sicile. La ville de Reggio ſentit les effets de ſa cruauté, l'aiant priſe à diſcrètion l'an 387. après un Siège d'onze mois. Les Siciliens voulurent ſe délivrer de ſa domination; mais leur deſſein n'aiant pas réuſſi, ils augmentèrent le poids de leurs chaines, bien loin de les briſer. *Denys* avoit une paſſion extrême de paſſer pour bel eſprit, & ſur tout pour Poëte; mais ce fut inutilement. De grands hommes qu'il avoit auprès de lui, ſe moquèrent de ſes vers; & les Grècs en firent de même dans une aſſemblée célèbre. Ce qui le mit ſi fort en colère, que ne pouvant ſe venger de ces railleurs, il en devint plus cruel envers ſes ſujets. Son peu de reſpect pour les choſes ſacrées, eſt une marque de ſon naturel tyrannique. Il pilla grand nombre de Temples; & l'on remarque ſur tout qu'aiant ôté un manteau d'or à la ſtatue de Jupiter, il dit en ſe moquant, que ce manteau étoit trop froid en Hyver, & trop peſant en Eté; & que ce bon fils de Saturne devoit ſe contenter d'un manteau de laine qu'il lui donna. Une autrefois il arracha une barbe d'or à une figure d'Eſculape, ajoutant que c'étoit mal à propos qu'il en portoit une, puisque ſon père Apollon n'en avoit point. Il mourut après un regne de 38. ans, âgé de 63. la I. année de la CIII. Olympiade, 386. ans avant J. C. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le genre de ſa mort, bien que tous conviennent qu'elle fut violente. Pluſieurs ont cru qu'il mourut d'un excès

de

de bouche, qu'il fit en réjouissance de ce qu'il avoit été proclamé victorieux à Athènes aux jeux qu'on nommoit *Lénéens*, en l'honneur du Dieu Bacchus & des vendanges. Voy. la Note suivante. Horace fait mention de l'aventure de *Damoclès* dans ces vers du second Livre :

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.

(42*) *Un homme qui craind encore plus qu'il n'est craint.*] Le même *Denys* dont j'ai parlé dans la Note précédente étoit si craintif & si défiant, qu'on prétend qu'il avoit fait bâtir un palais souterrain où il s'enfermoit. Nul n'y pouvoit entrer habillé, pas même sa femme ni son fils, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées sous leurs habits. On ajoute qu'il n'osoit se fier à un Barbier pour se faire raser, & qu'il se brûloit la barbe. On raconte la même chose de *Commode*, Empereur Romain, qui vivoit sur la fin du second Siècle de J. C. On dit aussi qu'*Aléxandre*, Tyran de Phérès dans la Thessalie, n'alloit jamais dans l'appartement de Thébé sa femme quoi qu'il l'aimât passionnément, qu'à la suite d'un Barbare Thrace qui marchoit devant lui l'epée nue au poing ; & qu'il envoioit toujours auparavant quelques uns de ses Gardes qui fouilloient dans la garderobe de la Reine, pour voir s'il n'y avoit point d'armes

d'armes cachées. Etoit-il possible qu'il doutât plus de la fidélité de son épouse que de celle d'un Barbare? En effet malgré toutes ces précautions, elle ne laissa pas de trouver le moien de l'assassiner avec l'aide de Tisiphonus, de Licophron & de Pitholaus frère de ce Tyran.

(43) *Que vous dirai-je de leurs Favoris?]* Solon a comparé les Favoris d'un Prince à des Jettons ou à des chiffres qu'un Banquier fait valoir ce qu'il veut, selon la place qu'il leur donne en calculant. Un autre a dit que des Favoris sont semblables à des grains de sable que le Prince ramasse à ses pieds, qu'il élève autant qu'il lui plait, & quelquefois même au dessus de sa tête, mais qu'il fait retomber à terre aussitôt qu'il ouvre la main. J'ai promis dans la Note (41) de donner à la fin de cet Ouvrage, une *Histoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde.* J'ai dessein d'y joindre aussi celle *des Favoris disgraciés*, & même *de tous les Grands hommes infortunés en toutes sortes d'états*, si l'étendue de ce Volume me le permet.

(44) *Néron.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (71) du Liv. II.

(45) *Fit à Sénèque.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (24) du Liv. I.

(46) *Antonin.]* Boëce parle de *Bassien Antonin*, surnommé *Caracalla* à cause d'un certaine casaque à la Gauloise dont il voulut introduire l'usage

à Rome.

à Rome. Ce Prince devint Empereur après la mort de ſon père Septimius Sévère l'an 211. de l'Ere Chrétienne. Il étoit né à Lion dans le Palais de l'Antiquaille le 4. Avril 188. lorsque ſon père gouvernoit cette Province, & il y fut proclamé Empereur près de Vimi. Il avoit ſuccé dans ſon enfance le lait du Chriſtianiſme, aiant eu pour un de ſes Gouverneurs, Evodus de qui la femme & le fils étoient imbus de la Religion Chrétienne: enſorte qu'il donnoit des ſignes d'un fort beau naturel, ce qui le faiſoit aimer de tout le monde. Mais ſon père lui aiant ôté ceux qui lui inſpiroient des ſentimens de piété, il étouffa ces ſemences de vertu, & en fit un monſtre, penſant en faire un grand Prince. Ce fils impie & dénaturé voulut uſurper l'Empire par un parricide; car aiant tiré ſon épée pour tuer ſon père qu'il ſuivoit un jour, il eut conſommé ce crime, ſi ceux qui étoient à l'entour, faiſant un grand cri, n'euſſent fait tourner la tête à Sévère, à qui l'horreur d'une action ſi noire cauſa tant de chagrin, qu'il en mourut environ un an après. *Caracalla* venant alors à Rome pour prendre la Pourpre, fit mettre à mort les Médecins de ſon père pour n'avoir pas abregé ſa vie. Enſuite il poignarda ſon frère Géta, entre les bras de ſa Mère, ne voulant pas avoir de Compagnon ſur le Trone; & fit auſſi périr tous les Serviteurs de ce malheureux Prince, de même que ceux de ſon père: de ſorte que les Hiſtoriens de ce temslà comptent jusqu'à 20. mille perſonnes qu'il fit maſſa-

massacrer. Quelques uns ajoutent qu'il épousa Julie, Veuve de son père, mais cela n'est confirmé, ni par Dion Cassius, Auteur contemporain, ni par Hérodien. *Caraçalla* étant passé en Orient, remplit la ville d'Aléxandrie du sang de ses habitans, parcequ'on lui avoit rapporté qu'ils avoient laissé échaper quelques paroles contre sa personne. Abgare, Roi d'Edesse, l'étant venu voir à titre d'allié de l'Empire, *Caracalla* s'assûra de sa personne & se rendit maître de ses Etats. Il en usa de même à l'égard du Roi d'Arménie & de ses enfans, & envers Artaban Roi des Parthes, qu'il traita d'une manière si indigne, après les avoir trompés lâchement par une longue suite de fourberies & d'artifices. Tant de cruautés avancèrent sa mort: quelques Officiers conspirèrent contre lui; & comme il alloit d'Edesse à Carrhes, ville de Mésopotamie, un de ses Centurions, nommé Martial, l'assassina, par ordre de Macrin, Préfet du Prétoire, qui lui succeda; il fit le coup dans le tems que *Caracalla* étoit descendu de cheval, pour aller à quelque nécessité naturelle, & qu'il étoit éloigné de ses Gardes. Ce fut une juste punition de ses crimes; car il étoit devenu l'objet de la haine de tout l'Empire & des Princes étrangers. Son règne fut de six ans deux mois & quatre jours depuis le 4 fevrier 211. jusqu'au 8 Avril 217. Il s'étoit fait donner le surnom de *Germanique*, après avoir vaincu certains Peuples d'Allemagne qui s'étoient revoltés, & voulut qu'on y ajoutât celui de *Parthique* & d'*Arabique*: ce qui fit dire à Helvius Pertinax, fils de l'Empereur de ce nom, qu'il y falloit

encore

encore ajouter celui de *Gétique*. C'étoit une équivoque dans laquelle Pertinax faisoit malignement allusion à la mort de Gèta, quoiqu'elle pût avoir rapport aux Goths qui étoient aussi nommés Gètes: cette raillerie lui coûta la vie. On a des médailles de ce Prince, qui nous le représentent aiant l'entre deux des sourcils froncé, les yeux enfoncés & la narine un peu retirée en haut, ce qui marque, dit-on, un homme pensif, dissimulé & méchant: aussi fut-il un des plus cruels Princes du Monde. Avec cela, il étoit adonné au vin & aux femmes, fier, insolent, fourbe, haï de la Milice & de ses Domestiques même. Il étoit de fort petite taille, presque chauve, bûvoit & mangeoit beaucoup: Son tempéramment mal sain lui causoit de grandes incommodités qu'il prenoit soin de cacher. Ce qui est surprenant, c'est qu'un si méchant homme ait été mis au nombre des Dieux. Peut-être que Macrin, qui étoit l'auteur de sa mort, voulut, en lui succédant, se justifier de ce meurtre par cet honneur qu'il lui fit rendre. Peut-être aussi que c'étoit l'esprit de ce Siècle d'esclavage, de donner aux plus mauvais Princes les plus basses flateries. Le Poëte Ausone a fait l'histoire de *Caracalla* en quatre vers qui méritent de trouver place ici.

Dissimilis virtute patri, & multo magis illi
Cujus adoptivo nomine te perhibes:
Fratris morte nocens, punitus fine cruento.
In risu populi tu Caracalla magis.

 Ce

Ce qui revient à ceux-ci:

En courage, en vertu, dissemblable à ton Père,
Et plus digne que lui du surnom de *Sévère*,
D'un fratricide afreux tu profanas tes mains,
Comme un autre en ton sang dèshonora la sienne:
Mais ton Frère à sa mort fit pleurer les Romains
Et toi, *Caracalla*, tu fis rire à la tienne.

(47) *Papinien.]* C'étoit un célèbre & très-intègre Jurisconsulte, que Spartien appelle *l'Honneur de la Jurisprudence & le Trésor des Loix.* Il vivoit dans le III. Siècle, & fut Avocat du Fisc, puis Préfet du Prétoire sous l'Empereur Sévère. Il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince, qui lui fit l'honneur de lui recommander, en mourant, ses deux fils, Antonin Caracalla & Septimius Géta, & de les mettre sous sa Tutelle. Tous deux aiant appris la mort de leur Père, dans la Grande Bretagne où ils étoient, revinrent ensemble à Rome, pour prendre possession du Trône qu'ils devoient occuper, suivant les dernières volontés de Sévère. L'Animosité qui les divisoit, les tenoit réciproquement sur la défiance. Géta étoit fort aimé du Peuple, à cause de ses manières douces & honnêtes. Caracalla au contraire en étoit haï à cause de sa brutalité. Ce dernier aiant dressé à son Frère plusieurs embûches, que la prudence de *Papinien* rendit inutiles, prit enfin le parti de s'en défaire à force ouverte, & lui passa son épée au travers du corps.

corps, entre les bras même de Julie leur mère commune, ſelon quelques Auteurs, ou mère de Gèta ſeulement, ſuivant les autres. Ce Prince n'avoit que 23. ans, lorsqu'il périt ſi indignement en l'année 212. Caracalla aiant commis ce crime, eut recours, dit-on, à *Papinien*, le priant de l'en juſtifier dans le Sénat & en public: Mais *Papinien* lui répondit, *qu'il étoit moins aiſé de pallier un parricide que de le commettre.* On ajoute qu'il refuſa de dicter un diſcours dans lequel Caracalla vouloit que pour rendre ſa cauſe meilleure, on outrageât la mémoire de ſon Frere; & que *Papinien* lui dit: *Accuſer un Frère innocent qu'on a tué, c'eſt un ſecond parricide.* Une ſi grande fermeté ne trouva point d'excuſe auprès d'un Prince dans l'ame duquel le crime avoit pris la place de la vertu. Il regarda cet homme incorruptible comme un ſecret complice de Gêta, & ſous ce prétexte il le fit mourir. On rapporte qu'étant entre les mains des Soldats, qui le trainoient au Palais pour le tuer, il dit, *que celui qui lui ſuccederoit dans la Préfecture, ſeroit le plus inſenſé des hommes, s'il ne vengeoit cette dignité que l'on attaquoit ſi cruellement.* Ces paroles furent une eſpèce de prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir. Car Macrin, qui fut après lui Préfet du Prétoire, fit aſſaſſiner Caracalla & devint ſon ſucceſſeur à l'Empire, moins cependant par l'affection de l'Armée que par la néceſſité des affaires. *Papinien*, frappé d'un coup de hâche, tomba mort aux pieds de Caracalla, qui dit au Soldat par qui le coup avoit été porté: *C'étoit avec l'épée & non pas avec la hâche, que tu devois faire*

cette éxécution que je t'avois commandée. Car il y avoit plus d'ignominie à périr par la hâche que par l'épée.

(48) *Sénèque offrit même à Neron de le mettre en possession de ses biens.]* Boëce parle d'un discours de *Sénèque* à Néron, qu'on lit au Livre XIV. des Annales de Tacite. Ce discours mérite de trouver place ici pour l' instruction des jeunes gens. „Voici, CESAR, la quatorzième année que j'ai „l'honneur d'être auprès de vous, & la huitième de „votre Empire. Depuis ce tems-là, vous m'avez „comblé de tant de biens & de richesses, qu'il ne „manque rien à ma félicité, que de la réduire dans „les bornes de la modération. Pour obtenir de „vous cette grace, je vous rapporterai de grands „exemples, que je ne prendrai point dans ma condi„tion, mais dans la vôtre. AUGUSTE votre qua„dris-aieul, accorda à M. AGRIPPA son gendre, la „permission de se retirer à Mitylène, & à C. MECE„NAS celle de prendre dans Rome même le répos „qu'il auroit pû trouver au dehors. Le premier „avoit acquis autant de gloire dans les Armes, que „l'autre dans les Affaires; & tous deux avoient reçu „de leur Maitre, d'amples mais de justes récompen„ses de leurs grands services. Moi, par quel en„droit ai-je pû m'attirer vos libéralités? Si ce n'est, „par des études acquises dans l'obscurité de mon „cabinet; mais devenues glorieuses à la vérité par „l'honneur qu'elles ont eu d'être emploiées à l'in„struction de votre jeunesse. En voila tout le „merite

„mérite & le prix. Cependant vous avez eu tant de „bontés pour moi, & vous m'avez ſi prodigieuſement „enrichi, que je ne puis m'empêcher de dire ſouvent „en moi-même: *Eſt-ce que de ſimple Chevalier ſorti „du fond de la Province, je ſuis devenu un Grand-„Seigneur? Ma nouvelle Nobleſſe va-t-elle de pair avec „les plus anciennes? Où eſt en moi cet eſprit content de „la médiocrité? Je ne penſe qu'à orner tant de jardins, „à les rendre ſi magnifiques, à m'égarer dans mes maiſons „de plaiſance, & je regorge des biens que me produit „le revenu de tant de terres.* Ce qui me juſtifie ce-„pendant, c'eſt qu'il n'étoit pas de mon devoir de „refuſer vos préſens. Mais nous avons tous deux „mis le comble à la meſure, vous, en donnant com-„me Prince, tout ce que vous pouviez donner à un „ami, & moi, en recevant comme ami, tout ce que je „pouvois recevoir d'un Prince. Cependant cela „même excite la jalouſie qui eſt véritablement au „deſſous de votre grandeur, comme toutes les cho-„ſes mortelles, mais parcequ'elle me touche per-„ſonnellement, c'eſt à moi d'y remédier. Si j'avois „blanchi ſous les armes, ou que j'euſſe fait de longs „voiages, je demanderois à me repoſer. Ainſi me „trouvant au bout de la carriere de ma vie, incapa-„ble de ſupporter les moindres chagrins, & dans l'im-„puiſſance de ſoutenir le poids de mes richeſſes: „je ſerois bien aiſe qu'un autre en prît le fardeau „ſur lui. Ordonnez à vos Intendans de vous en „mettre en poſſeſſion & de les adminiſtrer à votre „profit. Je n'en ſerai pas plus pauvre. Au con-„traire j'y gagnerai le tems que je perds à embellir

„ces jardins & ces maiſons de campagne. Après „tout il ſera glorieux pour vous d'avoir donné beau-„coup à ceux qui ſavoient ſe contenter de peu.

(49) *La Fortune*] Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (3) du Liv. II.

(50) *Si la proſpérité vous a fait un ami, l'adverſité vous en fera un ennemi.*] Ces amis ſont les images du Vertumne & du Protée de la Fable. Pétrone leur addreſſe fort à propos ces vers:

Cum Fortuna manet, vultum ſervatis amici:
Cum cecidit, turpi vertitis ora fuga.

On peut y joindre ces deux autres ſi connus d'Ovide:

Donec eris félix, multos numerabis amicos:
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Tout cela revient à cette parodie de la Strophe de l'Ode de Rouſſeau ſur la Fortune.

Montrez-nous, Amis peu ſolides,
Votre fauſſe ſincerité:
Voions comment vos cœurs perfides
Soutiendront notre adverſité.
Tandis que du Deſtin propice
Nous vivons ſous l'heureux auſpice,
Notre *bonheur vous éblouit*,
Mais au moindre revers funeſte,
Le masque tombe, l'homme reſte,
Et l'Amitié *s'évanouit*.

(50) *De*

(51) *De l'Aurore au Couchant s'étende]* Voy. la Note (11) du Liv. I.

(52) *Je veux que de l'Inde.]* Il eſt ici queſtion des *Indes* Orientales: car pour l'Amérique, que les François & les Eſpagnols nomment *Indes* occidentales, quoiqu'improprement, elle n'étoit pas encore découverte au tems de Boëce. Les *Indes* orientales ont pris leur nom du fleuve *Indus* qui leur ſert de bornes au couchant. Les naturels du païs & ſur tout ceux de deça le Gange, l'appellent *Indoſtan*. C'eſt une des grandes régions de l'Aſie, qui s'étend depuis le 106. degré jusqu'au 150. de longitude & du 7. au 41. de latitude Septentrionale. Ce païs eſt ſéparé de la Perſe à l'occident, par une longue chaîne de montagnes; au Levant il eſt borné par le Gange, & par les monts Damaſiens & le Méandre qui le ſéparent de la Chine; au Midi par le Golfe de Bengale & la mer des Indes, en deſcendant jusques à Calecut; & au Septentrion par le mont Imaüs. Le fleuve Indus ſort du mont Paropamiſe, qui fait partie du Caucaſe & reçoit dans ſon lit dix-neuf autres fleuves, dont l'Hydaſpe & l'Hypalis ſont les plus renommés.

(53) *A l'Islande.]* J'ai rendu par ce terme, celui de *Thule*, dont Boëce s'eſt ſervi, & que l'on trouve auſſi dans ces vers du I. Liv. des Georgiques de Virgile:

- - ac tua Nautæ
Numina ſola canant, tibi ſerviat ultimâ Thule.

Aussi bien que dans ceux-ci de la Medée de Séné-que:

Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos,
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

Et encore dans ce passage de Solin, chap. 25. *Multæ & aliæ circum Britanniam insulæ, è quibus Thule ultima, in qua æstivo solstitio sole de Cancri sydere, faciente transitum, nox pæne nulla.* C'est à dire: „Il y a plusieurs autres Isles aux environs „de la Bretagne (Les Anciens appelloient ainsi l'An-„gleterre) dont la dernière est *Thulé*, dans laquelle „il n'y a presque pas de nuit dans le solstice d'Eté, „lorsque le Soleil passe au signe de l'Ecrevisse. Il paroît par là que la *Thulé* des Anciens étoit la plus septentrionale de Isles Orcades à l'extrémité de l'Ecosse. En effet il n'est guères vraisemblable que les Romains aient eu connoissance des Isles qui pouvoient être plus loin, puisqu'ils n'étendirent point leurs navigations de ce côté-là. Cependant il a plû aux Auteurs modernes d'appliquer à l'*Islande* ce que les Anciens ont dit de la *Thulé*, quoique la découverte de l'*Islande* soit plus récente; & à leur exemple, j'ai cru pouvoir en user de même. Cette Isle dont la longueur est de deux cens lieuës françoises, & sa largeur d'environ cent lieuës, fut reconnue par un Capitaine appellé

appellé Nadocus, qui la nomma *Sneland*, c'est à dire, *païs de neiges.* En 872. un Suédois nommé Gardanus ou Gardarus, la reconnut plus exactement, & l'appella de son nom *Gardas-holm*, c'est à dire, *Isle de Gardarus.* Ensuite un Pirate de Norwege, appellé Flocco, lui donna le nom d'*Island*, qui lui est demeuré, & qui signifie, *païs de glaces.* Dans le tems de sa découverte, elle étoit déserte, mais les Norwegiens l'ont peuplée. Son plus long jour d'Eté, lorsque le Soleil entre au premier degré de l'Écrevisse, est de 24. heures, & la nuit n'est que d'un instant: comme au contraire en Hiver, lorsque le Soleil entre au Capricorne, il n'y a qu'un moment de jour, & la nuit est de 24. heures. Ce récit, qui est tiré du Moreri & de la Martinière, revient en partie à ce que Solin dit de sa *Thule.* Mais il n'est pas tout à fait contraire à l'idée que César & Pline avoient d'*Albion*, c'est à dire de l'Angleterre jointe à l'Ecosse. „Dans un Isle de ce païs-là, dit „le premier, quelques uns prétendent qu'il y a tren- „te jours de nuit en hiver; ce qui n'est pas certain: „on remarque seulement, par des horloges d'eau, „que les nuits sont plus courtes en ces quartiers-là „qu'en Gaule. Il appelle cette Isle *Mona*, & ajoûte „qu'elle est entre la terre d'*Albion* & l'Hibernie. „On a connu de notre tems, dit l'autre Historien, „que cette terre d'*Albion* étoit une Isle, après en „avoir fait le tour du côté du Septentrion, où l'on a „découvert encore d'autres Isles plus éloignées, „qu'on appelle *Orcades*, & l'Hibernie même qu'un

 „éternel

„éternel hiver déroboit à notre vûe. Il parle ensuite de l'Ecosse, & ajoute: „Les jours y sont plus „longs que parmi nous, & la nuit fort claire, princi„palement vers le bout de l'Isle, où il y a peu de „distance entre la fin du jour & le commence„ment d'un autre. On dit même qu'en un tems „clair & serein, on ne perd pas tout à fait la „lumière, & qu'on la voit tourner sur l'Horizon; de „sorte qu'à le bien dire, on n'y voit jamais lever ni „coucher le Soleil.„ Tacite dit que cette Isle est bornée au Septentrion, par une vaste mer qui est sans bornes & sans limites; d'où l'on peut, ce semble, inférer que l'*Islande* n'étoit point encore découverte; que par conséquent elle n'est point la *Thulé* que l'on connoissoit dès-lors; & que cette dernière étoit les *Orcades*, comme je l'ai dit ci-dessus, ou peut-être les Isles de *Schetland*, qui sont à 80. milles au Nord-Est des *Orcades*, du côté de la Norwege au 61 & 62 degré de latitude.

(54) *D'où vient qu'un Poëte Tragique.*] Ce Poëte est *Euripide*, qui nâquit dans l'Isle de Salamine, la première année de la LXXV. Olympiade, 480. ans avant J. C. Le passage que Boëce en rapporte, est tiré de sa Tragédie grèque d'Andromaque. Le voici en entier, tel que George Rataller l'a traduit en Latin:

Opinio, ô opinio; quam multa tu
Milia hominum nibili, loci que nullius,
Inflas tumente spiritu! Sed gloriam,
Quæ fonte vero profluit, egregiam puto:
Quæ falsa origine nascitur, flocci æstimo.
Fortunæ enim acceptum hoc referre convenit.

Mais

Mais ce passage prouve bien qu'on peut être persuadé d'une chose que l'on ne pratique point. Car *Euripide* étoit le plus vain de tous les hommes. Un jour le peuple d'Athènes souhaitant qu'il retranchât un certain endroit d'une de ses Tragédies; il se présenta sur la Scène, & dit tout haut: *je ne compose point mes ouvrages, pour prendre des leçons de vous, mais pour vous en donner.* Une autre fois se plaignant au Poëte Alceste, que depuis trois jours il n'avoit pû faire que trois vers, quoiqu'il eût travaillé sans relâche: l'autre lui répondit qu'il en avoit fait une centaine fort aisément. *Mais*, reprit Euripide, *il y a cette différence entre les miens & les vôtres, que les miens perceront toute l'étendue des Siècles, & que les vôtres ne dureront que trois jours.* A l'entendre pourtant, il trouvoit mauvais que l'*Opinion*, enflât d'orgüeil des hommes de néant (*nihili, locique nullius*, dit-il ci dessus). Mais qu'étoit-il autre chose? Sa Mere vendoit des herbes à Salamine. Il fut élevé, comme on élevoit chez les Grècs ceux dont on vouloit faire des Athlètes. Ses pièces remportèrent rarement le prix aux jeux Olympiques. Aristophane le traita même si ignominieusement dans ses Comédies, qu'il le contraignit à quitter le Théatre. Je conviens qu'il n'a pas tenu à Solin d'en faire un Personnage de conséquence, jusqu'à dire que ce Poëte s'étant retiré à la Cour du Roi Archélaüs, il y fut élevé au rang de Ministre d'Etat. Mais, outre que Solin n'étoit point son contemporain, & qu'il pourroit avoir été mal informé de ce fait, il est peu vrai-semblable qu'un homme qui

avoit passé sa vie à composer des Tragedies, arrivant dans une Cour étrangère, en ait assez connu les intérêts, je ne dis pas, pour y accepter cette place (car il avoit assez de présomption pour croire qu'il la méritoit) mais je dis, pour persuader à cette Cour, qu'il en étoit véritablement digne. Personne ne doute, par exemple, du mérite de M. de Voltaire, qui est plus grand à tous égards que celui du Poëte Grèc. Cependant seroit-il croiable que cet homme d'esprit venant à une Cour telle que celle de Berlin, qui est sans contredit celle où l'on rend le plus de justice à ses talens, on lui confiât, en arrivant, l'administration des affaires de l'Etat.

(55) *Ce qu'on appelle communément Noblesse.*] J'en ai déja parlé sous la Note (7) de ce Livre. Mais il ne sera pas inutile d'y joindre ici quelques autres remarques. „La Noblesse, dit Aristote, a passé presque universellement pour une „chose honorable. Tous les hommes en ont fait „cas, parcequ'il est vraisemblable que des hom„mes meilleurs que les autres doivent produire „des Enfans qui leur ressemblent: car être Noble „n'est autre chose, que d'hériter avec le sang, le „mérite & la vertu de ceux dont on est sorti. C'est dans cette persuasion que les Romains avoient coutume de préférer les Nobles & fils de Nobles, hommes de bien, pour les élever aux charges; n'imitant point en cela les Athéniens, qui tiroient leurs Magistrats indifféremment de tous les ordres de

leur

leur République. „Nous autres, dit Cicéron, nous „favorisons toujours ceux qui joignent l'avantage „d'une naissance distinguée à leur probité person„nelle, tant parcequ'il est utile à la République „que les Nobles soient dans une condition digne de „leurs ancêtres, qu'à cause que nous chérissons la me„moire de ceux qui ont bien mérité de sa Patrie, „tout morts qu'ils sont. „ Dans les derniers tems de la République, le titre de *Noblesse* devint si considérable, que les fils des Empereurs, qui étoient nommés Césars, joignoient à cette qualité celle de *Nobilissime*, qui fut méme donnée séparément aux enfans de Constantin, aussi bien qu'aux femmes de Crispus & de Jules Constance, & encore depuis aux enfans de Charlemagne. Au reste, pour appliquer ici ce que Despréaux a dit dans sa Satyre contre les *Nobles*, imitée de la VIII. de Juvenal:

Si *la Noblesse* enfin *n'est pas une chimère*,
Quand sous l'etroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-Dieux,
Suit constamment *la trace où marchoient ses Aieux*:

Il faut convenir cependant qu'il y a bien des *Nobles* à qui l'on pourroit reprocher, ce que ces Deux Poëtes ont reproché aux Nobles de leur tems. „De „quel mérite sont pour vous, leur diroit-on, les „armoiries dont vous chargez vos écussons? A quoi „bon faire parade d'une ancienne origine, & ex„poser dans un vestibule une longue suite des por„traits de vos ancêtres à demi effacés, ou de leurs statues

„ statues mutilées & méconnoissables? Quoi! l'avan-
„ tage que vous avez d'être de la race des Corvins,
„ se terminera-t-il à montrer avec une longue ba-
„ guette, que celui ci étoit votre tris-aieul, qui a
„ fait tels ou tels exploits, si vous dèshonorez ses
„ grandes actions, par une vie infame & scandaleu-
„ se; si vous passez les nuits au jeu ou ailleurs; si
„ vous ne commencez à dormir qu'à l'Aurore nais-
„ sante, au moment que vos Ancêtres, ces braves
„ Capitaines, mettoient en marche leur armée?
„ Vous êtes du sang de ce Fabius qui défit les Allo-
„ broges. Hercule, à qui l'on a érigé des autels, est
„ un de vos aieuls: j'en conviens: mais pourquoi
„ vour en glorifier, si vous êtes un lâche, un traître,
„ un fourbe, un esclave des plus brutales passions?
„ Quoi, votre buste est placé parmi ceux de tous ces
„ illustres Personnages! Qu'on l'abatte, qu'on le
„ brise; il les avilit & les dégrade. Vous avez beau
„ vous y faire representer en Héros: cela ne m'é-
„ blouit point. *La vertu seule est la vraie Noblesse.*
„ Soiez un Drusus, un Cossus, un Paul-Emile; mais
„ soiez-le par l'intégrité de vos mœurs. Si vous êtes
„ Consul, que vos vertus marchent devant vos faisce-
„ aux. *Le premier de tous les biens, c'est d'avoir les belles*
„ *qualités de l'ame.* Vos actions, vos discours, vous
„ ont-ils acquis la reputation d'un homme plein de
„ candeur, de droiture & de probité? En ce cas, je
„ vous reconnois pour Noble; je trouve en vous ce
„ que j'y cherche; vous êtes un Cossus, un Silanus,
„ tout ce qu'il vous plaira; choisissez. J'applaudis
„ à votre Patrie, de ce que le Ciel lui a fait présent
d'un

„ d'un citoien si rare & si accompli. Hé! pour quoi „ ne m'écrierois-je pas alors? *Le voila cet homme in-* „ *comparable!* Les Egyptiens font bien la même ex- „ clamation, quand ils ont trouvé leur bœuf Apis. „ En effet un homme indigne de sa naissance, & qui „ ne m'offre qu'un vain nom, doit-il passer pour „ Noble? Quand nous voulons rire & nous diver- „ tir; nous disons du Nain d'un de nos grands „ Seigneurs, que c'est un Géant, un Atlas; que son „ Nègre est blanc comme un Cygne; que sa fille, „ quelque petite & contrefaite qu'elle soit, est une „ autre Europe. A-t-il de vilains chiens, galeux, pe- „ lés? ce sont des animaux tout charmans. A ce „ compte, vous, Monseigneur, qui vous piquez d'être „ d'une illustre naissance, si vous n'y prenez garde, „ vous serez sur ce ton-là le premier homme du mon- „ de. C'est à vous, Rubellius, oui c'est à vous-même „ que je parle. Vous descendez de la famille des „ Drusus en droite ligne: vous en êtes tout fier; „ comme si, par vos actions, vous vous étiez rendu „ digne de cette haute Noblesse. Méritez-vous d'a- „ voir pour mère une petit-fille d'Iulus, plus-tôt que „ quelque femme du commun? *Allez, Canaille,* di- „ tes vous, *misérables que vous êtes, pouvez-vous seule-* „ *ment dire de quel païs étoient vos grand peres? Mais* „ *moi! je suis un descendant de Cécrops!* Grand bien „ vous fasse, digne fils de Cécrops! Je vous félicite „ d'une si illustre extraction. Puissiéz-vous en joüir „ long-tems & avec joie! Cependant ces citoiens „ que vous méprisez, parcequ'ils ne sont pas de „ qualité, plaident ordinairement pour les gens de

votre

„votre rang, fort ignorans pour la plus-part. Car „n'eſt-ce pas de la lie du Peuple que nous voions „ſortir tous les jours d'excellens Avocats, d'habi- „les Jurisconſultes? Mille jeunes gens, tout rotu- „riers qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'avoir du cœur: „ils prenent le parti des armes, vont combattre les „ennemis ſur les frontières de l'Empire, & tenir les „Bataves dans l'obéiſſance & le reſpect. Mais vous! „vous êtes fils de Cécrops & puis c'eſt tout: vous „reſſemblez à une ſtatue de pierre, on ne peut „mieux. Votre tête n'en eſt pas à la vérité, car „elle remue d'une manière même aſſez ridicule: à „cela près, c'eſt la même choſe. Dites moi un peu, „illuſtre deſcendant de Cecrops, qui ſont ceux „d'entre les animaux qu'on eſtime le plus?

On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître, en courant, ſa bouillante vigueur:
Qui s'eſt cent fois *couvert d'une noble pouſſière*
Et volant le premier au bout de *la carrière,*
A laiſſé loin de lui les autres en chemin:
Mais la poſtérité de Corythe ou d'Hirpin,
Sans reſpect pour le ſang *dont elle eſt deſcendue,*
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, au hazard eſt vendue.

„On n'a égard ni à la nobleſſe ni aux victoires de „ſes aieuls: On la donne à vil prix: On lui fait ti- „rer la charrue, ou bien on la conduit au mou- „lin pour y tourner la meule. Afin donc qu'on „admire dans vous votre propre mérite, & non „pas un mérite étranger; faites de belles actions, „qui

„qui nous donnent ſujet d'ajouter de nouveaux ti-
„tres à ceux dont on a honoré vos ancêtres, à qui
„vous devez tout. Rubellius, on dit que vous êtes
„ſuperbe, bouffi de gloire & tout fier d'avoir droit
„de dire: L'*Empereur mon Couſin.* O qu'il eſt rare
„dans cette élevation, d'avoir un peu de ſens com-
„mun! Vous comptez ſi fort ſur la gloire de vos
„parens, que vous ne vous mettez nullement en
„peine d'en acquérir. Mais *c'eſt un grand malheur,*
„*de n'être appuié que ſur le mérite d'autrui. Ces bâti-*
„*mens ſoutenus de colomnes, tombent dès qu'on les a re-*
„*tirées. La vigne rampante a recours aux échalas pour*
„*s'élever.* Ce que je viens de vous dire, ne ſont pas
„des ſentences vaines, & ſeulement de belles maxi-
„mes: Ces choſes ne ſont pas moins vraies que les
„Oracles de la Sybille. Si vous êtes homme d'hon-
„neur, fidèle ami; alors ſoiez iſſu, ſi vous voulez, de
„Picus, des Titans, de Promethée même: feuille-
„tez les Hiſtoires: voiez de quels Héros, de
„quels Monarques il vous plaît de deſcendre:
„je vous le permets. Mais ſi l'amour & toutes
„les autres paſſions vous poſſédent: ſi vous
„paſſez le jour dans votre lit & la nuit entre les bras
„d'une courtiſane; ſi vous n'avez pas honte de re-
„noncer pour elle à la Société de vos meilleurs amis
„& des plus honnêtes gens; ſi enfin vous vous ren-
„dez mépriſable aux yeux de vos propres Domeſti-
„ques: tous vos aieux dépoſent alors contre vous;
„leur mérite éclatant eſt une eſpèce de flambeau à
„la faveur duquel on découvre votre ignominie.
„*Plus un homme a de naiſſance, plus il eſt élevé en di-*
„*gnité, & plus le crime qu'il commet, paroît énorme.*

 Finiſ-

„Finiſſons. Que Therſite, le lâche, le miſérable „Therſite, ſoit votre père; qu'importe? Si vous êtes „un autre Achille en courage & en valeur: cela vous „eſt plus glorieux que ſi vous étiez fils d'Achille & „que vous ne fuſſiez qu'un Therſite. Et cepen„dant, quelle folie! pour reprendre de bien-haut „l'origine de votre race, vous allez remonter à quel„que infâme ſcelerat. Allez, le premier de votre „famille étoit peut-être un Vacher, ou. . . . . Le „dirai-je? Non. Taiſons-nous.

(56) *Un certain homme trouva ſes bourreaux dans ſes propres enfans.]* C'eſt le triſte, mais le trop ordinaire fruit d'une mauvaiſe éducation; car nous naiſſons malheureuſement vicieux; & il n'y a que l'éducation, aidée d'un naturel facile à dompter, qui puiſſe corriger en nous notre penchant au mal. De là vient qu'un certain homme, comme le raconte Ariſtote, aiant été accuſé d'avoir battu ſon père, s'en excuſa, *par la raiſon*, diſoit-il, *que mon père battoit le ſien dans ſon tems; & que celui-ci*, en montrant ſon jeune Enfant, *me battra auſſi quand il ſera grand. Car cela eſt naturel à notre famille.* Le P. Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du XV. Siècle, a peint dans ſes vers le malheur d'un Pere, tel que celui dont parle Boëce. Voici ce qu'il en dit:

Sæpius in natis ſævum pater educat hoſtem,
Cum que ſuo ignorans interfectore jocatur.
Sæpe ſibi lachrymas, ſperant dum gaudia matres,
Atque ſuæ paſcunt ventura opprobria genti.

C'eſt

C'est à dire:

Souvent dans un enfant qu'il eleve en son sein,
Un pere infortuné nourrit son assassin.
O Prodige d'horreur! il baise le perfide,
Qui dans son cœur cruel médite un parricide:
Tels sont les fruits amèrs d'un agréable éspoir
Qu'une mère crédule osoit en concevoir,
Lorsque, pour le malheur de sa triste patrie,
Elle même allaita son enfance chérie.

Les Romains n'avoit point fait de Loix contre les Parricides, parcequ'ils ne croioient pas qu'il y eût un homme assez méchant pour tuer son père ou sa mère. *L. Ostius* fut le premier qui tua son père 500. ans après la mort de Numa; & alors la Loi *Pompeia* fut faite, qui ordonnoit que celui qui seroit convaincu de ce crime, après avoir été foueté jusqu'à l'effussion du sang, seroit enfermé dans un sac de cuir, avec un chien, un singe, un coq & une vipère, & jetté ainsi dans la mer ou dans le plus prochain fleuve.

(57) *Une pensée d'Euripide.]* Voy. plus haut sous la Note (54) ce qui a été dit en général de ce Poëte. La pensee que Boëce en cite ici, est de sa Tragédie d'Andromaque dans laquelle Ménélaüs dit, suivant l'interpretation de Ratallerus:

. . . Mortalibus sunt omnibus
Jucundiores liberi vita, ipsa sunt

Illi anima. Qui dictum hoc inexpertus negans
Suggillat, ille & angitur animo minus,
Eaque in ipsâ adversitate beatus est.

C'ést à dire:

Les dignes fils d'un Père à qui l'on porte envie
Font ſes plaiſirs, ſa joie & l'ame de ſa vie.
Quiconque a le malheur d'ignorer cet état
Pour avoir conſtamment gardé le célibat,
A l'éſprit moins troublé d'une peine importune,
Et devient même heureux par ſa propre infortune.

On raconte à ce ſujet une hiſtoire de Solon qui peut trouver place ici. Thalès de Milet s'entretenant un jour avec lui, le diſcours tomba ſur le mariage, & ſur les enfans qui en ſont les ſuites. Solon qui, quoique Philoſophe, étoit marié, éxageroit les avantages de cet état, & paroiſſoit ſurpris de ce que Thalès avoit toujours eu de l'éloignement pour le mariage. Celui-ci voulant avoir ſa revanche, gagna un homme pour l'engager à dire qu'il avoit fait depuis peu un voiage d'Athènes à Milet; où il n'y avoit rien de nouveau, ſinon qu'il y étoit mort le fils unique d'un homme diſtingué, qui n'étoit pas citoien de Milet; que toute la ville étoit affligée de cette perte; que le nom du père lui étoit échapé; mais que s'il l'entendoit prononcer, il pourroit s'en reſſou-

reffouvenir. Le lendemain cet homme, comme il en étoit convenu avec Thalès, vint l'aborder dans la place publique, où il fe promenoit avec Solon, fuivant leur coutume. Dès qu'il eut fait mention du jeune homme mort, Solon attentif à ce recit, lui demanda tout troublé: Si le père ne s'appelloit pas *Solon?* & l'autre lui aiant dit *oui*; il fe laiffa aller à un fi grand déſefpoir, qu'oubliant & fon caractère & le lieu public où il étoit, il fe roula par terre, s'arracha les cheveux & la barbe, & attira toute la populace au bruit de fes gemiffemens. Thalès, temoin de cette Scène dont il avoit été l'auteur à deffein, s'approchant alors de Solon & lui prenant la main: *Raffurez-vous*, lui dit-il, *Solon*; *votre fils n'eſt pas mort. Mais j'ai voulu vous faire éprouver à quel point d'extravagance l'amour paternel porte les hommes*, & *combien eſt ſage celui qui peut avec bienséance fuir cette gêne d'eſprit.*

(58) *L'Abeille.*] Voy. ce qui en a été dit fous la Note (42) du Liv. II. On dit que les *Abeilles* laiffent leur aiguillon dans la piqueure qu'elles font, & meurent auffitôt après. Mais c'eft un conte. On dit auffi que leur Roi ou leur Reine n'a point d'aiguillon. C'eft pourquoi, quand le Pape Urbain VIII. qui portoit pour armes trois *Abeilles*, monta fur le St. Siège, on fit à fa louange cette Epigramme en forme de Dialogue entre un François, un Efpagnol & un Italien:

Le François.

Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

L'Espagnol.

Spicula si figent, emorientur Apes.

L'Italien.

Cunctis mella dabunt, nulli sua spicula figent,
Spicula nam Princeps figere nescit Apum.

(59) *De Flore.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (68) du Liv. I.

(60) *Avec le Papillon]* Ce n'est pas sans raison que je joinds ici cet insecte à l'Abeille. Le Papillon est le symbole de l'inconstance, qui est aussi le caractère des Plaisirs, des Amours & de la Volupté.

(61) *Partage la douce Ambrosie.]* Je parle du suc des Fleurs, dont l'Abeille compose son miel. Les Poëtes ont feint que les Dieux se nourrissoient d'*Ambrosie*, qui étoit ainsi nommée, parceque ceux qui en mangeoient, devenoient immortels.

(62) *Laisse en fuiant son aiguillon]* Voy. ci dessus la Note (58).

(63) *Les Elephans en grosseur.]* L'*Eléphant* est non seulement le plus gros, mais encore le plus spirituel de tous les animaux terrestres à quatre pieds, s'il en faut croire les merveilles que les Anciens & les Modernes en racontent à l'envi. Il a un poil ras semblable à celui des Bufles. Son cuir est noir, épais & dur à percer, quoiqu'on le sente doux au toucher. Il a la tête grosse, mais peu proportionnée

à la

à la grosseur énorme de son corps. Ses yeux sont très petits; son coû fort court; & ses oreilles larges de deux palmes, pendantes, & faites à peu près comme les ailes des Chauves-souris. Son nez, qu'on appelle sa Trompe, est long & creux comme une grosse Trompette, & il lui sert de main pour prendre avec adresse tout ce qu'il veut, ou pour puiser de l'eau, qu'il boit ou qu'il rejette en se jouant. C'est pourquoi Ciceron l'appelle *Manus.* Il est fait d'un gros cartilage qui lui pend entre les dents. Ses dents sont recourbées: on les nomme *Morfil*, quand elles sont entières, & *Yvoire* quand elles ont été sciées & mises en œuvre par les Tabletiers: elles sont au nombre de deux qui sortent de chaque côté de la machoire. Les dents des Elephants des Indes n'ont guères que trois ou quatre pieds de long; mais celles des Eléphans d'Afrique, sur tout de Bombain & de Mozambique, n'ont pas moins de dix pieds; & deux hommes auroient assez de peine à en soulever une seule. Ses jambes sont rondes & d'égale grosseur par tout, avec des jointures propres à les plier, & dont effectivement il se sert à se mettre à genoux & à se coucher, malgré l'ancienne & fabuleuse opinion qui lui refusoit cette commodité. Il a le pied rond, large de deux ou trois palmes, tout couvert de durillons, & a 25. ongles semblables aux coquilles de S. Michel. Son pied est si sûr qu'il ne fait jamais un faux pas, en quoi il est bon à passer les montagnes. De son simple pas il atteint le hommes à la course, & il fait 3000. pas par heure. Enfin sa queue est faite

comme celle du Bufle des Indes & a trois palmes de long. Il nage mieux qu'aucun autre animal que ce soit. Il s'en trouve en Afrique une si grande quantité qu'on les y voit errer par troupes, comme on voit ailleurs les troupeaux de taureaux & de vaches les plus nombreux. On les prend en les faisant tomber dans des fosses couvertes de branches d'arbre & de terre.

(64) *Les Taureaux en force.*] Il est vrai que les *Taureaux* sont très forts. Oppien en a écrit beaucoup de choses dans le Liv. 2. de son Poëme de la Chasse, depuis le vers 43. jusqu'au 175. Avant lui, Virgile en avoit parlé dans le Liv. 3. de ses Georgiques, & tous deux ont pris plaisir à décrire les combats furieux que ces Animaux se livrent entre eux. Les Poëtes comptent entre les grands travaux d'Hercule, la défaite d'un *Taureau* qui désoloit l'Isle de Crète. Les Relations de l'Amérique disent que ceux qui y vont à la chasse du *Taureau* sauvage, se couvrent, à l'approche de l'animal, de quelque gros arbre, pour se mettre à couvert de sa fureur, s'il n'a pas été tué du premier coup, n'y aiant rien de si terrible que ces animaux lorsqu'ils sont blessés. Leur principale force est dans la tête & dans les cornes, avec lesquelles ils font de larges & de profondes blessures. C'est ce qui a fait dire à Virgile dans la description de leurs combats.

Illi alternantes multa vi prœlia miscent
Vulneribus crebris: lavit ater corpora sanguis,

Versa

Versi que in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu.

(65) *Les Tigres à la course*] Le *Tigre* doit son nom à sa vîtesse: car le mot *Tigre* dans la langue des Mèdes, signifie une *Flèche*; & c'est aussi ce qui a fait donner ce nom à un Fleuve d'Asie, qui est extrémement rapide. Le *Tigre* est un animal féroce & cruel, qui a les yeux brillans, le coû fort-court, les dents, ainsi que les ongles, très-aigues, & la peau tachetée. Le Malabar est le païs où l'on trouve le plus de *Tigres.* Il y en a de trois sortes, qui se distinguent par la grandeur. Le plus petit est comme un gros chat d'Espagne, aiant un cri effraiant & semblable au mugissement du bœuf. Le *Tigre* de la seconde espèce est gros comme un mouton ou un petit veau: c'est le plus commun, & il est très-cruel; mais il ne l'est pas tant que celui de la troisième espèce. Ce dernier s'appelle *Tigre Roial*; & il n'est guères moins grand qu'un cheval. Pline vante la vîtesse extrême des *Tigres* d'Hircanie & des Indes. Oviede & Pierre Martyr les comparent pour la grandeur au Lion. J'en ai vû deux en 1720. dans la Ménagerie de Chantilli qui étoient de cette taille. Ils n'étoient rien moins qu'apprivoisés. Cependant il y avoit depuis long tems dans leur Loge, un jeune Loup qui y avoit été jetté pour leur servir de pâture, & auquel ils s'étoient contentés de manger une oreille. Le Concierge voulut nous persuader, que les Tigres avoient été touchés des cris pitoiables que ce pauvre animal avoit faits,

lorsqu'ils s'étoient jettés ſur lui pour le dévorer, & que c'étoit la raiſon pour laquelle ils ne lui avoient pas fait plus de mal. Ce que je trouvai de plus admirable & qui arrivoit tous les jours, c'eſt que le Concierge leur apportant à manger dans une Loge communiquant à celle qu'ils habitoient, les deux Tigres ſautoient à bas de leur lit pour aller prendre leur repas; & alors on voioit le Loup tapi dans un coin, friſſonnant & tremblant de tous ſes membres, jusqu'à ce que les Tigres étant revenus & remis en leur place, il alloit à ſon tour manger la portion qu'ils avoient l'attention de lui laiſſer; après quoi il revenoit dans la première Loge comme il en étoit ſorti, c'eſt à dire, côtoiant les murs avec toute la circonſpection d'un inférieur pour ſes ſupérieurs. Je proteſte que je n'écris rien en cela que ce que j'ai vû de mes propres yeux. Le Concierge nous aſſura qu'un des deux Tigres s'étoit échapé de ſa Loge un jour qu'il y avoit beaucoup de Peuple de Paris qui ſe promenoit dans les jardins de Chantilli, à l'occaſion de quelque fête que feu M. le Duc y donnoit. Le Tigre prit ſa route de ce coté là, & aiant franchi d'un ſaut le canal des Caſtors quoique fort large, il arriva dans le jardin, où tout le monde, à ſon approche, courut ſe jetter dans les baſſins, n'ayant point d'autre reſſource pour l'éviter. Un homme, ſa femme & un jeune enfant qu'ils promenoient par la main, n'eurent pas le tems de recourir à cette précaution. Le Tigre arracha l'enfant de leurs bras; & le tenant avec les dents, mais heureuſement par ſa robe, il l'emportoit, lorsque le Concierge qui venoit

venoit d'apprendre sa fuite, accourut à sa rencontre. Il s'étoit muni d'un foüet, & d'une arme à feu pour s'en servir au besoin. Mais au premier coup de foüet, l'animal quitta prise & se laissa enchainer & ramener fort tranquillement. L'enfant ne laissa pas d'en mourir, par les violentes secousses que l'animal lui avoit données en courant.

*(66) *L'immense étendue des Cieux.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (10) du Liv. I.

(67) *Comme dit Aristote.*] J'ignore avec tous ceux qui ont travaillé jusqu'à présent sur Boëce, de quel endroit d'Aristote il a tiré le passage qu'il rapporte. Il paroît, par ce passage, qu'Aristote étoit persuadé du peu de cas qu'il falloit faire de la beauté la plus parfaite du corps humain. Mais comment ce Philosophe accordoit-il ce sentiment avec les extravagances qu'on lui vit faire pour sa femme Pythias, à laquelle on assûre qu'il offrit des sacrifices? Il faut avoüer que l'on nous a inspiré pour le mérite de ces prétendus Sages de l'Antiquité, un respect souvent bien mal fondé. Aussi étoit-ce avec grande connoissance de cause, qu'une certaine Courtisane d'Athènes, dont le nom m'est échapé, disoit: *Je ne sais en quoi vous faites consister la sagesse de vos Philosophes, car il me semble qu'ils viennent fraper à ma porte aussi souvent que les autres.*

(68) *Des yeux de Linx.*] Le *Lynx* est un animal dont les Anciens ont beaucoup parlé, mais que nous ne

ne connoiſſons plus aujourd'hui, du moins ſous ce nom. On le prend communément pour le *Loup Cervier*, qui ſe trouve egalement dans le Nord & au Levant: Au moien dequoi, l'on pourroit concilier Pline avec lui-même, quand il dit que les *Lynx* ſe trouvent en Ethiopie & les *Loups Cerviers* dans les contrées Septentrionales. Le Loup Cervier eſt une animal ſauvage très-farouche, un peu plus grand que le renard, aiant les yeux étincelans, la vûe perçante, l'air gai, les oreilles courtes, garnies en haut d'un toupet de poil fort noir, la barbe comme celle du chat, avec lequel il a beaucoup de rapport, les pieds fort velus & diviſés comme ceux du Lion ou du Tigre, le dos roux marqué de taches noires, le ventre & le dedans des jambes d'un gris-cendré, marqueté des mêmes taches, mais plus grandes & plus rares. Chaque poil dans ſa longueur eſt de trois couleurs, aiant la racine d'un gris-brun, ſa partie du milieu tirant ſur le roux, & ſon extrémité blanche. Mais ces animaux diffèrent en eſpece & en couleur, ſuivant les païs où ils naiſſent. Ils habitent pour l'ordinaire les montagnes couvertes de bois, où ils ne ſe repaiſſent que de bêtes ſauvages qu'ils y ſurprenent; ſe perchant quelquefois ſur des arbres, d'où ils s'élancent à corps perdu ſur les animaux à quatre pieds, particulierement ſur le Cerf, d'où il y a apparence qu'ils ont pris leur nom de Loups Cerviers. Ce qui fait qu'on les confond avec le Lynx des Anciens, c'eſt que celui-ci avoit auſſi la peau tavelée & la vûe très-fine: non qu'il faille croire cependant tout ce que ces Auteurs, pro-

digues

digues en éxagérations, ont pris plaiſir à raconter & de cet Animal & des hommes auſquels ils en ont attribué la ſagacité: car, comme ſi ce n'étoit pas aſſez que Plutarque, dans ſon Traité contre les Stoiciens, eût écrit que la vûe d'un certain Lyncée perçoit les corps des rochers & des arbres; Apollonius de Rhodes, enchériſſant encore là deſſus dans ſon Poëme des Argonautes, ne s'eſt point fait ſcrupule d'ajouter qu'elle découvroit au travers de la Terre tout ce qui ſe faiſoit dans les Enfers. Ce Lyncée, l'un des Argonautes, étoit différent d'un autre de même nom, qui étant Roi de Scythie, fut changé en Loup-Cervier ſuivant la Fable, pour avoir voulu tuer Triptolème. Et voila peut-être ſur quel fondement on a donné le nom de *Lynx* au Loup-Cervier.

(69) *Un corps auſſi beau que celui d'Alcibiade.]* *Alcibiade* étoit un homme des mieux faits d'Athènes. Sa nobleſſe lui donnoit autant d'avantages ſur ſes Concitoiens, que leur ville en avoit ſur toutes les autres de la Grèce. Il etoit fils de Clinias, Capitaine Athènien, & fut diſciple de Socrate. Etant jeune, il refuſa d'apprendre à joüer de la flûte, diſant qu'il étoit né pour recevoir du plaiſir, pluſtôt que pour en donner. Il étoit bien reçu dans les meilleures Compagnies, & préféroit ſouvent les appas de la volupté aux charmes de la Philoſophie. Depuis aiant commencé de porter les armes, il ſe ſignala dans toutes les occaſions. Il paſſa au ſervice des Lacédémoniens, puis à celui des Perſes, & rentra triomphant dans ſa patrie, qu'il avoit abandonnée par mé-

con-

contentement. Il la servit ensuite fort-utilement sur mer & sur terre. Cependant la perte qu'il fit d'une bataille aiant donné à ses ennemis une nouvelle occasion de le faire proscrire, il fut encore obligé de s'expatrier. Mais ses sentimens genereux ne lui permettant pas de voir que sa République, toute ingrate qu'elle étoit, gemît sous l'esclavage des Spartiates, il se donna de grands mouvemens pour l'en délivrer. Enfin des traîtres gagnés par les Lacedemoniens pour le tuer, le surprirent la nuit dans une cabane à laquelle ils mirent le feu. Il s'éveilla & voulant se sauver des flammes, il sortit de la maison & fut tué à coups de flèches, la première année de la XCIV. Olympiade, l'an 404. avant J. C.

(70) *Ni vous ne cueillez point les Perles au Sarment.]* Les *Perles* se trouvent dans une espèce d'huitre qu'on pêche dans les mers de l'une & l'autre Inde & en quelques endroits de l'Europe. Les plus estimées sont celles qui naissent aux environs de l'Arabie dans la mer rouge du côté de la Perse. Les *Perles* sont molles, tant qu'elles restent dans la mer, & s'endurcissent dès qu'on les en a tirées. La pêche s'en fait par des Plongeurs que l'on descend au fond de la mer, & qui vont arracher aux rochers les huitres où elles se forment. Tavernier dit que le Prince qui regnoit dans la Perse en 1633. avoit la plus grosse *Perle* du Monde. Il l'avoit achetée d'un Arabe 32. mille tomans, qui faisoient 3. cens 68. mille 2. cens ecus d'Allemagne sur le pied de 6. ecus 4. gros 6. fenins que valoit alors le marc d'ar-

d'argent, c'eſt à dire, argent de france, 14. cens 72. mille 8. cens livres ſur le pied de 27. Liv. le marc.

(71) *Pour chaſſer aux Taiſſons.]* Le *Taiſſon* eſt la même choſe que le *Blaireau*, animal ſauvage à quatre pieds, un peu plus grand que le Renard, auquel il a quelque rapport, quoiqu'il tienne auſſi du porc & du chien. Il habite dans des terriers, & ſe nourrit de vermine, de charogne & de fruit. Il ſent mauvais & s'engraiſſe en dormant comme le Loir. Au reſte, j'ai ſubſtitué le *Taiſſon* au *Chevreuil*, la contrainte du vers m'y aiant forcé, & la choſe m'aiant paru très indifférente.

(72) *Courir de l'Océan les liquides campagnes.]* Voy. la Note (78) du Liv. I.

(73) *Et la Perle.]* Voy. ci-deſſus la Note (70).

(74) *Et la Pourpre.]* Eſpece d'Huitre ou de Poiſſon teſtacé, dans lequel eſt une liqueur rouge dont les Anciens, ſur tout les Tyriens, ſe ſervoient pour teindre leurs étoffes. Caſſiodore dit que cette Teinture fut découverte fortuitement par un chien, qui aiant trouvé de ces coquillages ſur le rivage de Tyr, teignit les poils de ſon muſeau en les dévorant. Voy. plus haut la Note (38).

(75) *Et les Poiſſons divers.]* Pour rendre littéralement les termes de Boëce, il auroit fallu traduire *le Poiſſon délicat & les Heriſſons de mer armés d'aiguillons.*

lons. Mais l'expréssion générique dont je me suis servi, m'a paru préférable.

(76) *Au dessus des deux Poles]* Ces deux *Poles* sont l'*Arctique* au Nord, & l'*Antarctique* au Midi, sur lesquels on feint que les Cieux tournent.

(77) *Comme dit Platon]* Voy. ce qui a été dit de ce Philosophe sous la Note (8) du Liv. I.

(78) *Dans son Timée.]* Timée étoit un Philosophe Pythagoricien plus ancien que Platon, & Auteur d'un petit Traité sur la nature & l'ame du Monde, qui s'est conservé jusqu'à ces derniers tems. Platon a composé un dialogue intitulé du nom de ce Philosophe qu'il y introduit s'entretenant avec Socrate qui lui addresse ces paroles: *Il est donc de votre interêt, ô Timée, de commencer cet entretien, après avoir invoqué la Divinité suivant la regle ordinaire.* Timée lui répond: *Socrate, vous me donnez un bon conseil. Car puisque tous ceux qui ont le moindre raion du sens commun, ont toujours coûtume d'invoquer Dieu, lorsqu'ils entreprenent quelque chose d'important ou non; à plus forte raison le devons-nous faire, nous autres, qui nous proposons de disputer sur la Nature Universelle, soit créée soit incréée.* Platon avoit tiré cette pieuse maxime du Traité même de Timée, qui l'avoit trouvée dans ces vers de Pythagore son maître;

Ἀλλ' ἔρχου ἐπ' ἔργον
Θεοῖσιν ἐπευξάμενος τελέσαι.

C'est

C'est à dire: *Commencez par demander à la Divinité le succès de l'ouvrage que vous entreprenez;* Pensée que Pibrac a ainsi paraphrasée dans ses Quatrains si connus par la naïveté du style:

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le saint Nom benissant:
Le soir aussi ton labeur finissant,
Beni-le encore, & passe ainsi l'année.

* * *

Adore assis, comme le Grèc ordonne,
Dieu en courant ne veut être honoré.
D'un ferme cœur il veut être adoré,
Mais ce cœur-là il faut qu'il nous le donne.

* * *

Ne va disant ma main a fait cet œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait;
Mais dy ainsi, Dieu par moi l'œuvre a fait,
Dieu est l'Auteur du peu de bien que j'œuvre.

* * *

(79) *Aux paroles de ce Cantique.]* Cette pièce de Poesie, telle que Boëce l'a faite en latin, est de l'aveu de tous ses Interprètes, l'endroit le plus sublime & en même tems le plus difficile à traduire. Pour en faire juge le Lecteur, je vais l'insérer ici tout au long.

O qui perpetua Mundum ratione gubernas,
Terrarum, Cæli que Sator, qui tempus ab ævo
Ire jubes, stabilisque manens das cuncta moveri,
Quem non externæ pepulerunt fingere causæ
Materiæ fluitantis opus, verum insita summi
Forma boni, livore carens: Tu cuncta superno
Ducis ab exemplo, pulchrum pulcherrimus ipse
Mundum mente gerens, similique in imagine formans,
Perfectas que jubens perfectum absolvere partes.
Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis,
Arida conveniant liquidis; ne purior ignis
Evolet, aut mersas deducant pondera terras,
Tu triplicis mediam naturæ cuncta moventem
Connectens animam, per consona membra resolvis.
Quæ cum secta duos motum glomeravit in orbes,
In semet reditura meat, mentemque profundam
Circuit & simili connectit imagine Cælum.
Tu causis animas paribus, vitasque minores.
Provehis, & levibus sublimes curribus aptans
In Cælum, Terramque seris; quas lege benigna
Ad te conversas reduci facis igne reverti.
Da, Pater, augustam menti conscendere sedem,
Da fontem lustrare boni, da luce reperta
In te conspicuos animi defigere visus.
Disjice terrenæ nebulas & pondera molis,
Atque tuo splendore mica; Tu namque serenum,
Tu requies tranquilla piis; Te cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.

Boëce

Boëce a puisé dans le Timée de Platon la plus grande partie de cette pièce, sur laquelle St. Thomas d'Aquin a fait un commentaire.

(80) *Ces Globes innombrables.*] Boëce dit simplement *deux Globes*, parcequ'il entend par le premier, celui du Firmament & par l'autre tous ceux des Planètes, y comprenant la Terre; ce qui ne fait à la vérité que huit Globes; mais qui sait si les Etoiles ne sont pas aussi de ce nombre; & si elles ne nous paroissent pas fixes à cause de leur trop grand éloignement, qui nous empêche de voir leur circulation, & qui peut-être en dérobe à nos yeux, un plus grand nombre que nous n'en voions?

(81) *Aussi la Nature ne commence-t-elle point ses productions par des ouvrages médiocres & grossiers: elle forme d'abord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi se trouvant épuisée, elle en crée de moindres en dernier lieu.*] Il ne faut point prendre ceci de la *Nature incréée* qui est Dieu même, car s'il étoit susceptible d'épuisement, il s'en suivroit de là que non seulement il ne seroit pas Dieu, mais encore que les hommes étant le dernier ouvrage de la Création, seroient inférieurs à toutes ses autres productions antérieures, & par conséquent aux plus vils animaux. Il faut donc n'appliquer le passage de Boëce qu'à la Nature créée, telle que sont la Terre, les hommes, les animaux, &c.

(82) *Des Corollaires.*] Un *Corollaire*, est une conséquence qui résulte nécessairement de ce qui a

été avancé; ou une propofition qui emporte une conféquence néceffaire par ce qui a été démontré auparavant.

(83) *Corollaire ou autre chofe.*] Boëce dit dans le texte, *foit que vous l'appelliez Porefme ou Corollaire*, mais j'ai cru devoir écarter le premier de ces deux mots comme étant purement Grèc & inufité dans notre Langue.

(84) *Des perfides Métaux.*] L'or & l'argent. voy. ce qui en a été dit fous la Note (37) du Liv. II.

(85) *Que le Tage*] Le *Tage* que les Efpagnols nomment aujourd'hui *Tajo* & les Portugais *Tejo*, eft la plus confiderable rivière d'Efpagne, qui prend fa fource dans la Caftille Nouvelle qu'il traverfe, d'où paffant à Tolède & en quelques autres endroits, il entre dans le Portugal & va deux lieues au desfous de Lisbonne fe décharger dans l'Océan, après avoir fait un cours d'environ 410. milles. On difoit autrefois, comme fait ici Boëce, que ce fleuve roûloit de l'or avec fon fable. C'étoient apparemment des paillettes d'or, qu'on n'y trouve plus préfentement: Mais on ne doit pas s'en étonner puisqu'il eft défendu d'y en chercher.

(86) *Et l'Hermus.*] Cette autre rivière, qu'on appelle à préfent *Sarabat*, a fa fource dans la petite Afie près de Doryles ville de Phrygie, & après avoir reçu le Pactole, elle va arrofer le terroir de Smyrne, où elle fe jette dans la mer Egée. Boëce, comme

comme tous les Anciens, croïoit que ce fleuve rouloit de l'or avec son sable, de même que le Pactole. *Auro turbidus Hermus*, dit Virgile au Liv. II. des Georgiques.

(87) *Tous ces vains Minéraux.*] Sous le genre des *Minéraux*, on comprend les pierres, tous les sels fossiles, les Mineraux inflammables, les vrais Métaux, en un mot tous les corps fossiles qui se tirent du sein de la Terre.

(88) *De l'Inde Orientale.*] Boëce dit que l'*Indus* (fleuve qui a donné son nom aux Indes) roule dans son lit des Diamans & des Emeraudes: ce qui doit être entendu des *Indes* même où il se trouve des mines de Diamans. Il y en a trois actuellement très riches, une à Raolconde, qui est à cinq journées de Golconde, une à Gani, qui en est à sept journées, & l'autre à Soumel, dans le Roiaume de Bengale. Voy. plus haut la Note (52).

(89) *Le Rubis, le Saphir, l'Emeraude & l'Opale.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (38) du Liv. II.

(90) *Les Animaux cherchent à se conserver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur est nuisible.*] Ovide avoit exprimé la même pensée dans ces vers:

Accepit Mundus legem, dedit arma per omnes,
Admonuit que sui: vitulus sic namque minaci

Qui nondum gerit in tenerâ jam cornua fronte,
Sic damæ fugiunt, pugnant virtute leones,
Et morsu canis, & caudâ sic scorpius ictu:
Concussisque levis pennis sic evolat ales:
Omnibus ignotæ mortis timor, omnibus hostem
Præsidium que datum sentire & noscere teli
Vimque minasque sui.

Ce qu'on peut rendre en François par ceux-ci:

Tous les Etres sortis des mains de la Nature
Sont instruits par sa voix à rechercher leur bien:
En naissant, quels qu'ils soient, ils ont une arme sure
Pour leur propre défense & leur commun soutien.
D'un Taureau jeune encor déja le front essaie
Contre un jeune Taureau sa naissante fierté;
Le timide Chevreüil que le Chasseur effraie
En trompe les desirs par son agilité.
Ce qu'est le bois au Cerf, au Lion le courage,
La queue au Scorpion, & la langue au Serpent;
Ce qu'est la patte à l'Ours, aux Oiseaux le plumage
A l'Abeille est son dard, au Chien même est sa dent.
Sous quelque forme enfin que Dieu les ait fait naître,
Contre qui les attaque ils ont un promt secours;
Ils craignent tous la mort, sans pourtant la connoître,
Et savent les moiens d'en garantir leurs jours.

(91) *Vous voiez les Plantes & les Arbres naître dans les lieux qui leur conviennent.]* C'est ce qu'avoit dit Virgile dans le second Liv. des Georgiques.

Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni
Nascuntur: steriles saxosis montibus orni.
Littora myrtetis lætissima: denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem & frigora taxi.

Et Ovide dans le premier Liv. de l'Art d'aimer:

Nec tellus eadem parit omnia, vitibus illa
Convenit, hæc oleis, hic bene farra virent.

(92) *De là vient que Platon disoit.]* Deux vers de Boëce m'ont fourni cette Strophe: les voici:

Quod si Platonis Musa personat verum,
Quod quisque discit, immemor recordatur.

Ce que j'avois dabord rendu de cette manière:

Ainsi c'est à bon droit que Platon votre Maitre,
Dans ses doctes écrits autrefois publioit,
Que ce qu'en apprenant, l'homme avoit sçu connoître,
Il s'en ressouvenoit alors qu'il l'oublioit.

Faisant ensuite réfléxion que Boëce citoit Platon, je fus curieux de voir de quelle manière ce dernier s'étoit exprimé. Je trouvai que dans son Phédon,

 il

il fait ſouvent dire à Socrate: Ὅτι ἡμῖν ἡ μάθησις οὐκ ἄλλό τι ἢ ἀνάμνησις τυγχάνει οὖσα: c'eſt à dire, *apprendre, pour nous autres, ce n'eſt autre choſe que nous reſſouvenir.* Dans le Menon du même Auteur, Socrate interroge un enfant ſur la dimenſion d'un quarré geométrique. L'enfant lui répond fort juſte, *parcequ'il a,* dit-il, *déja ces notions dans lui.* Arnobe l'*Ancien,* dans le ſecond Livre de ſon Traité contre les Gentils, a attaqué ce dernier paſſage. *Quid in Menone,* dit-il, *ô Plato, quædam rationibus numeri admota ex puerculo ſciſcitaris? & in ejus niteris reſponſionibus comprobare, quæ diſcamus non diſcere, ſed in eorum memoriam quæ antiquitus noveramus redire.* D'où il conclud que ce paſſage de Platon eſt abſurde. Mais comme Arnobe, étoit un Régent de Rhétorique qui ne s'étoit propoſé dans ſon ouvrage, que de temoigner ſon Zèle pour la Religion chrétienne qu'il avoit tout nouvellement embraſſée, il ne faut pas être ſurpris s'il traite ici Platon comme un petit Ecolier. Il n'entendoit pas ſon paſſage qui ſignifie que l'ame étant une portion de la Divinité avoit naturellement les plus ſublimes connoiſſances qui étoient cependant offusquées par la corruption du corps humain où elle venoit s'enfermer. Suivant cette idée, je ſupprimai les quatre vers que j'ai rapportés ci-deſſus & je leur ſubſtituai ceux-ci:

De là vient, que Platon diſoit, s'il faut l'en croire,
Que l'homme en apprenant ne fait à ſon inſçu

Que

Que rappeller en ſa mémoire
Ce qu'autrefois il a connu.

Mais en reliſant après cela les vers de la ſtrophe précédente, je n'y trouvai aucune liaiſon avec celle-la. Ainſi je pris le parti de m'écarter de la penſée de Platon, pour me rapprocher de celle de Boëce, & je refis la ſtrophe comme elle eſt dans l'ouvrage.

(93) *Je dis qu'il eſt* DIEU, *pour me ſervir du nom que toutes les Nations lui donnent.]* C'eſt le nom de l'Etre ſuprême, éternel, infini, incompréhenſible, qui a créé le Monde par ſa puiſſance, qui le gouverne par ſa ſageſſe, & qui le conſerve par ſa bonté. Ce ſaint Nom eſt en quatre lettres dans les principales Langues du Monde. Le nom Hebreu eſt יהוה; le Grèc Θεὸς; le Latin *Deus;* l'Arabe *Alla;* le Perſan *Syre;* l'Egyptien *Teut;* dans la Langue des Mages *Orſi;* & dans l'Allemande Gott. Les Philoſophes apportent quantité de démonſtrations de l'exiſtence de cet Etre ſouverain. Je m'en tiendrai uniquement à celle de Des-cartes: „Aiant „en moi, dit-il, l'idée d'un Etre infiniment parfait, „laquelle ne peut point avoir été formée par moi „qui ſuis borné & fini, il faut néceſſairement que „cet Etre infiniment parfait exiſte, de qui je reçois „l'idée d'une infinité de perfections, puisqu'il faut „qu'il y ait autant de réalité dans la cauſe que dans „l'effet. Et comme par cet Etre infiniment parfait, „j'entens *Dieu* même; de ce que j'ai en moi l'idée „de l'infini, je dois conclurre que *Dieu* éxiſte. „D'ailleurs, ſuppoſé que l'Etre infiniment parfait

„n'éxiſte point, comment pourrois-je éxiſter, moi „qui ai l'idée de cet Etre infiniment parfait? Serois-„je l'auteur de mon éxiſtence, ou bien quelque „autre moins parfait que *Dieu*? Mais ſi j'éxiſtois „par moi-même, je ne douterois point, je ne m'épui-„ſerois point en déſirs, je poſſederois toutes les „perfections dont j'ai quelque idée: car m'étant „donné l'éxiſtence, rien n'eût empêché que je ne „me fuſſe orné de toutes ces perfections, & ainſi je „ſerois cet Etre infiniment parfait que nous cher-„chons. Je ne tire point auſſi mon éxiſtence d'un „autre qui ſoit moins parfait que *Dieu*; car ou cet „autre éxiſte par lui même, ou par un autre; s'il „éxiſte par lui-même, c'eſt *Dieu* lui-même, „comme nous venons de le prouver; & s'il éxiſte „par un autre, il faudra demander ſi cet autre éxiſte „encore par lui-même ou par un autre, jusqu'à ce „qu'on vienne à un premier Auteur, qui exiſtant „par lui-même, poſsède toutes les perfections que „ceux là n'ont pas, & par conſéquent il faut avouer „que *Dieu* éxiſte.„ Les premiers hommes ont connu & adoré ce vrai *Dieu*; mais depuis aiant laiſſé corrompre leur jugement, ils ont rendu un culte aux Aſtres, & enſuite ont admis cette multitude de Divinités dont ils ont fait des Idoles, devant lesquelles ils ſe ſont proſternés. La connoiſſance & l'adoration du vrai *Dieu*, qui avoit presque été abolie ſur la Terre, fut renouvellée par Abraham, & conſervée par ſes deſcendans dans la nation Juive, c'eſt à dire dans un petit canton de la Terre, pendant que tout le reſte du Monde étoit plongé dans l'Idolatrie.

(94) La

(94) *La guerre que les Géans,]* Ces *Geans* étoient, suivant la Fable, fils de la Terre & de Saturne ou de Titan. Les Poëtes ont feint qu'ils firent la guerre aux Dieux, & qu'ils furent écrasés sous les monts qu'ils avoient entassés pour escalader les Cieux. Les principaux de ces *Géans* étoient *Briarée* ou *Egeon*, *Encelade*, *Ephialte*, *Othus*, *Typhon*, &c. On dit qu'ils habitoient dans les champs Phlégréens. On regarde cette Fable comme une copie défigurée de l'édification de la Tour de Babel. Nemrod un des petits fils de Cham, qui étoit un des trois enfans de Noé, forma, dit-on, le dessein d'elever cette Tour jusqu'au Ciel, non seulement pour immortaliser sa mémoire, mais aussi pour en faire un asyle en cas qu'il arrivât un nouveau déluge. Il choisit pour cette entreprise une vaste campagne dans la terre de Sennaar, qui a été depuis connue sous le nom de *Chaldée*. C'étoit 146 ans après le déluge. Le corps de l'ouvrage fut fait de briques, liées avec du bitume qui est fort commun en ce païs-là. Lorsque cette Tour fut élevée à une certaine hauteur, le travail en fut interrompu, comme il arrive dans toutes les entreprises qui sont au dessus des forces humaines. Ainsi les Poëtes Grècs & Latins qui sont venus plusieurs Siècles après, aiant oui parler confusément de cette histoire, l'ont embellie à leur manière, & ont feint que les *Géans* voulant monter jusqu'au Ciel pour en chasser les Dieux, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres; mais que Jupiter, aidé des autres Dieux, accabla ces Téméraires

sous

ſous les ruines de ces mêmes montagnes. C'eſt à dire que Nemrod qui étoit d'une taille giganteſque auſſi bien que ſes ſujets, eſt répréſenté avec eux par les *Géans* des Poëtes. La Tour, qui devoit être d'une largeur & d'une hauteur prodigieuſe eſt ce que les Poëtes ont nommé les monts Pelion, Oſſa, &c. élevés les uns ſur les autres. Mais c'eſt ſans fondement qu'on attribue l'entrepriſe de la Tour de Babel à Nemrod, & qu'on ſuppoſe qu'il avoit eu le deſſein de ſe mettre, par cet édifice, à couvert d'un nouveau déluge, puiſque Moïſe ne dit rien de tout cela.

(95) *La Guerre que les Géans firent aux Dieux.*] De la manière que les Poëtes racontent cette *Guerre*, les *Dieux* eurent une chaude alarme. *Briarée* ou *Egéon*, qui étoit à la tête de ces *Géans*, avoit cinquante têtes & cent bras avec leſquels il pouſſoit lui ſeul à la fois cent rochers contre le Ciel. *Encelade* avoit cent pieds avec autant de jambes. *Ephialte* & *Othus*, qui étoient frères gemeaux, croiſſoient tous les ans d'une coudée en groſſeur & d'une aune en hauteur: de ſorte que dès l'age de neuf ans ils étoient déja d'une grandeur prodigieuſe. Ce fut à peu près alors qu'ils entreprirent de déraciner le mont Oſſa & de le mettre ſur l'Olympe, & celui de Pélion par deſſus, afin de s'en ſervir comme d'échelle pour monter aux Cieux. Après ce coup d'eſſai, ils ſe joignirent aux autres *Géans*, & déclarèrent la *Guerre* à *Jupiter*. Ils mirent le *Dieu Mars* dans les fers, & le renfermèrent dans une priſon pendant

pendant treize mois, d'où il ne sortit que par l'adresse de *Mercure*. *Ephialte* prétendoit avoir *Junon* pour femme, & *Othus*, *Diane* pour la sienne. Mais par l'adresse de *Diane* il se tuèrent l'un l'autre. *Typhon* avoit une taille prodigieuse; car d'une main il touchoit l'Orient & de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux Etoiles; ses yeux etoient tout de feu: il vomissoit des flammes par la bouche & par les narines: son corps étoit couvert de plumes entortillées de serpens: ses cuisses & ses jambes avoient la figure de deux gros Dragons. Ce monstre se présenta avec les autres *Géans* pour combattre & détroner les *Dieux*, ausquels il fit une si grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en *Egypte*, où ils se transformérent en differens Animaux. Enfin Apollon le tua à coups de flèches, ou, selon d'autres, Jupiter le foudroia & l'ensevelit sous le mont Gibel. Celui des *Dieux* à qui il avoit fait le plus de peur, étoit *Pan*. Pour s'en garantir, il prit la forme d'un Bouc qui avoit une queuë de poisson, & qui fut ensuite placé au Ciel sous le nom de *Capricorne* par Jupiter qui avoit admiré cette subtilité d'esprit. C'est ainsi que les Poëtes Grècs & Latins se sont joués de leurs *Dieux*.

(96) *Donc le mal n'est rien.*] C'est dans ce sens que St. Augustin a dit dans son Traité de la Cité de Dieu: *Mali enim nulla natura est, sed amissio boni, mali nomen accepit.* Mais pour faire une application de ce passage à celui de Boëce: si le mal n'est point une chose réelle, Dieu ne le pouvant faire; le

le nom de mal que l'on donne à la perte d'un bien n'est pas plus réel, puisque Dieu n'est point susceptible non plus d'une telle perte.

(97) *En me jettant dans un Labyrinthe si embarassant.]* Boëce emploie ici figurément le terme de *Labyrinthe*, qui est aussi reçu au même sens dans la Langue Françoise. Dans le sens propre, un *Labyrinthe* étoit chez les Anciens, certain lieu rempli de tours, de détours & de différentes routes, qui communiquoient les unes aux autres: de sorte qu'il étoit très difficile à ceux qui s'y engageoient de s'en pouvoir retirer. Il y en a eu quatre fameux, suivant Pline: celui de l'isle de *Crète*, bâti par *Dédale*, où fut enfermé le Minotaure; celui d'*Egypte*, bâti dans l'isle de *Mœris*, ouvrage admirable & que Pline, qui l'appelle *portentissimum humani ingenii opus*, attribue à *Petesucus* autrement *Petesuphis* ou à *Titboës*. Pomponius Mela dit que c'étoit un vaste enclos de marbre qui enfermoit 3000 édifices, entre lesquels il y avoit douze maisons roiales, & que quand on croioit être sorti d'un lieu, on y revenoit insensiblement sans y prendre garde. Le troisième *Labyrinthe* étoit celui de *Lemnos*, estimé par la magnificence de ses colomnes; & le quatrième celui d'*Italie*, que *Porsenna* Roi d'Etrurie destina pour sa sépulture, & pour celle de ses successeurs.

(98) *Comme dit Parménides.]* *Parménides* étoit un Philosophe d'Elée, disciple de Xenophanes, ou selon d'autres d'Anaximandre. Il vivoit sous la

LXXVI.

LXXVI. Olympiade vers l'an 436. avant J. C. Il croioit que la Terre etoit ronde, placée au milieu du monde, & admettoit deux Elémens, le Feu & la Terre. Il ajoutoit que la première génération des hommes est venuë du Soleil; que cet astre est froid & chaud, qui sont les deux principes de toutes choses; & qu'il y a deux sortes de Philosophie, dont l'une est fondée sur la vérité, & l'autre consiste dans l'opinion. Il avoit mis sa Philosophie en vers. Platon a écrit un dialogue intitulé *Parmenides ou des Idées.* Nous avons quelques fragmens de ses vers que Henri Etienne a recueillis & publiés sous le titre *de Poesi Philosophicâ.* C'est dans ces fragmens que l'on trouve le passage que Boëce cite en partie, & qui est tel dans toute son étendue, tant en Grèc qu'en Latin:

Πάντοθεν εὐκύκλου σφαίρας ἐναλίγκιον ὄγκῳ,
Μεσσόθεν ἰσοπαλὲς πάντῃ· τὸ γὰρ οὔτε τι μεῖζον
Οὔτε βεβαιότερον πέλη.

Persimile æqualis nam sphæræ est undique moli
Undique de medio spatia æque distat ad ima:
Illo nil majus, nihil est & firmius illo.

(99) *Vous avez apris de Platon.]* Voy. ce qui a été dit de ce Philosophe sous la Note (8) du Liv. I. Le passage qu'en cite Boëce est du *Timée.*

(100) *Du*

(100) *Du chantre de la Thrace.]* Boëce déſigne ici *Orphée* Liberien, de *Thrace*, fils d'Oenagre, diſciple de Linus & maitre de Muſée. C'étoit, s'il a jamais exiſté, un ancien Poëte Grèc, qui fleuriſſoit avant Homère, & même avant le ſiège de Troye, & qui avoit fait, dit-on, trente neuf poëmes qui ſont perdus. Car on doute que les *Argonautes*, les *Hymnes* & les autres poëſies qui portent aujourd'hui ſon nom, ſoient de lui: Strobée & Strabon prétendent au contraire qu'elles ſont d'Onomacrite; & d'autres les attribuent à Pythagore ou à un Philoſophe de ſa Secte. Les Fables qu'on a débitées au ſujet d'Orphée, ont ſans doute été cauſe qu'Ariſtote & quelques autres, ont cru qu'il n'y avoit jamais eu perſonne de ce nom. Voſſius a ſuivi cette opinion, & dit que le mot *Orphée* eſt Phénicien, qui ſignifie un *ſavant homme*. D'autres conjecturent qu'il vient de l'Hebreu *rapha*, *guérir*, ce qui eſt d'autant plus probable, qu'on dit qu'*Orphée* avoit une grande connoiſſance de la Médecine & peut-être de la Nécromancie, car quelques Anciens l'ont cru un Egyptien ſavant dans la Magie. Quoi qu'il en ſoit, la Fable a feint qu'il étoit fils d'Apollon; que les rivières s'arrêtoient, les arbres & les rochers marchoient, & les bêtes même les plus farouches s'adouciſſoient au ſon de ſa voix. Elle l'a auſſi fait deſcendre dans les Enfers, pour en retirer ſon épouſe Eurydice. Il y fléchit par la douceur de ſon harmonie, les cœurs impitoiables de Pluton & de Proſerpine; & il obtint le retour de ſon épouſe à la vie, à condition de ne la point re-

garder,

garder, qu'elle ne fût hors de l'enceinte des Enfers; mais l'impatience amoureuse d'*Orphée* lui aiant fait transgresser cette loi, sa chère Eurydice lui fut arrachée pour jamais. Depuis il eut une si grande indifference pour le Sèxe, que les femmes de *Thrace* irritées de ce mépris, le tuèrent. Mais les Muses eurent soin de son corps, & sa Lyre fut placée dans le Ciel. La *Thrace*, sa patrie, est une grande Province de l'Europe, qu'on appelle présentement *Romanie*. Elle est située entre le mont Hœmus, qui la sépare de la Mœsie ou Bulgarie, le Pont Euxin, la Propontide, la mer Egée & le fleuve Strymon. Elle appartient aujourd'hui aux Turcs. Au reste la pièce de vers de Boëce sur *Orphée*, est tirée de celle que Virgile en avoit faite au IV. Livre des Georgiques, & de laquelle je donnerai un extrait dans la Note suivante.

(101) *Sa fidèle Eurydice aiant perdu le jour.*] *Eurydice*, femme d'Orphée, fut piquée d'un serpent & en mourut le jour même de ses nôces. Aristée qui en étoit amoureux, la poursuivit; & ce fut en le fuiant que son accident lui arriva. Les Nymphes, pour se venger d'Aristée, firent mourir ses abeilles; mais moiennant un sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. Virgile raconte tout cela dans le IV. Liv. des Georgiques, en mettant ces vers dans la bouche de Protée qu'Aristée alloit consulter sur la cause de la mort de ses abeilles:

Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna lues commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat; & rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydram moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamare supremos
Implerunt montes: flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, & Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, & Actias Orithyia.
Ipse cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te veniente die, te descedente canebat,
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum:
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber:
Matres, atque viri defunctaque corpora vita
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
Quos circum limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, & novies Stix interfusa coercet.

Quin

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens; namque hanc dederat Proserpina legem:
Cum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsâ
Immemor, heu, victusque animi respexit ibi omnis.
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa: Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

Pour dédommager ceux qui n'entendent pas le Latin, de cette longue tirade de vers, je vais leur donner une petite pièce en François de ma façon sur la mort d'*Eurydice.*

Eurydice, en amour neuve autant que craintive,
Cherchoit dans les forêts, quelque sombre détour,
Qui pût la dérober à la flamme trop vive
D'un amant effronté comme un homme de Cour.

Mais un ſerpent piqua l'aimable fugitive,
(Le ſerpent eſt funeſte au conjugal amour)
Elle en mourut : l'Epoux, bravant le noir ſejour,
Oſa l'aller chercher ſur l'infernale rive.
Qu'en eut-il après tout? la curioſité
Lui fit perdre le prix de ſa témérité:
Sur le pauvre benêt on referma la porte.
Pour moi, loin d'admirer ce voiage nouveau,
J'en conclus qu'un mari, lorsque ſa femme eſt morte,
Doit, ſous cent cadenas, la garder au tombeau.

(102) *Et ces Monts que la Thrace à nos Alpes compare.]* J'ai expliqué ſous la Note (100) la ſituation de la *Thrace*; & j'expliquerai dans la ſuivante quels ſont ces *Monts* dont je veux parler. Il ne reſte donc plus dans celle-ci qu'à dire un mot des *Alpes* dont Boëce ne dit rien, mais que j'ai nommées dans cette Traduction pour faire connoître qu'elle a été compoſée en Allemagne. Les *Alpes* ſéparent ce païs de l'Italie & l'Italie de la France, s'étendant depuis la mer Liguſtique ou de Genes, jusques à la mer Adriatique ou Golfe de Veniſe dans le Frioul. Ces Montagnes ſont très hautes & en pluſieurs endroits chargées de vignes qui produiſent d'excellent vin.

(103) *Le Rhodope infertile & le fécond Iſmare.]* Le *Rhodope* & l'*Iſmare* ſont deux montagnes de Thrace. La première eſt nommée par les Italiens *Monte Argentaro*, & par les Grècs *Baſiliſſa*, comme qui

qui diroit *Reine des Montagnes*, parceque la Tradition veut qu'il y gît eu autrefois des Mines d'argent qu'on n'y découvre plus. Au reste je lui donne l'épithète d'*infertile*, à cause qu'elle est toute couverte de neige. Elle est d'une excessive hauteur. L'*Ismare* qui est aussi fort élevé, étoit, au contraire, très *fertile* en vignobles, & en oliviers. On dit qu'elle étoit habitée par Orphée. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir en faire mention dans mes vers, quoique Boece n'en ait point parlé dans les siens.

(104) *De l'Hèbre impétueux il suspendoit le cours.*] L'*Hèbre*, aujourd'hui *la Mariza*, est un fleuve de Thrace célèbre dans les écrits des anciens Poetes. Il a sa source dans le mont Hœmus, maintenant Balkan, sur les frontières de la Macédoine. On dit que ce fleuve roule des sables d'or. Les Bacchantes y jettèrent la tête d'Orphée.

(105) *Il enchaînoit le Tigre.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (65).

(106) *Il apprivoisoit l'Ours.*] L'*Ours* est un animal féroce, qui se retire ordinairement dans les Montagnes. Il n'est pas si gros en naissant que le petit d'une chienne, à ce que dit Aristote; & alors ce n'est qu'une masse de chair dans laquelle on ne distingue ni les yeux ni les membres. Mais d'autres croient avec beaucoup d'apparence, que cela vient de ce qu'il est envelopé de la secondine, qui est la membrane dont les animaux, comme les en-

fans, sont couverts dans le sein de leur mère. L'*Ourse* en débarasse ses petits à force de les lêcher; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce que l'on dit d'elle: savoir, qu'elle forme les membres à ses petits en les lêchant. *Ursaque lambendo catulos ceu formas inertes.* Dans la ménagerie de Chantilli dont j'ai parlé sous la Note (65), je vis en 1720. un *Ourson* vivant qui n'avoit point de pattes & qui ne laissoit pas de se rouler avec beaucoup d'adresse. On m'assûra que sa mere les lui avoit mangées en le lêchant.

(107) *La Biche, le Lion.*] La *Biche* est la femelle du Cerf, dont elle diffère en ce qu'elle n'a point de bois sur la tête, & que sa taille est plus petite. A l'égard du *Lion*, voy. la Note (21).

(108) *Le Cerf, le Loup-cervier.*] Le *cerf* est un animal sauvage, fort leger à la course, & qui porte sur sa tête un grand bois branchu. Le *Loup-cervier* est son ennemi. Voy. la Note (68).

(109) *Et le Perdreau timide & l'avide Epervier.*] C'est à dire, tous les oiseaux de proie qui font la guerre aux autres oiseaux.

(110) *Il descend aux Enfers.*] Les Poetes disent que les Enfers sont au plus profond de la Terre. Les Anciens les plaçoient dans l'Epire, parceque les premiers habitans de ce païs là, travaillant aux mines qui y étoient, faisoient périr quantité d'esclaves. C'est pour cela qu'on avoit donné à quelques fleuves

& à

& à quelques étangs de ce païs-la des noms qui signifioient, que ceux qui les traversoient pour y aller, les passoient pour la dernière fois. Voy. plus bas la Note (122).

(111) *La douceur de sa* Lyre.] La *Lyre* est un ancien instrument de Musique de figure presque circulaire, avec un petit nombre de cordes qu'on pince avec les doigts. Quelques uns en attribuent l'invention à Orphée: Du moins jouoit-il en perfection de cet instrument qu'il avoit reçu d'Apollon, à qui Mercure en avoit fait présent. Après la mort d'Orphée, sa *Lyre* fut mise par les Muses au rang des Astres. C'est, suivant l'Astronomie fabuleuse, le signe céleste qui en porte le nom, mais qui ne le doit qu'à la situation de dix étoiles, qui se lèvent en même tems que le signe de la Balance.

(112) *Il le dit aux Echos.]* L'*Echo* n'est autre chose qu'une répétition de la voix, qui se fait par la réfléxion de l'air reçu dans des cavités, & renvoié avec les mêmes modulations. Mais, suivant les Poëtes, c'est une Nymphe, morte de douleur par l'insensibilité de Narcisse, & qui aïant été métamorphosée en pierre, n'a retenu que l'usage de la voix & la faculté de répéter le dernier mot des interrogations qu'on lui fait. Il y a même des *Echos* qui répètent jusqu'à six & sept fois. Ovide dans le troisième Liv. de ses Métamorphoses, rapporte une conversation d'*Echo* avec Narcisse. On ne sera pas faché de la trouver ici; *Echo* n'y répète qu'une fois:

Dixerat: Ecquis adeſt? & adeſt, *reſponderat Echo.*
Voce, veni, *magnâ clamat: vocat illa vocantem.*
Reſpicit, & rurſus nullo veniente; Quid, *inquit,*
Me fugis? & *totidem, quot dixit, verba recepit.*
Perſtat, & *alternæ deceptus imagine vocis,*
Huc coëamus, *ait: nullique libentius unquam*
Reſponſura ſono, coëamus, *retulit Echo.*

Voici une imitation de ces vers où je fais répéter l'*Echo* deux fois;

Sur le bord d'un ruiſſeau, Narciſſe à ſon image,
Dans le criſtal de l'onde, adreſſant ſon hommage,
Echo de cet ingrat répétoit l'entretien.
Le fol Amant dit en lui même,
C'eſt elle aſſûrement, c'eſt la Beauté que j'aime.
Vien! lui dit-il tout haut. L'Echo répond:
vien, vien!
Il ſe tourne auſſitôt du côté qu'on l'appelle:
Mais Echo ſe taiſant au moment qu'il ſe taît,
Il la cherchoit envain d'un regard inquièt:
Il dit en ſoupirant: *Tu me fuis, ô Cruelle?*
Elle? Elle? repéta-t-elle.
A ce mot il ſe trouble, abuſé par la voix,
Qu'il croit ſortir de l'onde où ſa Nymphe réſide;
Et ſoudain ſe jettant dans le miroir liquide:
Reçoi les doux baiſers d'un Amant aux abois!
Dit-il à l'image perfide.

Echo

Echo lui répondit pour la dernière fois,
Bois! Bois!

(113) *Cerbere en sent dabord le charme inévitable.*] Les Poëtes feignent que la porte des Enfers est gardée par *Cerbere*, qui est un chien à trois têtes & à trois gueules, avec des serpens au lieu de poil. Ils le disent né du Géant Typhon & d'Echidna. Il caresse les ames malheureuses qui vont aux Enfers, & dévore celles qui en voudroient sortir, ou les hommes vivans qui y voudroient entrer. On croit que le mot *Cerbere* vient du Grec κρεοβόρον c'est à dire *devorant la chair*, en latin *carnivorum*; & que ce prétendu chien n'est autre chose que la Terre, dont le propre est de consumer les corps morts. D'autres disent qu'il est la figure du Tems qui devore toutes choses, *Tempus edax rerum*; & que ses trois têtes désignent le passé, le présent & l'avenir.

(114) *Le trouble qui saisit les Parques inhumaines.*] Les Poetes disent que ce sont trois sœurs, qu'ils nomment *Clotho*, *Lachesis* & *Atropos*. Ils les font arbitres de la vie des hommes, depuis la naissance jusqu'à la mort. Ils supposent qu'elles la filent; que *Clotho* tient la quenouille & tire le fil; que *Lachesis* tourne le fuseau, & qu'*Atropos* coupe le fil.

(115) *L'implacable Mégère & ses horribles sœurs.*] Ce sont les *Furies* ou les *Eumenides*, & proprement les *Remords*, Déesses de l'Enfer, que les Poëtes disent être les vengeresses des crimes. Il y en a trois qui sont *Mégère*, *Tisiphone* & *Alecton*, noms qui signifient la *Vindicative* l'*Inquiète* & l'*Odieuse*.

 Quel-

Quelques uns en ajoutent une quatrième, qu'ils nomment *Lyssa*, c'est à dire la *Rage*. On les fait filles de l'Achéron & de la Nuit; & on les peint avec des serpens au lieu de cheveux, & avec des torches & des fouets à la main. Voy. la Note suivante.

(116) *De leurs affreux serpens le long sifflement cesse.*] C'est le Poëte Eschyle qui a le premier donné des *serpens* aux Furies; enquoi Virgile, Claudien & quelques autres encore plus modernes, l'ont imité.

(117) *Sur sa fatale roue Ixion étendu.*] Suivant les Poëtes, *Ixion* étoit fils d'Ætion Roi des Lapithes, ou de Phlégias, ou même de Jupiter qui l'admit un jour à la table des Dieux, ce qui lui donna la hardiesse d'en conter à Junon qui en avertit Jupiter. Ce Dieu voulant éprouver *Ixion*, forma une nuée qui ressembloit parfaitement à *Junon*, & la fit paroître devant lui dans un lieu secret. L'amoureux *Ixion* l'embrassa pour Junon. Delà vinrent les Centaures. Mais Jupiter, voiant que ce Téméraire se vantoit d'avoir joui de Junon, le précipita d'un coup de foudre dans les Enfers, où il est attaché avec des serpens sur une *roue* qui tourne sans cesse.

(118) L'*impatient Tantale en cet instant oublie.*] *Tantale*, fils de Jupiter & de la Nymphe Ploté, étoit Roi de Phrygie & de Paphlagonie. Un jour aiant reçu chez lui Jupiter & les autres Dieux, & voulant éprou-

éprouver leur Divinité, il leur fit fervir parmi d'autres viandes, fon fils Pelops coupé en morceaux & apprêté en forme de mèts, Les Dieux s'apperçurent de la fuppofition, & n'y voulurent point toucher, à l'exception de Cerès, qui fongeant à fa fille Proferpine, mangea, fans y penfer, l'épaule gauche de Pelops. Jupiter en raffembla tous les autres membres, & y ajoutant une epaule d'yvoire, il en forma un corps qu'il reffufcita. A l'égard de *Tantale*, il fut précipité dans les Enfers, où il eft tourmenté d'une faim & d'une foif perpetuelle, étant jusqu'au menton au milieu d'un lac dont l'eau s'enfuit quand il veut boire, & aiant devant fa bouche une branche d'arbre chargée de fruits, qui fe retire quand il y veut mordre. Hygin & Lucrèce difent auffi qu'il y a au deffus de fa tête une groffe pierre fufpendue en l'air & toujours prête à l'écrafer.

(119) *Le Fils même d'*Elare, *amant infortuné.]* C'eft le Géant *Tityus*, fils de Jupiter & de la Nymphe E*lare* fille d'Orchomène. Il fut tué par Apollon, ou, felon d'autres, foudroié pour avoir voulu attenter à l'honneur de Latone mère d'Apollon. Les Poëtes feignent que dans les Enfers où il eft, un Vautour lui ronge le cœur, fans le faire mourir; & que fon corps y occupe neuf arpens de terre.

(120) E*nfin jusqu'au Tyran de ce barbare* E*mpire.]* Ce *Tyran* eft Pluton fils de Saturne & d'Ops, & frère de Jupiter & de Neptune. Les Poëtes le font Roi des Enfers, & l'Epoux de Proferpine, fille de Cerès. Ils le repréfentent fur un chariot tiré par quatre chevaux noirs,

noirs, & tenant des clefs à la main. On croit que cette Fable vient de ce que dans le partage des Etats de Saturne, *Pluton* eut les païs voisins de la Mer de Toscane, qu'on appelle en Latin *Mare Inferum*; & qu'il institua le premier les honneurs funèbres que l'on rend aux Morts.

(121) *Et que son heureuse Ombre.]* Les Poëtes, à l'imitation des Paiens, représentent les Ames séparées des corps, comme des substances legères à la manière des *Ombres*, & néanmoins visibles, aiant les mêmes organes, faisant les mêmes fonctions qu'elles font dans les corps; voiant, parlant, entendant, & faisant de semblables actions; de sorte que, suivant cette imagination, ce ne sont que des corps plus subtils & tenant de la qualité de l'air. Cette idée fut même adoptée par quelques uns des premiers Chrétiens; jusque là qu'il y en eut qui donnèrent à Dieu un corps fait à peu près de cette façon: c'est pourquoi on les appella *Antropomorphites*, parcequ'ils croioient que Dieu avoit la forme d'un homme.

(122) *Repasse sur tes pas les bords du fleuve sombre.]* Les Poëtes feignent qu'il y a six *fleuves* dans les Enfers: l'*Achéron*, le *Phlégéton*, le *Cocyte*, l'*Erèbe*, le *Styx*, l'*Averne* & le *Lethé*. L'*Achéron*, suivant la Fable, étoit un fils de Cerès, qu'elle mit au Monde dans une caverne de Crète; & n'osant le faire paroître, parcequ'elle craignoit la haine des Titans qui vouloient abolir sa famille, elle le conduisit dans les Enfers où il fut changé en *fleuve*. D'autres le font fils du Soleil & de la Terre, & disent qu'il fut précipité dans les Enfers par Jupiter, pour avoir fourni de son eau aux Titans alte-

rés

rés lorsqu'ils faisoient la guerre à ce Dieu; & que ce fut par cette raison qu'il devint depuis très amer. Le *Phlégéton* est un *fleuve* dont les eaux sont, dit-on, tout en feu, ce qu'exprime son nom. Le *Cocyte* qui dans le sien signifie *plainte*, marque les douleurs de ceux qui sont dans les tourmens des Enfers. C'est ce *fleuve* qui donna le nom aux fêtes *Cocytiennes*, qu'on célèbre, dit-on, dans les Enfers à l'honneur de Proserpine. L'*Erèbe* est un *fleuve* né du Chaos & des Ténèbres. Le *Styx* est une fontaine d'Arcadie dont les eaux sont extrémement froides & venimeuses. Suivant la Fable, il est en si grande vénération parmi les Dieux, que quand quelqu'un d'eux a juré par le *Styx*, s'il viole son serment, il est privé pendant cent ans de la Divinité, du nectar & de l'ambrosie. L'*Averne* est un Lac d'Italie d'une excessive profondeur & dont les eaux sentent le souphre. Les Poëtes l'ont pris non seulement pour un Lac infernal, mais aussi pour l'Enfer même. Enfin le *Lethé* est un *fleuve* dont les eaux ont la propriété de faire oublier le passé. C'est pourquoi l'on en fait boire à ceux qui le passent. Voy. la Note (96) du Liv. II.

(123) *Mais avant qu'arrivés aux portes des Enfers.*] Les Poetes disent que le *Ténare*, l'*Averne*, dont j'ai parlé dans la Note précédente, & l'*Amsaint*, sont les *Portes* de l'*Enfer*. Le *Ténare* est un cap de Laconie proche duquel on voit une caverne qui a donné lieu d'en faire un des *soupiraux* du Roiaume de Pluton. L'*Amsaint* est un lieu dans la Toscane, rempli de marais dont les eaux sont souphrées & contagieuses, ce qui l'a fait regarder comme une des *portes* de l'*Enfer*.

(124) *Non*

(124) *Non l'Amour ne connoît d'autre loi que lui-même.]* C'est ainsi que j'ai rendu ce vers de Boëce: *Major lex amor est sibi.* Cette pensée a été imitée en Italien dans la belle scène de Mirtil du *Pastor fido* de Guarini, & ainsi rendue en François dans la Traduction de cette scène que l'on attribue à Madame la Comtesse de la Suze:

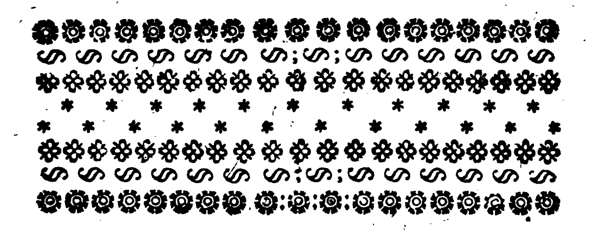
Que votre bonheur est extrème
Cruels Lions, sauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre règle que l'amour même.

Sans doute ou la Nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi,
Ou la Loi doit passer pour une Loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

(125) *Aux rives d'Acheron n'étoit point arrivé.]* Voy. ce qui en a été dit sous la Note (122).

FIN DES REMARQUES
SUR LE TROISIEME LIVRE.

LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE QUATRIEME.

Dans lequel il est prouvé que Dieu gouvernant le Monde, tous les Méchans sont malheureux & impuissans ; & qu'il en est tout au contraire des Gens de bien qui ont toujours autant de bonheur que de puissance. Il y est parlé en même tems de la Providence & du Destin ; & l'on y montre aussi qu'il n'y a point de mauvaise Fortune.

LA

La Philosophie aiant achevé de chanter ces vers, avec autant de grace que de majesté; je prévins l'intention qu'elle avoit de continuer son discours, pour l'engager à me délivrer d'un reste de tristesse que je sentois encore au dedans de moi. Je lui adressai donc la parole en ces termes.

BOECE.

O vous, qui voulez bien me guider à la véritable lumière, & m'y conduire comme par la main! Tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, me paroît incontestable, soit en le considérant dans l'excellence du sujet, soit en pesant les raisons que vous y avez jointes. Cependant je vous avouerai que cela n'étoit pas tout à fait nouveau pour moi Vous n'avez fait que m'en rappeller le souvenir, qui m'étoit échapé dans le ressentiment de mes malheurs. Mais voulez-vous que je vous dise la principale cause de mon chagrin? C'est de voir que DIEU, qui est la Bonté-même, gouvernant le Monde, permette, ou que sa Bonté

Bonté y souffre des maux, ou que sa Justice les y laisse impunis. Jugez, vous-même, combien cela est étonnant. Mais ce qui l'est encore davantage; c'est que, où la méchanceté fleurit & donne la loi, il ne suffit pas que la Vertu soit privée des récompenses qu'elle mérite; les scélérats la foulent aux pieds & lui font subir les supplices qui ne sont dus qu'au crime. Vous conviendrez avec moi que ces choses arrivant dans les Etats d'un Divin Maître qui sait tout, qui peut tout, & qui ne doit vouloir que ce qui est bon, c'est de quoi personne ne sauroit ni assez s'étonner, ni assez se plaindre.

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute, il y auroit lieu d'être dans le dernier étonnement, & ce seroit la chose du Monde la plus monstrueuse en effet, si, comme vous le pensez, les vases méprisables étoient précieux, & les précieux méprisés dans une maison aussi bien reglée qu'est celle du plus excellent Père de famille. Mais cela n'est

Car si les conséquences que nous avons tirées de nos propositions demeurent pour constantes, vous reconnoîtrez que sous le gouvernement de Dieu, dont nous parlons, les Bons sont toujours puissans, & les Méchans au contraire toujours foibles & méprisables; qu'il n'y a point de Vice sans chatiment, ni de Vertu sans récompense; que la prospérité est inséparable des Bons, & l'adversité des Méchans; & plusieurs autres vérités convaincantes qui, en faisant cesser vos plaintes, vous fortifieront contre elles. Ainsi, comme vous avez déja vû & l'image de la Felicité & l'endroit où elle réside, par les connoissances que je vous en ai données; parcourant de suite tout ce qui peut avoir quelque rapport à mon dessein; je vous tracerai la route qui vous conduira en votre maison. Je donnerai des aîles à votre ame pour lui faire prendre l'essor; & par ce moien délivré de trouble, sous ma conduite, sur mes pas & avec mon secours, vous retournerez sain & sauf en votre Patrie.

* * *

Apprenez

Apprenez que j'ai la vertu
De vous porter aux Cieux, à l'aide de mes aîles: (1)
Tout esprit pénétrant, qui s'en est revêtu,
Voit la Terre à regrèt, dès qu'il vole avec elles.

* * *

Dans son essor illimité,
Des airs, en un clin d'œuil, il traverse le Globe; (2)
Des Nuages qu'il fend, l'amas précipité,
Loin de lui, sous ses pas, s'abaisse & se dérobe.

* * *

De là courant comme un éclair,
Il passe, sans effroi la Region torride, (3)
Dont la chaleur éxtrême est un effet de l'air,
Qu'agite un tourbillon plus vif & plus rapide.

* * *

Compagnon des Astres errans, (4)
Il a déja sous lui la Planète nocturne,
Puis Mercure, & bientôt, dans des Cieux différens,
Venus, le Soleil, Mars, Jupiter & Saturne.

* * *

De ces spectacles réjoüi,
Jusqu'au premier Mobile, il s'élève, il lè quite; (5)
Puis il se trouve enfin, moins surpris qu'ébloüi,
Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite (6)

* * *

Là règne le Maitre des Rois:
Son Sceptre est la Bonté, l'Univers est son Trone,
D'où faisant mouvoir tout, par d'immuables loix,
Lui seul il est exemt du mouvement qu'il donne.

* * *

O si je vous y remenois!
Vous doutez aujourd'hui que ce Lieu soit le vôtre:
Mais vous diriez alors: oui, je le reconnois;
C'est ici mon logis, je n'en aurai point d'autre.

* * *

Quittez ce terrestre sejour:
Vous serez convaincu, que le plus puissant Prince (7)
N'est qu'un homme en exil au milieu d'une Cour,
Tout craint, tout redouté qu'il est dans sa Province.

* * *

BOËCE.

Ha, que vos promesses sont magnifiques! je ne doute point que vous ne puissiez les effectuer. Ne differez donc pas

pas à satisfaire le desir que vous m'en donnez.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut premièrement vous convaincre que la Puissance est inséparable des Bons, & l'impuissance des Méchans. En vous démontrant l'un, je vous prouverai conséquemment l'autre. Car puisque le Bien & le Mal sont deux choses contraires, s'il est prouvé que le premier ait de la Puissance, il sera évident que l'autre n'en a point; & de même s'il est démontré que celui ci soit fragile, il en faudra conclûre que l'autre est solide. Mais pour rendre cette proposition plus sensible, j'en discuterai les deux points, & les prouverai l'un après l'autre.

Deux choses concourent chez les hommes pour faire une action: la Volonté & la Puissance. L'une & l'autre y sont tellement nécessaires, qu'elles ne peuvent jamais opérer séparément. Personne n'entreprend ce qu'il n'a point la Volonté de faire, & la Volonté lui est inutile dès qu'elle est impuissante. De là vient

que si vous avez vû quelqu'un vouloir ce qu'il ne pouvoit se procurer, vous ne devez pas douter qu'il a manqué de Puissance pour l'obtenir.

BOËCE.

Cela est clair, & il est impossible de le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Et si vous en voiez un autre qui ait fait ce qu'il a voulu, douterez-vous qu'il l'ait pû faire ?

BOËCE.

Nullement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on doit être censé puissant dans ce qu'on peut faire, & impuissant au contraire dans ce qu'on ne peut pas.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Vous souvenez-vous donc que je vous ai déja prouvé, que la Volonté de l'homme,

me, quelque différens que soient les objets qui l'entrainent, n'a qu'un seul but, qui est la Félicité ?

BOËCE.

Je me souviens que cela a été aussi démontré.

LA PHILOSOPHIE.

Avez-vous oublié que la Félicité est la même chose que le Bien; & qu'ainsi il n'y a personne qui ne désire le Bien, puisque tout le monde désire la Félicité ?

BOËCE.

Loin de l'avoir oublié, je l'ai gravé profondément dans ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Tous les hommes donc, les Bons comme les Méchans, tendent unanimement au Bien.

BOËCE.

C'est une conséquence très-juste.

LA PHILOSOPHIE.

Mais il est sûr qu'on devient homme de bien par la participation du Bien.

BOËCE.

Cela est certain.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Bons acquièrent ce qu'ils désirent.

BOËCE.

Je le pense ainsi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais si les Méchans acquéroient le Bien qu'ils désirent, ils ne pourroient pas être Méchans.

BOËCE.

C'est la vérité.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que les uns & les autres désirent le Bien, que les Bons seuls acquièrent; il est indubitable que les Bons sont puissans & que les Méchans ne le sont pas.

BOËCE.

Quiconque en doute, ne connoît ni la nature des choses, ni la conséquence d'un raisonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Encore une fois, si de deux Etres qui ont naturellement le même but, l'un y parvient par un moien naturel; & que l'autre ne puisse user de ce moien; mais que, pour y suppléer, il en emprunte un autre qui n'étant point naturel, n'effectue pas son dessein, & seulement fasse semblant de l'effectuer: lequel de deux a le plus de Puissance à votre avis?

BOECE.

Je devine votre idée, mais je souhaiterois que vous m'en donnassiez un éxemple.

LA PHILOSOPHIE.

Ne m'accorderez-vous pas que la faculté de marcher est naturelle à l'homme?

BOECE.

Sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Doutez-vous que cette faculté soit l'office naturel des pieds?

BOËCE.

Je n'en puis douter.

LA PHILOSOPHIE.

Si donc quelqu'un marche avec les pieds, le pouvant faire; & qu'un autre à qui ce moien naturel manque, s'appuiant sur ses mains, s'efforce à marcher: auquel des deux doit-on attribuer plus de force?

BOËCE.

Continuez, s'il vous plaît: car personne ne doute que celui-là ne soit plus fort, qui a la faculté de se servir d'un moien naturel dont un autre est privé.

LA PHILOSOPHIE.

Il en est de même du souverain Bien que les Bons & les Méchans se proposent également pour but. Les vertus sont le moien naturel dont les premiers se servent pour le chercher. Mais les Méchans veulent acquérir ce Bien par toutes sortes de cupidités, qui ne sont point des moiens naturels pour l'obtenir. Etes-vous là dessus d'un autre sentiment?

BOECE.

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Et sentez-vous ce qu'il en faut conclure ?

BOËCE.

Il resulte de tout cela que les Bons nécessairement sont toujours puissans, & les Méchans au contraire toujours impuissans.

LA PHILOSOPHIE.

Vous prévenez parfaitement bien ma conséquence ; & c'est une marque (sujet ordinaire d'espérance pour un Medecin) que la Nature s'aide déja & commence à se fortifier en vous. Mais puisque je vous vois de si grandes dispositions à pénétrer mes raisonnemens, je ne les épargnerai point à l'avenir. Voïez donc combien grande est la foiblesse des Méchans, de ne pouvoir arriver à un but vers lequel un penchant naturel les porte, & pour ainsi dire les entraine avec violence. Et que seroit-ce, si la Nature qui les éclaire, leur avoit refusé un secours

secours qui est si puissant & presque invincible? Mais voiez, dis-je, à quelle extrêmité leur impuissance est réduite. Car ce ne sont point des bagatelles, ni de ces frivoles prix des Jeux publics, qu'ils désirent & qu'ils désirent envain: c'est pour le comble des Biens, c'est pour la chose la plus essentielle qu'ils languissent; & ces malheureux ne peuvent posséder le seul objet qui les occupe jour & nuit: en quoi les Bons leur sont manifestement supérieurs en force & en puissance. Car pour continuer à me servir de l'exemple que je vous citois tout à l'heure, si un homme marchant à pied étoit allé si loin qu'il n'eût plus trouvé de terres à parcourir, vous jugeriez qu'il a eu une très grande puissance de marcher. Ainsi vous ne pouvez pas disconvenir que celui qui parvient à la possession de ce qui est le plus desirable, n'y aiant rien au delà de ce but, ne soit de même extrêmement puissant. Cela étant, il s'ensuit que les Méchans sont dépourvûs eux-mêmes de toutes forces. Car par quelle raison abandonnent-ils la vertu,

vertus, ſuivent-ils les vices? Eſt-ce par défaut de connoiſſance des Biens? il n'y a point une plus grande marque de foibleſſe, que d'être dans les ténèbres d'une aveugle ignorance. Ont-ils bien connoiſſance de ce qu'ils doivent ſuivre? ils en ſont donc détournés par les paſſions qui les entraînent; & en ce cas le déréglement les rend également foibles, puiſqu'ils n'ont pas la puiſſance de réſiſter au vice. Enfin s'y laiſſant aller, abandonnent-ils le Bien qu'ils connoiſſent & qu'ils déſirent? Si cela eſt, ils ceſſent non ſeulement d'avoir de la puiſſance, mais même d'exiſter. Car dès qu'on abandonne la fin commune à toutes les choſes qui exiſtent, on ſe prive auſſi par là de ſon exiſtence. Peut-être ſera-t-on ſurpris de m'entendre dire que les Méchans n'exiſtent point, eux dont le nombre eſt ſi grand dans le Monde: cependant rien n'eſt plus vrai. Je ne déſavoue point que ceux qui ſont Méchans, ne le ſoient; mais qu'ils ſoient purement & ſimplement, c'eſt ce que je nie. En effet comme vous avez donné à un

à un homme mort le nom de cadavre (g) & que vous ne pouvez pas l'appeller simplement un homme: de même aussi je vous accorderai que des hommes vicieux sont des Méchans; mais je ne conviendrai jamais de leur existence. Car une chose existe qui conserve son rang, sa nature & sa constitution: mais sitôt qu'elle s'en sépare, elle perd l'existence qui y est attachée.

BOËCE.

Mais les Méchans ne peuvent-ils rien?

LA PHILOSOPHIE.

Je ne vous le nie point. Mais cette Puissance qu'ils font paroître, est moins un effet de leur force que de leur foiblesse, puisqu'elle ne s'étend qu'au Mal qu'ils ne pourroient point faire, s'ils pouvoient faire le Bien. Ainsi cette Puissance est une marque évidente qu'ils ne peuvent rien. Car le mal n'etant rien, comme je vous l'ai dit (9), si les Méchans ne peuvent autre chose que le Mal, il est manifeste qu'ils ne peuvent rien.

BOECE.

BOËCE.

Cela eſt très-ſenſible.

LA PHILOSOPHIE.

Pour comprendre à quoi ſe reduit la vertu de cette Puiſſance, rappellez-vous qu'il n'y a rien de plus puiſſant que le ſouverain Bien, comme je vous l'ai fait voir. (10)

BOËCE.

Je m'en ſouviens.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ce même Bien ne peut point faire le mal.

BOËCE.

Non, certainement.

LA PHILOSOPHIE.

Eſt-il probable que des hommes aient le pouvoir de tout faire?

BOËCE.

Il faudroit être inſenſé pour ſe l'imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ces mêmes hommes peuvent le Mal.

BOËCE.

O plût à Dieu qu'ils n'en eussent pas le pouvoir!

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que, quand on a la Puissance de faire le Bien, on peut tout, & qu'on n'a point la Puissance de tout faire, quand on ne peut que le Mal: il est évident que ceux qui ne peuvent que le Mal, ont beaucoup moins de Puissance, que ceux qui peuvent faire le Bien. De plus, je vous ai prouvé que toute Puissance étoit du nombre des choses désirables, & que celles-ci étoient rélatives au Bien, comme au dégré le plus éminent de leur nature. Mais la possibilité de commettre une mauvaise action, ne peut être rélative au Bien. Donc cette possibilité n'est point désirable. Mais toute Puissance est désirable: donc il est évident que la possibilité du Mal n'est point une véritable Puissance. De tout cela il résulte

que

que les Bons ſeuls ont de la Puiſſance, & que les Méchans n'ont autre choſe que de la foibleſſe. Ainſi Platon (11) avoit raiſon de dire que les Sages étoient les ſeuls qui euſſent la Puiſſance de faire ce qu'ils déſiroient; qu'à la verité les Méchans pouvoient faire ce que la fantaiſie leur dictoit; mais qu'il leur étoit impoſſible de combler leurs déſirs. En effet ils font ce qui les flate, dans la vûe de ſe procurer le Bien qu'ils ſouhaitent: mais ils ne ſe le procurent pas, parceque le crime ne conduit point à la Félicité.

* * *

Vous voiez ces Tyrans (12) que la Pourpre environne, (13)
Qui, ſous un dais pompeux, ſont aſſis ſur le Trone: (14)
Admirez leur grandeur!
Mille Soldats armés autour d'eux font la Garde;
Quiconque les approche, en tremblant, les regarde:
Ils ſement la terreur.

* * *

Heureux qui leur ſait plaire! Heureux qui les contente!
S'ils ont quelque déſir, il n'eſt rien qu'on ne tente, (15)

Pour aller au devant,
Prononcent ils un mot? de bouche en bouche il vole:
On croit, du haut des Cieux, entendre à leur parole,
Parler un Dieu vivant.

* * *

Mais qui depouilleroit ces superbes Idoles,
Qui les verroit privés de leurs masques frivoles
Qu'adore l'Univers:
Alors il connoîtroit, en voiant leurs entraves,
Que loin d'être des Dieux, ce sont de vrais Esclaves
Languissans dans les fers.

* * *

Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent: (16)
La noire trahison obsède ceux qui regnent,
Et par tout les poursuit.
Leurs mèts les plus exquis sont infectés d'absynte;
A leurs yeux soupçonneux la mort est toujours peinte
Et le jour & la nuit:

* * *

Entrent-ils dans le lit? au moment qu'ils sommeillent,
L'Ambition, la Gloire, en sursaut les réveillent,
L'aiguillon à la main;
Empoisonnent leurs cœurs, y souflent le carnage,
Et tout ce que l'Enfer inventa dans sa rage
Contre le Genre Humain.

* * *

On

On dit qu'ils ſont puiſſans: voions ce qu'ils produiſent:
Ils font des malheureux, bien plus qu'ils n'en détruiſent
Par leurs combats mortels:
Mais plus malheureux qu'eux dans leurs dures contraintes,
Ils ſont importunés & des cris & des plaintes
Qu'on porte à leurs autels.

* * *

Ils n'ont pas un Ami, malgré tant de baſſeſſes
Que fait un Courtiſan, pour flater leurs foibleſſes
Qu'il condamne tout bas.
Dupes de leurs égaux; ce n'eſt pas tout encore.
Sujets à des revers, le chagrin les dévore,
Et les livre au trépas.

* * *

Voilà ces Potentats, que dans leur rang ſuprême,
On oſe inſolemment égaler à Dieu même:
Helas! qu'ils ſont petits!
Peut-on dire, en effet, qu'ils ſoient ce que nous ſommes,
Lorsqu'à plus de Tyrans que le reſte des hommes,
Ils ſont aſſujetis?

* * *

Comprenez-vous, par tout ce que je vous ai dit, combien le crime traîne après soi d'infamie ; & de quel éclat au contraire brille la vertu ? C'est une preuve certaine, que les Bons ne demeurent jamais sans récompense, ni les Méchans sans chatiment. Car dans tout ce qu'on fait, on se propose un but, & ce but en est vraisemblablement la récompense. Ainsi ceux qui entrent dans la carrière où se font les éxercices de la course (17), ont pour but la couronne qui en est le prix : Mais nous avons fait voir que la Félicité est le Bien qu'on se propose pour la fin de tout ce qu'on fait. Donc on se propose le même Bien, comme la récompense de toutes ses actions. Or ce Bien est inséparable des Bons, puisque (18) personne ne peut-être justement appellé Bon, s'il n'a rien de bon. Par conséquent les Bons ne sont jamais sans récompense. Ainsi, que la fureur des Méchans fasse contre un Sage tout ce qu'ils voudront, ils n'abattront point sa couronne, ils ne la flétriront pas. En effet l'éclat propre & naturel à la vertu,

ne peut être terni par un vice qui n'est point en elle. Si la récompense dont elle se glorifie, étoit un avantage qu'elle tint d'autrui, celui qui la lui auroit donnée, ou quelqu'autre, pourroit l'en dépouiller sans doute. Mais comme c'est une chose que le Vertueux tient de la Vertu seule, il ne peut la perdre qu'en cessant d'être vertueux. Enfin si l'on ne désire la récompense que parcequ'on la croit un Bien : qui s'imaginera que celui qui possede le Bien, soit privé d'une récompense ? Mais de quelle récompense ? de la plus belle & de la plus grande de toutes. Rappellez-vous à ce sujet l'excellent (19) Corollaire que j'ai fait avec vous ; & tirez-en ce raisonnement. Le Bien étant la Félicité, il s'ensuit de là que les Bons étant Gens de Bien, deviennent heureux : mais s'ils sont heureux, nécessairement ils sont des Dieux. Ainsi la Divinité devient la récompense des Bons ; récompense qui ne peut être ni enlevée par le tems, ni diminuée par le pouvoir des Méchans, ni alterée par leur malice. Et cela posé, nul homme sage ne peut douter qu'il n'y ait de mê-

me un chatiment inséparable des Méchans Car le Bien étant aussi opposé au Mal, que le chatiment l'est à la récompense, il est nécessaire, que s'il y a une récompense pour le Bien, il y ait par opposition un chatiment pour le Mal. Et comme (20) la récompense des vertueux est la Vertu même, ainsi (21) le Vice est le chatiment des vicieux. Mais quiconque est affligé d'un chatiment, reconnoît qu'il est affligé d'un Mal. Si donc les Méchans veulent se rendre justice, peuvent ils faire croire qu'ils soient exemts de chatiment, lors que le Vice qui est le dernier des maux, non content de les affliger, les corrompt entièrement? Or jugez quel doit être le chatiment des Méchans, opposé à la récompense des Bons. Vous avez appris de moi que tout ce qui éxiste, conserve l'union qui lui donne l'être, & que tout ce qui la conserve est un Bien: par conséquent tout ce qui éxiste, doit avoir l'apparence d'un Bien. Ainsi tout ce qui s'écarte du Bien, n'éxiste plus. Donc les Méchans cessent d'être ce qu'ils étoient.

Mais

Mais ils étoient hommes, comme le font voir les traits humains qui leur restent. Donc aiant été changés en Méchans, ils ont cessé d'être hommes. Mais comme la Vertu seule peut élever l'homme au dessus de l'humanité, il faut par une opposition naturelle, que le Vice réduise au dessous de l'humanité ceux qu'elle en dépouille: par conséquent vous ne devez plus regarder comme homme, celui que le Vice a rendu vicieux. Dites-moi: quelle différence y a-t-il entre un Loup (22) qui vit de rapine, & un Voleur (23) que la cupidité porte à toutes sortes de violences pour avoir le bien d'autrui? Y a-t-il rien de plus ressemblant à un Dogue irrité (24) qui abboie aux passans, (25) qu'un homme dont la langue dangereuse attaque tout le monde? Quoi de plus conforme (26) au Renard, (27) qu'un Fourbe qui vous tend des pièges pour surprendre votre bonne foi? (28) Au Lion (29) qu'un Emporté toujours prêt à vous déchirer? (30) Au Cerf, (31) qu'un Poltron qui s'effraie de son ombre? (32)

 Al-

A l'Ane (33) qu'un Pareſſeux (34) & un Hébêté? (35) Aux Oiſeaux même, (36) qu'un Volage & un inconſtant? Que vous dirai-je enfin? (37) Le Débauché qui ſe plonge dans les plus ſales voluptés, n'eſt-il pas (38) un Pourceau qui ſe veautre dans la bourbe? Ainſi voilà comme il arrive que quand on ceſſe d'être Homme, en abandonnant la Vertu; loin de paſſer à la condition Divine, on eſt transformé en Bête (39).

* * *

Errant au gré des Vents, ſur la Plaine écumeuſe (40),
L'Epoux de Pénélope avoit été pouſſé (41)
Vers les bords enchantés de cette Isle fameuſe (42)
Où regnoit l'infame Circé (43).

* * *

Par les effets ſoudains d'un funeſte brûvage (44)
En transformant les corps, ce Monſtre redouté
Avoit l'afreux pouvoir de mettre en eſclavage
Les objets de ſa cruauté.

* * *

De l'Aventurier Grèc les Compagnons fidèles (45)
Eurent bientôt du charme éprouvé les vertus:
Privés des traits humains, de figures nouvelles
Ils s'étoient deja revêtus.

* * *

L'un

L'un couroit se plonger dans la fange infectée,
Sous le hideux aspect d'un sauvage Pourceau: (46)
L'autre armé d'une griffe au carnage apprêtée,
Etoit semblable au Lionceau. (47)

* * *

Ceux-ci changés en Loups, dans de sombres tanières, (48)
S'efforçant de gémir, poussoient des hurlemens:
Ceux là, grimpant aux toits, remplissoient les goutières (49)
De leurs tristes miaulemens.

* * *

Ulysse eut fait comme eux, si dans cette aventure (50)
Les Dieux l'abandonnant à sa foible raison,
Il n'eût, contre le charme, obtenu de Mercure (51)
Un souverain contrepoison. (52)

* * *

Sa Troupe cependant sous un afreux visage,
N'aiant plus rien d'humain en ce fatal moment,
De l'esprit & de l'ame avoit encor l'usage,
Pour déplorer ce changement.

* * *

O qu'ils sont impuissans, ces charmes invincibles,
Qui métamorphosant les corps qu'ils ont surpris,
Ne défigurent point, par leurs pouvoirs nuisibles,
Ni les ames, ni les esprits!

* * *

Plus dangereux cent fois est un penchant infame,
Qui, sans changer les corps des humains vicieux,
Peut métamorphoser leur esprit & leur ame,
Par un poison contagieux.

* * *

BOËCE.

Je conviens & je vois qu'on peut dire avec raison qu'encore que les Méchans gardent à l'extérieur les apparences de l'humanité, ils sont cependant changés intérieurement en Bêtes. Mais ils n'en ont malheureusement la férocité, que pour nuire aux Gens de bien; & c'est ce que je ne voudrois pas qu'il leur fût permis.

LA PHILOSOPHIE.

Aussi n'en ont ils point la permission, comme je vous le ferai connoître dans peu. Toutefois si ce prétendu droit de faire du mal, que vous croiez être en eux, leur étoit ôté, comptez qu'ils en seroient bien moins punis qu'ils le sont. Car il est certain, quoique cela paroisse peut-être incroiable à quelques uns, que les Méchans sont plus malheureux dans l'accomplissement de leurs mauvais desseins, que

que dans l'impuissance de les accomplir; parceque si c'est un malheur de vouloir un mal, c'en est un plus grand de le pouvoir, vû que sans la puissance, leur mauvaise volonté demeureroit sans effet. Ainsi, comme il y a de l'infortune dans l'un & dans l'autre, il faut nécessairement que ceux à qui vous voiez vouloir le mal, le pouvoir & l'accomplir, soient triplement malheureux.

BOECE

Je suis de votre sentiment: mais pour les délivrer au plustôt de ces infortunes, je souhaite ardemment que vous me fassiez voir qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire le mal.

LA PHILOSOPHIE.

Ils en seront délivrés plus vîte que vous ne voudriez, & qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Car il n'y a rien de si tardif dans les bornes étroites de cette vie, qui doive être de longue attente, sur tout pour une ame immortelle. Les plus flateuses espérances des Méchans, les hauts édifices de leurs

leurs projets criminels, sont souvent renversés par des contretems imprévûs: Et voilà ce qui arrête le cours de leur misère, par la raison que si la méchanceté rend quelqu'un misérable, celui là doit l'être davantage, qui est plus long-tems Méchant. Ainsi je les jugerois infiniment malheureux, si la mort ne venoit du moins mettre une fin à leur méchanceté. Car si la conséquence que j'ai tirée de l'infortune des Méchans, est vraie, il est évident qu'une misère qui seroit éternelle, ne pourroit être qu'une misère infinie.

BOËCE.

Cette conséquence me paroît étrange & bien difficile à accorder: mais je reconnois qu'elle est parfaitement conforme aux principes que vous ai déja accordés.

LA PHILOSOPHIE.

Vous pensez juste: mais quand quelque chose répugne dans une conséquence, il faut faire voir, ou que le principe en est faux, ou que la conséquence en a été fausse-

fauſſement tirée: ſans quoi, m'aiant une fois accordé l'un, vous ne pouvez plus rejetter l'autre. Car ce qui me reſte à vous dire, ne vous ſurprendra pas moins, quoiqu'émané encore du même principe.

BOËCE.

Hé quoi donc?

LA PHILOSOPHIE.

C'eſt que les Méchans, qui ſouffrent le chatiment qu'ils ont mérité, ſont plus heureux qu'ils ne le ſeroient, ſi la juſtice laiſſoit leurs crimes impunis. Pour vous en convaincre, je ne veux pas m'en tenir à ce que tout le Monde ſait: comme de dire, que la punition corrige les mauvaiſes mœurs; que la crainte du ſupplice ramène dans le bon chemin; & que l'exemple empêche auſſi les autres de s'en écarter: mais ſans avoir égard à tout cela, je ſuis perſuadée que les Méchans, dont les crimes reſtent impunis, deviennent beaucoup plus malheureux d'une autre manière.

BOECE.

BOËCE.

Quelle est-elle?

LA PHILOSOPHIE.

Ne sommes-nous pas convenus que les Bons étoient heureux, & les Méchans misérables?

BOËCE.

Cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais si vous mêlez quelque bien à la misère d'un homme, ne sera-t-il pas plus heureux, qu'un autre dont la misère sera pure, entière & sans mèlange d'aucun bien?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Et si au contraire vous ajoutez un autre mal à la misère de ce dernier, qui est déja privé de tout bien, n'en deviendra-t il pas beaucoup plus malheureux, que celui dont l'infortune est soulagée par la participation de quelque bien?

BOCEE.

BOECE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans, lorsqu'ils sont punis, ont dans leur condition une sorte de bien, savoir leur chatiment, qui ne peut être un mal dès qu'il est juste. Et au contraire, quand ils évitent leur punition, leur mal est augmenté par un autre, qui est leur impunité, chose que vous m'avez dit avec raison être le mal de la Méchanceté.

BOECE.

Je ne puis le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans sont infiniment plus malheureux, lorsqu'ils jouissent d'une impunité qu'ils ne méritent point, que quand ils subissent un chatiment qu'ils méritent. Mais il est sensible qu'il y a de la justice à punir les Méchans, & de l'injustice à ne les punir pas.

BOECE.

Personne n'en doute.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Mais peut-on douter que tout ce qui est juste, ne soit un Bien; & qu'au contraire tout ce qui est injuste, ne soit un Mal?

BOËCE.

C'est une suite nécessaire des conséquences que vous avez déja tirées. Mais, dites-moi: je vous prie: n'y a-t-il plus de supplices pour les Ames, après la mort?

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute il y en a, & de très grands; que je croi cependant exercés diversement, (53) les uns, avec rigueur, pour punir, & (54) les autres, avec clémence, pour purifier. Mais mon dessein n'est pas de toucher présentement cette matière. Je me suis attachée jusqu'ici à vous faire voir, que la Puissance des Méchans, qui vous paroissoit la chose du monde la plus honteuse, n'est rien; que leur méchanceté n'est jamais impunie, malgré la mortifiante idée que vous aviez du contraire; que leur trop grande liberté de mal-faire, dont vous demandiez que la durée

durée fut abrégée, n'en a qu'une très-courte; Que plus elle seroit longue, plus ils seroient malheureux, de sorte qu'ils le seroient infiniment, si elle étoit éternelle; Qu'enfin l'impunité qu'ils ne méritent point, augmente plus leur infortune que ne fait la punition qu'ils méritent; & que par conséquent ils ne sont jamais plus rigoureusement chatiés, que quand on croit qu'ils ne le sont point.

BOËCE.

En suivant votre raisonnement, je trouve qu'il est éxactement vrai. Mais si j'en reviens à l'opinion des hommes, je doute qu'il y en ait un seul, qui loin de le croire, voulût seulement l'écouter.

LA PHILOSOPHIE.

J'en tombe d'accord avec vous. Car accoutumés qu'ils sont à l'obscurité des ténèbres, il est impossible que leurs yeux s'élèvent jusqu'à la lumière d'une vérité qui les éblouiroit. Ils sont semblables (55) à ces Oiseaux qui voient clair la nuit, mais dont la vûe foible ne peut soûtenir

l'éclat du jour. Car dès le moment qu'ils n'ont aucun égard à l'ordre établi dans la Nature, & qu'ils ne considèrent que leurs propres passions, il n'est pas surprenant qu'ils trouvent du bonheur à pouvoir faire du Mal, & à n'en être point punis. Mais pour vous, voiez ce que vous dicte la Loi éternelle qui est gravée dans votre sein. (56) Si vous tournez votre esprit au Bien; vous n'avez pas besoin d'en attendre le prix de la main d'un Juge: vous vous êtes donné la plus excellente de toutes les récompenses. Mais si vous vous portez au Mal, ne cherchez point aussi d'autre punition que celle là: vous vous en êtes imposé une qui est pire que tous les chatimens. Il en est de même que quand vous regardez attentivement, tantôt la Terre, & tantôt le Ciel; car si vous ne regardez que l'un ou l'autre à la fois, votre attention vous fait croire que vous êtes ici dans les Astres & là dans la fange. Je sais que le vulgaire ne considère point ces choses. Mais quoi! devons-nous prendre pour modèles ceux que

nous

nous avons dit être semblables aux Bêtes ? Si quelqu'un aiant perdu entièrement la vûe, oublioit même qu'il en a eu l'usage ; & que cependant il crût posséder toutes les perfections humaines : aurions-nous la foiblesse de nous imaginer que d'autres qui verroient clair, fussent devenus aveugles ? Avec cela m'accordera-t'on encore une chose, qui peut être prouvée par d'aussi fortes raisons : savoir, que ceux qui font une injure, sont plus malheureux que ceux qui la souffrent ?

BOECE.

Je serois curieux de voir comment vous prouveriez cela.

LA PHILOSOPHIE.

Niez-vous que tout Méchant soit digne de châtiment ?

BOECE.

Non, sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous êtes convaincu par un grand

nombre de preuves, que tout Méchant est malheureux.

BOËCE.

Il est vrai.

LA PHILOSOPHIE

Vous ne doutez donc pas que tout homme qui mérite un châtiment, ne soit malheureux ?

BOËCE.

Cela est juste.

LA PHILOSOPHIE.

Mais si vous étiez juge, lequel puniriez-vous, de celui qui auroit fait un mal, ou de celui qui l'auroit souffert ?

BOËCE.

Je n'hésiterois point à punir l'offenseur, pour réparer le mal qu'il auroit fait à l'offensé.

LA PHILOSOPHIE.

En ce cas, vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit souffert. (57)

BOECE.

BOËCE.

Cette conséquence est vraie.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi, puisque par ces raisons & par d'autres qui résultent du même principe, la méchanceté fait naturellement des malheureux, il est évident qu'une injure commise envers quelqu'un, n'est pas un malheur pour celui qui l'a recue, mais pour celui qui l'a faite. Il est vrai qu'aujourd'hui les Avocats (58) font entendre le contraire, en s'efforçant d'exciter la compassion des Juges en faveur de ceux qui ont reçu du mal de quelqu'un: au-lieu qu'ils devroient n'attirer cette juste pitié, que sur l'auteur du mal, qui en est plus digne véritablement. Car ses accusateurs sont bien moins ses ennemis que ses amis, lorsqu'ils le menent au Juge, comme un Malade à son Médecin, pour lui procurer la guérison de ses vices par le remède du chatiment. C'est pourquoi, il ne devroit pas y avoir d'Avocats en ces occasions, pour prendre la défense du coupable; mais plustôt pour

se joindre à ses accusateurs. En effet, s'il étoit permis aux Méchans d'entrevoir encore quelques raions de la Vertu qu'ils ont abandonnée & de se persuader qu'en passant par les rigueurs d'un chatiment, ils se purifieroient des souillûres du Vice & redeviendroient vertueux: alors ils n'auroient garde de considérer ces rigueurs comme des maux, ni de réclamer l'éloquence d'un Orateur pour se défendre: ils se mettroient, sans hésiter, à la discrétion & de leurs Juges & de leurs accusateurs. De là vient que les Sages ne sont point susceptibles de haine. Car quel autre qu'un insensé, peut haïr les Bons? A l'égard des Méchans, il n'y a pas plus de raison de le faire; puisqu'il en est de leur attache au Vice, comme des indispositions corporelles: C'est une espèce d'infirmité de l'esprit. Or comme un Malade mérite sans doute moins notre haine que notre commisération; à plus forte raison, devons-nous plustôt plaindre, qu'outrager ceux dont une extrême Méchanceté accable l'esprit de langueur.

* * *

Quel

Quel plaisir avez-vous d'exciter des débats, (59)
Et de vos propres mains d'abréger votre vie?
Helas! ignorez-vous, si c'est là votre envie,
Insensés! que la Mort vous poursuit à grands pas?

* * *

N'étoit-ce pas assez qu'exposés ici-bas
Aux Serpens, aux Lions, aux Tigres en furie,
La moitié de vos jours vous fût par eux ravie,
Sans aller par le fer livrer l'autre au trépas?

* * *

Quoi, parceque vos mœurs ne sont point ressemblantes,
Vous en venez, Cruels, à des guerres sanglantes!
Quoi, pour les convertir, vous massacrez les gens! (60)

* * *

Cessez de vous armer de ce Zèle Hypocrite:
Voulez-vous à chacun rendre ce qu'il mérite?
Soiez amis des Bons, & plaignez les Méchans.

* * *

BOËCE.

Je vois par là quelle est la félicité des Gens de bien & la misère des Scélerats. Mais dans cette même Fortune dont le vulgaire fait cas, je ne laisse pas de trouver aussi quelque mélange de Bien & de Mal.

Mal. Car il n'y a jamais eu d'homme sage qui ait préferé l'exil, l'indigence & l'ignominie, à la possession des richesses, des honneurs, de la puissance, & à l'avantage de vivre avec éclat dans le sein de sa patrie. Effectivement la sagesse brille bien plus, quand ceux qui la posſèdent, sont à la tête d'un Etat, d'où ils en communiquent les heureuses influences à ceux qu'ils gouvernent, & sur tout quand la prison, les tortures, & tous les autres genres de supplices ordonnés par les Loix, ne sont emploiés qu'à la punition des mauvais Citoiens. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher d'être surpris au dernier point, en voiant, par un renversement étrange, que les Gens de bien souffrent les chatimens dûs aux crimes, & que les Méchans ravissent les récompenses des Vertus. Je souhaiterois donc savoir de vous le sujet d'une confusion qui me paroît si déraisonnable. Je vous avoue que j'en serois moins étonné, si je pouvois me persuader, que le Hazard eût droit de mettre cette confusion dans l'Univers. Ce qui augmente encore mon

mon étonnement, c'eſt que Dieu qui dirige toutes choſes, envoie ſouvent du Bien aux Bons, & du Mal aux Méchans; & qu'en d'autres tems il afflige les Bons, & accorde aux Méchans tout ce qu'ils déſirent. Je ne puis comprendre, ſi vous ne me l'expliquez vous-même, la diſtinction qu'il faut mettre entre les effets de ſa Providence & ceux du Hazard.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt pas étonnant que, quand on ne ſait pas en quoi conſiſte l'ordre qui eſt établi dans l'univers, on penſe y voir du déreglement & des choſes faites ſans deſſein. Mais quoique vous ignoriez la raiſon d'un ordre ſi excellent, ne doutez pas cependant que celui qui gouverne le Monde avec une Bonté infinie, ne le gouverne comme il convient.

* * *

Si quelqu'un, de l'Aſtronomie (61)
Ne connoit pas les élémens,
Ira-t-il à l'Académie (62)
Développer des Cieux les ſecrets mouvemens?

N'ignorera-t-il pas que les Astres de l'Ourse (63)
Partent du Pole Arctique en commençant leur course? (64)
Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial (65)
Conduisant son chariot d'un pas toujours égal,
Est si promt tous les soirs à se montrer au Monde,
Et pour tomber dans l'onde
Si tardif à quitter le cercle Horizontal. (66)

* * *

Que Phébus perdant sa lumière (67)
Ramène la nuit en plein jour:
Que la Lune dans sa carrière (68)
Paroisse tout à coup s'éclipser à son tour: (69)
C'est l'effet de ces Corps, dont le concours oblique
En deux points opposés divise l'Ecliptique, (70)
Et l'Astronome habile en sait le tems certain. (71)
Mais le Peuple alarmé d'un prodige si vain,
Qu'il prend mal à propos pour le signal celeste
D'un accident funeste,
Pense le detourner en frapant sur l'airain. (72)

* * *

Nul ne se plaind du privilège
Qu'ont les Vents de troubler les Mers: (73)
Nul n'est surpris de voir la Nège (74)
Se dissoudre au Soleil à la fin des Hivers.

D'un

D'un œil indifférent on regarde ces choses,
Parcequ'il est aisé d'en connoître les causes,
En voiant revenir leurs effets tous les ans.
Mais rendez, s'il se peut, ces objets moins frequens;
Le Vulgaire ignorant en craindra l'apparence:
Ainsi sans l'ignorance, (75)
Le Monde n'auroit rien qui surprendroit les sens.

* * *

BOËCE.

Vous avez raison. Mais puisque c'est à vous de pénétrer les principes des choses les plus cachées, & de développer ce qu'elles ont de plus obscur: tirez-moi de mon étonnement, en m'expliquant le mystere dont je vous ai parlé.

LA PHILOSOPHIE.

Vous me proposez la plus épineuse de toutes les questions, & la plus capable d'épuiser le raisonnement. Car cette matière est d'une telle nature, qu'on n'a pas plustôt tranché une difficulté, que, pareille (76) aux têtes de l'Hydre, il en renaît sans cesse une infinité d'autres; si l'on n'a l'esprit assez éclairé pour les saisir & les comprendre toutes à la fois.

Cette

Cette question embrasse ordinairement cinq points, qui roulent;

1. Sur la simplicité de la Providence.
2. Sur l'ordre & l'enchainement du Destin.
3. Sur les cas inopinés, attribués au Hazard.
4. Sur la Préscience de Dieu & la Prédestination.
5. Sur le Libre Arbitre.

Vous sentez assurément vous même combien ces matières sont embarassantes. Mais puisque leur connoissance fait une partie des remèdes nécessaires à votre guérison, j'emploierai le peu de tems qui me reste à vous en dire au moins quelque chose. Pour vous y rendre plus attentif, je vous priverai pendant ce tems là du plaisir que vous donneroit l'harmonie de mes vers.

BOECE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut reprendre le sujet de plus loin: Ecoutez-moi donc.

La

La production de toutes choses, le renouvellement & l'accroissement de ce qu'il y a de changeant dans la Nature, en un mot tout ce qui se meut de quelque manière que ce soit: tout cela tire ses causes, son arrangement & sa forme, de la seule immutabilité de l'Entendement Divin. Cet Esprit de Dieu, quoique souverainement simple, ne laisse pas d'emploier différens moiens pour gouverner l'Univers. Ces différens moiens, purement considérés dans l'Intelligence Divine, sont ce que nous appellons la PROVIDENCE (77): mais si on les regarde par rapport aux choses qui en reçoivent leur mouvement & leur disposition; c'est ce que les Anciens ont appellé le DESTIN. Quiconque cependant fera attention à la vertu de l'un & de l'autre, s'appercevra facilement de leur différence. Car la Providence n'est autre, que cette même Intelligence ou Raison Divine, qui réside dans le souverain Maitre de toutes choses, & qui les dispose: au lieu que le Destin est cette Disposition attachée à toutes les choses muables,

muables, par le moien de laquelle la Providence les retient chacune en particulier dans l'ordre où Elle les a placées. Ainsi la Providence les embrasse toutes à la fois, quelque différentes, quelque multipliées qu'elles soient: mais le Destin ne fait que donner le mouvement à chacune, dans les lieux, sous les formes & aux tems convenables à la distribution qui en a été faite: desorte que l'action d'accomplir cet ordre dans le tems, étant réunie dans les vûes de l'Entendement Divin, est la PROVIDENCE; & que la même action distribuée & opérée dans le tems, est le DESTIN. Quoiqu'il y ait de la diversité entre ces deux choses; cependant l'une dépend de l'autre, puisque l'ordre du Destin n'est qu'une émanation de la simplicité de la Providence. Car de même qu'un Ouvrier qui a formé dans sa tête le plan d'un ouvrage qu'il veut faire, l'exécute ensuite, & produit dans le cours d'un certain tems, les diverses parties du tout qu'il se représentoit, comme s'il eût existé: Ainsi Dieu dispose par sa Providence,

dence, singulièrement & d'une façon invariable, tout ce qui doit arriver; mais il accomplit ensuite par le ministère du Destin, en plusieurs façons & aux tems qu'il faut, tout ce qu'il a disposé. Soit donc que le Destin suive les Divines impulsions de la Providence; soit que l'Ame (79), soit que toute la Nature ensemble (80), les influences des Astres (81), la puissance des Anges (82), l'industrie des Démons (83); soit enfin que quelques unes de ces choses, ou toutes à la fois, forment cet enchainement du Destin: il est évident que la Providence est la forme immuable & simple de toutes les choses qui doivent être faites, & que le Destin est l'ordre successif & comme le nœud-coulant de tout ce que la simplicité de la Providence a disposé pour être fait. De là vient, que toutes les choses qui sont subordonnées au Destin, sont pareillement assujeties à la Providence, de laquelle le Destin dépend lui-même: au lieu qu'il y en a quelques unes, qui étant immédiatement soumises à la Providence, ne sont point sujettes

tes

tes à l'enchainement du Destin. Ce sont celles qui pour avoir du rapport à la Divinité même, sont tellement immuables que le mouvement du Destin ne peut s'étendre jusqu'à elles. Pour concevoir ma pensée, figurez-vous un Globe tournant sur un pivot, qui feroit en même tems tourner plusieurs autres Globes autour du premier. Celui-ci deviendroit le centre & comme le pivot même de ceux qui tourneroient autour de lui. Mais le dernier de ces Globes, aiant à faire un cercle d'autant plus grand qu'il seroit plus écarté du centre, le décriroit dans un espace proportionné à cet éloignement: aulieu que ce qui seroit proche du pivot, au point de devenir concentrique à son égard, participeroit à sa simplicité & cesseroit de tourner autour de lui. Par la même raison, la chose qui est la plus éloignée de la première Intelligence, est plus sujette à l'enchainement du Destin; & au contraire, celle qui touche de plus près à cette même Intelligence, qui est le pivot de toutes choses, est à proportion moins dépendant

du

du Destin. Que si enfin je suppose qu'elle soit jointe à l'immutabilité de cette Intelligence suprême, elle deviendra alors immuable, & ne dépendra plus du tout de la nécessité du Destin. Ainsi ce que le raisonnement est à l'entendement, la production à l'éxistence, le tems à l'éternité & la circonference au centre; la même chose est la succession muable du Destin, par rapport à l'immuable simplicité de la Providence. Cet enchainement fait mouvoir les Cieux (84) & les Astres (85), maintient l'harmonie qui regne entre les Elemens (86); & leur fait prendre des formes différemment variées. C'est lui qui renouvelle tout ce qui naît & qui meurt, en conservant & la nature de ces productions & la fécondité de leur germe. C'est lui-même aussi qui détermine les actions & les fortunes des hommes par des causes dont l'enchainement ne peut être rompu: & comme ces causes naissent dans leur principe d'une Providence immuable, nécessairement elles sont immuables comme elles. De cette manière toutes choses

ſont bien conduites, ſi la ſimplicité qui réſide dans l'Entendement Divin, produit l'immuable enchainement des cauſes; & ſi cet ordre par ſa propre immutabilité, retient les choſes muables, & les empêche de ſe laiſſer aller au gré téméraire de leur inconſtance. De là vient que, vous autres Mortels, vous vous imaginez qu'il n'y a dans la Nature que du trouble & de la confuſion; parceque vous ne pouvez point remarquer cet ordre, quoiqu'il n'ait d'autre but que de régler & diriger chaque choſe pour leur bien. En effet on ne peut pas dire qu'il ſoit la cauſe du Mal que font les Méchans: puiſque je vous ai prouvé fort au long que les Méchans, qui cherchent le Bien, n'en ſont détournés que par l'erreur funeſte qui les égare, & nullement par l'effet d'un Ordre qui étant emané du centre de la Bonté ſuprême, ne peut détourner aucune créature de ſon Principe.

BOËCE.

Mais peut-il y avoir une confuſion plus déraiſonnable, que celle où les Méchans,

chans, comme les Bons, paſſent de l'infortune à la proſpérité ou de la proſpérité à l'infortune?

LA PHILOSOPHIE.

Quoi donc! les hommes ont ils l'eſprit aſſez ſain pour diſtinguer, ſi tous ceux qu'ils eſtiment Bons ou Méchans, le ſont effectivement? Vous ſavez vous-même que leurs ſentimens diffèrent en ce point; & que les uns jugent dignes de récompenſe ceux que d'autres croient puniſſables. Mais je veux qu'on ſoit aſſez judicieux pour faire un juſte diſcernement des Bons d'avec les Méchans. Pourra-t-on pénétrer la diſpoſition intérieure, & pour ainſi dire, le temperament des ames? Cela vous eſt auſſi impoſſible, qu'il le ſeroit à quiconque voudroit dire, ſans le ſavoir, pourquoi les alimens amèrs conviennent à certains corps, & les doux à d'autres; ou pourquoi il y a certains malades qui ne ſe ſoulagent que par des lénitifs, & d'autres que par des remêdes violens. Le Médecin n'en eſt point ſurpris, parceque connoiſ-

sant les tempéramens, il fait ce qui cause la maladie & ce qui peut la guérir. Or qu'est ce qui fait la santé de l'ame, si ce n'est la Vertu, & ses maladies, si ce n'est le Vice? Mais qui peut lui conserver les Biens ou la délivrer des Maux, que Dieu seul, qui est le Conducteur & le Médecin des ames, & qui du haut de sa Providence où il veille aux besoins de la Nature, observe ce qui est propre à chacun, & le connoissant l'applique à propos. C'est de là que vient cet insigne miracle qui fait l'ordre du Destin; Miracle opéré par la sagesse de Dieu, mais dont les hommes sont étonnés à cause de leur ignorance. Car pour toucher en passant le peu que la Raison humaine nous permet d'entrevoir dans le profond abyme de la Divinité: tel que vous croiez être très-intègre & parfait observateur de l'équité, paroît différent aux yeux de la Providence qui fait tout. Lucain (87), notre ami (88), a dit lui-même dans sa Pharsale (89).

Le Ciel fut pour César & Caton pour Pompée. (90)

Tout

Tout ce que vous voïez donc se faire ici bas contre votre attente, se fait toujours en conséquence du bon ordre qui est établi dans la Nature, quoique vous le regardiez comme l'effet d'une confusion dereglée. Mais supposons qu'il y ait quelqu'un doué d'assez bonnes mœurs pour être également agréable & à Dieu & aux Hommes; Ce sera un homme d'un courage facile à ébranler; au moindre revers de fortune, il perdra peut-être sa probité, parcequ'elle ne lui aura servi de rien pour se maintenir dans la prospérité. La sagesse de Dieu sachant donc que l'adversité peut le rendre méchant, a l'indulgence de lui épargner une affliction qu'il ne pourroit supporter. Supposons en un autre si parfaitement vertueux, que la sainteté de sa vie l'approche en quelque façon de la Divinité: La Providence ne permettra point qu'il soit sujet aux maladies, loin de l'exposer aux troubles de l'adversité. C'est ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles pensées que moi: (91)

Formant du corps des Saints les sacrés édifices,
L'union des Vertus les préserve des vices. (92)

Mais il arrive souvent, par la permission de la Providence, que le soin des affaires publiques est confié aux Gens de bien, pour mettre un frein à la malice des Méchans. Elle dispense à d'autres des biens & des maux, aiant égard à la disposition de leur esprit. A d'autres elle envoie des disgraces, de peur qu'une trop longue prosperité ne les fasse tomber dans le déreglement. Elle souffre que d'autres soient réduits aux plus facheuses extrémités, afin que leur courage s'affermisse par la pratique & l'exercice de la patience. D'autres apprêhendent sans raison, ce qu'ils peuvent supporter sans peine. D'autres méprisent temérairement ce qu'ils ne sauroient supporter; & c'est pour faire sentir à ceux ci leur présomption malfondée que Dieu les afflige. D'autres se sont immortalisés par une mort glorieuse. D'autres enfin inébranlables dans les supplices, ont fait voir que la Vertu ne pouvoit être vaincue par les

maux.

maux. Or que tous ces cas soient autant d'effets d'un ordre juste & bien reglé, & qu'ils tournent au bien de ceux qui les éprouvent, c'est dequoi il n'est pas permis de douter. Car les mêmes raisons font qu'il arrive aussi tantôt des maux & tantôt des biens aux Méchans. Pour ce qui est de leurs maux, personne n'en est surpris, parcequ'on croit qu'ils les ont mérités; outre que leur chatiment peut servir, soit à les corriger eux-mêmes, soit à détourner les autres de mal faire. A l'égard de leurs biens, c'est une grande leçon pour apprendre aux Bons ce qu'ils doivent penser de ces biens, les voiant si souvent dans de telles mains. Une autre raison qui fait que ces biens leur sont dispensés c'est qu'il y a des Méchans d'un si mauvais naturel, que l'indigence seroit capable de les porter aux plus grands crimes, au lieu que l'abondance devient une espèce de remède dont la Providence se sert pour les préserver d'un si dangereux mal. D'autres sentiront les reproches de leur conscience criminelle, & concevant que leur fortune est inséparable de la con-

servation de ces biens, ils craindront-peut-être de perdre avec chagrin ce qu'ils possédent avec plaisir : ils changeront donc de mœurs, & ainsi aiant apprehendé d'être dépouillés de leurs biens, ils se dépouilleront en effet de leur méchanceté. Une fortune mal conduite (93) en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient. D'autres enfin ont eu le pouvoir d'infliger des peines, autant pour punir d'autres Méchans que pour éprouver la constance des Gens de bien. Car il n'y a pas moins d'antipathie entre les Méchans & leurs semblables, qu'il y en a entre eux & les Bons. Et comment n'y en auroit-il point? Les Méchans sont en guerre avec eux mêmes par la discorde que les Vices soufflent dans leur conscience; & ils ne font presque jamais une chose, qu'ils ne la dès-approuvent après l'avoir faite. De là ce Miracle de la Providence, si grand, mais si ordinaire, que des Méchans ont rendu Gens de Bien d'autres Méchans, par la raison que ceux-ci aiant souffert quelque injustice des premiers, leur ressentiment les a portés à devenir

venir vertueux; pour n'être plus semblables à ceux qu'ils avoient un si juste sujet de haïr. Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu de changer les maux en biens, lorsque les faisant servir à ses desseins, il veut en tirer des effets salutaires. Car il y a un certain ordre qui embrasse tout, de sorte que si quelque chose s'en est derangée, elle retombe dans un autre, mais rentre toujours dans l'ordre; afin qu'il ne soit pas dit que le déreglement du hazard ait lieu sous l'empire de la Providence.

Dans les soins infinis que prend un Dieu si sage,
De gouverner le Monde au gré de sa Bonté,
Quel mortel oseroit sonder l'obscurité (94)
De ces ressorts secrets qu'il fait mettre en usage?

Certainement il n'est pas permis à l'homme de les concevoir ni de les expliquer. Qu'il nous suffise de savoir que Dieu qui a créé tous les Etres, les dispose & les dirige vers le Bien; & que tandis qu'il retient tout ce qu'il a créé dans un ordre digne de ses perfections Divines, il se sert de celui qu'il a mis dans la nécessité du

Destin, pour écarter tous les maux du circuit où s'étend sa domination. C'est pourquoi, si vous regardez les dispositions de sa Providence, vous conviendrez que les maux qui vous paroissent inonder l'Univers, n'existent que dans votre imagination. Mais je m'apperçois depuis un moment qu'accablé d'une question si épineuse, & fatigué d'un si long raisonnement, vous attendez des vers avec impatience. Faisons donc une pause, afin que vous en aiez plus de force, pour entendre ce qui me reste encore à vous dire.

* * *

O Mortel éclairé, cherchez-vous à connoître
Les respectables droits de la Divinité?
Que votre œuil jusqu'au cieux penètre, (95)
Pour en considérer la sublime beauté!

* * *

Là, plus que les Humains ne le sont sur la Terre,
Les Astres sont toujours ce qu'ils étoient dabord (96)
Ils ignorent entr'eux la guerre
Et d'une antique paix gardent l'heureux accord.

* * *

Le

Le Soleil eft fujet à cette Loi commune: (97)
A la fin d'un beau jour, la chaleur qu'il produit,
N'a jamais empêché la Lune, (98)
De rafraichir la Terre, en l'éclairant la nuit.

* * *

Jamais du haut du Pole, où l'on voit briller l'Ourfe, (99)
D'un Aftre diligent enviant le repos,
Elle n'a dérangé fa courfe,
Pour aller avec lui fe coucher dans les flots.

* * *

De la Nuit tous les foirs l'Etoile avant-courrière (100)
A foin d'en préceder la noire obfcurité:
Et du jour ouvrant la carrière,
Tous les matins la même annonce la clarté.

* * *

Dans le concours éxact de ces Flambeaux Celeftes (101)
Un eternel amour les tient fans ceffe unis: (102)
De débats, de troubles funeftes,
Du Zodiaque entier tous fujets font bannis. (103)

* * *

Admirez du Très-Haut la fage Providence,
Qui dans cette union commune aux Elémens (104)
Fait qu'agiffant d'intelligence,
Ils forment de concert de parfaits mouvemens.

* * *

Par

Par là l'Humidité cherche la Secheresse; (105)
Le Chaud se joint au Froid, le Froid aime le Chaud;
La Terre gravite & s'affaisse;
Et le Feu plus leger tend de lui-même en haut.

* * *

C'est par là qu'au Printems, de la naissante Flore (106)
Le folâtre Zephir baisant l'amoureux sein (107)
En fait par son haleine éclore
La Tulipe & l'Oeillet, la Rose & le Jasmin. (108)

* * *

C'est par là qu'en Eté le Laboureur moissonne (109)
Les grains que ses travaux ont fait multiplier:
C'est aussi par là qu'en Automne (110)
Le Vigneron content enrichit son cellier.

* * *

C'est par là qu'en Hiver on entend dans les plaines (111)
Le soufle impétueux des mutins Aquilons; (112)
Qu'on voit glacer l'eau des fontaines (113)
Et de pluie & de neige inonder les Vallons, (114)

* * *

L'ordre de ces Saisons, leur suite successive (115)
Donne à tout ce qui vit, l'être & l'accroissement;
Et par la même alternative,
Tout ce qui naît, périt indispensablement.

* * *

Cepen-

Cependant l'ETERNEL, dans une paix profonde,
Reste seul immuable au plus caché des Cieux: (116)
Invisible, il régit le Monde;
Mais tout ce qui s'y passe, est présent à ses yeux.

* * *

La Nature est son œuvre: à cet auguste titre,
Dieu seul de la Nature étant Arbitre, & Roi;
Roi sage, autant que juste Arbitre,
Il lui dicte sans cesse une equitable Loi. (117)

* * *

Tout ce qu'il fait mouvoir au Ciel & sur la Terre,
N'a point un mouvement incertain ni fortuit;
Il le retient, il le resserre,
Dans le circuit étroit, où son doigt le conduit.

* * *

Sans cet ordre Divin prescrit à la Nature
Sans cet enchainement qui s'y fait ressentir,
Tout se mêlant à l'aventure,
On verroit l'Univers bientôt s'anéantir.

* * *

Ainsi tout tend au Bien; de soi même il s'y guide,
Par l'unanime accord d'un amour mutuel: (118)
Et voilà le lien solide
Qui fait la fermeté de la Terre & du Ciel.

* * *

Sentez-

Sentez-vous donc à présent la conséquence qu'il faut tirer de tout ce que nous avons dit?

BOËCE.

Quelle est-elle?

LA PHILOSOPHIE.

C'est que toute Fortune est absolument bonne.

BOËCE.

Et comment cela est-il possible?

LA PHILOSOPHIE.

Remarquez que toute Fortune, soit agréable soit facheuse, est emploiée à récompenser ou exercer les Bons, à punir ou corriger les Méchans; en quoi étant juste ou utile, elle ne peut être que bonne.

BOËCE.

Ce que vous dites est vrai; & si j'envisage la Providence & le Destin, comme vous me les avez représenté, je trouverai votre raisonnement très-bien fondé. Mais trouvez-bon, s'il vous plaît, que nous mettions encore cette opinion dans le

le nombre des choses incroiables que vous avez déja auparavant supposées.

LA PHILOSOPHIE.

Pourquoi donc?

BOËCE.

Parcequ'il n'y a rien de si fréquent dans le Monde, que d'entendre dire: *Tels & Tels sont dans la mauvaise fortune.*

LA PHILOSOPHIE.

Hé bien! voulez-vous que pour un moment nous nous accommodions au langage vulgaire, afin de faire voir que nos maximes n'ont rien de contraire à l'humanité?

BOËCE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Ne pensez-vous pas que tout ce qui est utile, soit bon?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais tout ce qui éxerce ou corrige, est utile.

BOËCE.

J'en conviens.

LA PHILOSOPHIE.

Par conséquent, tout ce qui éxerce ou corrige est bon.

BOËCE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Mais c'est le cas de ceux, ou qui étant attachés à la Vertu, ont la mauvaise fortune à combattre; ou qui faisant divorce avec les vices, se portent dans le chemin de la Vertu.

BOËCE.

Je ne le nie point.

LA PHILOSOPHIE.

A l'égard de la bonne fortune qui sert de récompense aux Gens de Bien, le Vulgaire la croit-il mauvaise?

BOËCE.

Point du tout; il juge qu'elle est très-bonne, comme cela est vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Enfin regarde-t-il comme bonne, l'adversité qui, infligeant aux Méchans une juste punition, arrête le cours de leur malice?

BOËCE.

Au contraire, il la regarde comme la plus malheureuse qu'on puisse imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais prenez garde qu'en m'accordant tout cela, & continuant de suivre l'opinion du vulgaire, nous n'en tirions une nouvelle conséquence qui soit encore incroiable.

BOËCE.

Quelle conséquence donc?

LA PHILOSOPHIE.

De toutes ces propositions que vous m'avez accordées, ne resulte-t-il pas que, quelque soit la fortune de ceux, ou qui possédent la Vertu, ou qui sont en chemin de l'acquérir, ou qui l'acquièrent, elle ne peut être que bonne; mais au contraire que celle des Méchans qui per-

sistent dans le vice, ne sauroit être que très-mauvaise ?

BOËCE.

Cela est constant, quoique personne n'ose en convenir.

LA PHILOSOPHIE.

Ainsi un homme sage ne doit pas supporter plus impatiemment l'infortune, toutes les fois qu'il est exposé à se trouver aux prises avec elle, qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des Armes (119) qui l'appelle au combat. Car si les périls de la guerre offrent à celui-ci une occasion d'acquérir de la gloire; ce qu'il y a de fâcheux dans l'adversité, donne également lieu à l'autre de s'affermir dans la sagesse. Aussi la Vertu (120) dans l'étymologie de son nom, n'est-elle autre chose qu'une force capable de surmonter tout ce qui lui fait obstacle. Effectivement, vous, & tous ceux qui sont avancés dans le chemin de la vertu, vous n'avez point fait consister votre bonheur à vivre dans les délices, ni à vous laisser corrompre par la volupté. Vous êtes perpetuellement en guerre contre la Fortune,

tune, soit bonne, soit mauvaise; de peur que celle-ci ne vous abatte, ou que celle-là ne vous corrompe. Efforcez-vous de prendre le juste milieu qui est entre l'une & l'autre. Tout ce qui est au dessous ou au dessus de ce point, ne donne qu'une félicité méprisable qui ne vaut pas ce qu'elle coûte. Enfin il dépend de vous, que votre fortune soit telle que vous la souhaitez. Car quelque facheuse qu'elle paroisse, ou elle exerce la vertu des Sages, ou elle corrige les vices des Méchans, ou elle les punit.

* * *

Le brave Agamemnon, après dix ans de peine, (121)
Vengea sur les Troiens l'enlevement d'Hélène: (122)
Encore immola-t-on sa fille auparavant, (123)
Pour appaiser Diane, & Neptune & le Vent. (124)
Le Concurrent d'Ajax, l'époux de Pénélope, (125)
Vit ses Soldats broiés sous les dents du Cyclope; (126)
Mais le cruel Géant, dans l'yvresse aveuglé,
Maudit, à son reveil, ce repas déreglé.
Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire, (127)
Jusqu'au Siècle dernier, consacreront sa gloire.
En dépit de Junon (128), dès ses plus tendres ans,
Ce fut un jeu pour lui d'écraser deux Serpens;
D'étouffer un Géant sur les rivages Maures, (129)
De combattre un Dragon (130), de dompter les Centaures, (131)

De percer de ses traits les trois Monstres aîlés, (132)
Dont les bords du Stymphale étoient alors souillés; (133)
De faire par le feu périr l'Hydre de Lerne, (134)
De forcer de Cacus la profonde Caverne, (135)
Dans les bois Neméens d'égorger un Lion, (136)
D'enlever les Troupeaux du Triple-Geryon, (137)
Au Détroit de Gadès de planter des Colomnes; (138)
D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones, (139)
De partager un Fleuve & de lui mettre un frein; (140)
D'attraper en courant la Biche au pied d'airain, (141)
De saisir tout vivant sur le Mont Erymante (142)
Ce fameux Sanglier à la gueule écumante; (143)
De jetter Diomède, étranglé par sa main, (144)
A ses propres chevaux nourris de sang humain.
Peu satisfait encor d'une gloire si rare,
Il fut chercher Thesée au centre du Tartare; (145)
Il osa, l'en tirant, rompre les triples fers,
Qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers. (146)
Après tant de Travaux, ses robustes épaules
Soutinrent, sans plier, le fardeau des deux Poles: (147)
Et ce dernier exploit, méritant des autels,
Le fit enfin placer au rang des Immortels.

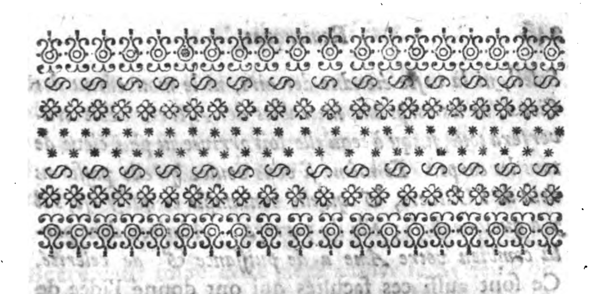
* * *

O vous, qui vous sentez un courage intrepide,
Elevez-vous aux Cieux à l'exemple d'Alcide (148)
Pourquoi reculez-vous à l'approche des maux?
Vous n'aurez point de part à sa gloire solide,
Si vous n'imitez ses Travaux. (149)

FIN

DU QUATRIEME LIVRE.

REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

(1) DE *vous porter aux Cieux à l'aide de mes aîles.*] Boëce paroît avoir emprunté ces *aîles* Philosophiques de Platon qui dit dans le Phædon : *L'Ame tombant ici-bas & brisant ses aîles, ne peut plus remonter au Ciel que par la contemplation*, &c. Le Pimander, ouvrage attribué à Hermès, mais que l'on croit avoir été composé par un Auteur chrétien dans le II. Siècle, contient aussi à peu près la même description que Boëce fait ici des forces & des facultés de l'Ame. *Commandez-lui*, dit-il, *de parcourir l'Océan ; elle y sera plutôt que vous ne l'aurez commandé. Dites-lui de voler au Ciel ; elle n'aura pas besoin d'aîles ; rien ne s'opposera à son vol, ni l'ardeur du*

Soleil, ni la vaste étendue des airs, ni le mouvement des Cieux, ni les corps impénétrables des Astres. Elle traversera tout, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au plus élevé de tous les corps. Et même si vous voulez qu'elle passe au delà de l'Univers, & qu'elle contemple ce qui y est, s'il y a quelque chose; elle s'y portera. Admirez donc par là combien votre Ame a de puissance & de celerité. Ce sont aussi ces facultés qui ont donné l'idée de l'immortalité de l'Ame aux Anciens: car de même que c'est le propre de l'Entendement Divin de donner du mouvement à tout sans en avoir; *ainsi*, dit Socrate dans le Phædr. de Platon, *l'Ame aîlée, quoique sans sortir de la prison du corps, s'éleve à ce qu'il y a de plus sublime & se promene dans tout l'Univers.* Et comme ajoute Quintilien au Liv. I. *De la même manière qu'il est naturel aux Oiseaux de voler, aux Chevaux de courir, aux Bêtes feroces d'être cruelles: Ainsi le mouvement & l'industrie sont les propriétés de l'Ame: & c'est ce qui fait croire qu'elle tire son origine du Ciel.*

(2) *Des Airs en un clin d'œuil il traverse le Globe.*] C'est la Region de l'air qui environne le Globe terrestre. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(3) *Il passe sans effroi la Region Torride.* C'est la Region Elementaire du Feu, qui environne celle de l'air. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(4) *Compagnon des Astres errans.*] Voy. la même Note (10) & la (12) du Liv. I. Cette Strophe est remarquable en ce que les sept *Planètes* y sont nom-

nommées suivant les places que les Astronomes leur donnent dans le Ciel, à commencer par la *Lune* qui est la plus basse, & finir par Saturne qui est la plus haute. Je designe *la Lune* sous le nom de *la Planète nocturne.*

(5) *Jusqu'au premier Mobile il s'élève, il le quitte.*] Boëce dans toute cette pièce a suivi le Système de Ptolomée qui a été expliqué dans la Note (10) du Liv. I.

(6) *Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite.*] Boëce tient ici le langage des Platoniciens, qui croioient que Dieu, ou leur Jupiter, habitoit au plus haut des Cieux. Aristote donne à Dieu une forme séparée & le représente assis au dessus de la Sphère du Monde. Les mêmes Platoniciens disent que ce lieu affecté au sejour de Dieu, est resplendissant d'une lumière intellectuelle qu'il communique aux Cieux & à tout l'Univers; & suivant l'ancienne Théologie, Dieu lui même est Lumière & Vie: *Deus est lumen & vita:* C'est a dire une Lumière non corporelle, mais intelligible, comme dit Hermès dans le Pimander. C'est pourquoi St. Jean dit dans sa I. Epitre: Dieu est la Lumiere & il n'y a point en lui de ténèbres: *Quoniam Deus lux est, & tenebræ in eo non sunt ullæ.* Mais Aristote ajoute qu'on ne donne à Dieu le nom de *Lumière Primitive,* que par nécessité, à cause qu'il est impossible d'expliquer son essence telle qu'elle est en lui.

(7) *Que le plus puissant Prince n'est qu'un homme en exil.*] J'ai dit sous la Note (35) du Liv. II. qu'il

n'y avoit pas d'apparence que Boëce eût écrit sa *Consolation Philosophique* dans le dessein qu'elle fut vûë de Théodoric. En effet ce passage semble encore regarder ce Prince. Mais ce ne sera pas le dernier de ce Livre où il l'attaquera indirectement. Voy. ci-après la Note (12)

(8) *Vous avez donné à un homme mort le nom de Cadavre*] Le nom de *Cadavre* paroît avoir été formé de deux mots Latins, *Cado*, tomber, mourir, & *vermis*, ver: comme qui diroit *corps tombant* ou *reduit en vers*.

(9) *Le mal n'étant rien, comme je vous l'ai dit.*] Voy. la page 81. de ce II. Vol. & la Note (96) du Liv. III.

(10) *Qu'il n'y a rien de plus puissant que le Souverain Bien, comme je vous l'ai fait voir.*] Voy. la page 37. du II. Vol.

(11) *Ainsi Platon avoit raison de dire.*] Cette Sentence de Platon est tirée du *Gorgias*, où Socrate dit à Polus: *Assero equidem, ô Pole, tam Rhetores quam Tyrannos minimam in Civitatibus habere potentiam, quemadmodum ante dicebam: nihil enim (ut ita dixerim) facere ex his quæ volunt, facere tamen quod sibi opinantibus optimum videatur.* „Je vous soutiens, ô „Polus, que les Orateurs & les Tyrans n'ont dans „leurs Villes qu'une puissance très bornée, comme „je vous le disois tantôt: Car ils ne font rien, pour „ainsi dire, de ce qu'ils veulent, quoiqu'ils fassent que „ce qui paroît le meilleur à leur avis. „ Platon prouve d'ailleurs

d'ailleurs dans le même Traité & dans son Alcibiade: „Que les Méchans ne sont point puissans: Qu'il „vaut mieux souffrir une injure que la faire: Que „les Bons & les Sages sont les seuls qui soient heu„reux: Que les Méchans sont malheureux: Que „celui qui fait injure est miserable; mais qu'il l'est „encore davantage s'il n'en est point puni. „ Boëce a emploié tous ces passages dans ce IV. Livre.

(12) *Vous voiez ces Tyrans.*] Dans toute cette pièce, qui est une vive déclamation contre les Rois, il paroît que Boëce a eu surtout en vûe d'attaquer Théodoric, sous la Tyrannie duquel toute l'Italie gémissoit en ce tems-là. Voy. plus haut la Note (7). J'ai mieux aimé me servir du mot de *Tyrans* que de celui de *Rois*, pour faire voir que cette pièce ne regarde que ces Tyrans qui sont le Fleau du Genre Humain, & non pas ces Rois vertueux, tels que les Salomons de l'antiquité, que l'on voit heureusement revivre dans tous les Monarques qui regnent aujourd'hui en Europe.

(13) *Que la Pourpre environne.*] La couleur de Pourpre étoit affectée aux habillemens des Rois & des Empereurs. De là vient que la pluspart des Historiens se servent souvent de ce terme: *prendre la Pourpre*, pour dire, *se faire déclarer Empereur ou Roi.*

(14) *Qui sous un Dais pompeux sont assis sur le Trône.*] Il faut que l'usage du Trone soit fort ancien chez les Rois, puisque tous les Auteurs de l'antiquité

quité en font mention. Mais en quoi consistoient ces Trônes? c'est ce qu'il est bien difficile de décrire. On montre au Trésor de S. Denis en France celui du Roi Dagobert, qui n'est qu'une chaise de bois doré, assez grossièrement travaillée. Un Etranger qui voiageoit en France sous le règne de Henri IV. paroissoit surpris, en visitant les appartemens du Louvre, de n'y pas voir le Trône du Roi. On lui répondit qu'il avoit son Trône dans le cœur de son peuple, & que c'étoit là qu'il falloit le chercher.

(15) *S'ils ont quelque désir, il n'est rien qu'on ne tente.]* Cela me rappelle deux traits du regne de Louis XIV. que je ne croi pas avoir été écrits ailleurs. Ce Prince occupoit aux Tuilleries du côté de la Rivière, un appartement dont la vûe étoit bornée par une allée d'arbres, qui couvroient toute la terrasse de ce côté là. Aiant temoigné un soir que cela lui faisoit peine, M. Colbert Surintendant des Batimens fit ensorte pendant la nuit qu'on déracinât ces arbres & qu'on les enlevât, sans faire le moindre bruit: ce qui surprit agréablement le Roi à son lever. Long-tems après sous la Surintendance de M. Mansard, le Roi allant à la Messe apperçut une goutiere qui gâtoit en dehors l'un des murs du château de Versailles & inondoit le pavé de marbre qui est au bas. M. Mansard fit venir quelques Maçons ausquels il commanda d'aller arracher la goutière. Le premier qui l'entreprit, étoit un nommé Bellier dont le petit fils m'a raconté cette Histoire. Mais le pied lui aiant manqué, il tomba sans avoir pu seu-

lement

lement ébranler la goutière, & se tua tout roide. Cet accident fit perdre courage à tous les autres: le seul Mansard, qui n'en vouloit pas avoir le démenti, eut la temerité d'y monter & il en vint à bout. Voilà ce que peut le zele sur un sujet qui veut plaire à son Maitre!

(16) *Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent.*] Minutius Felix, Orateur Romain, qui vivoit à la fin du II. Siècle ou au commencement du III. avoit dit la même chose en ces termes: *Rex es? tam times, quam timeris: & quamlibet sis multo comitatu stipatus, ad periculum tamen solus es.* C'est à dire: „Etes-vous Roi? vous craignez autant que vous „êtes craint: Et quoique vous trainiez bien du „monde à votre suite, vous êtes cependant seul dans „le peril.„

(17) *La carrière où se font les exercices de la course.*] Le lieu où se faisoient ces *Courses* publiques, étoit nommé *Stade*, parceque l'espace de la *Course* étoit divisé par *Stades* (espèce de Mesure géométrique qui valoit suivant l'opinion commune 125. pas géométriques ou 625. pieds.) Il y avoit trois sortes de *Courses*. La première étoit celle des *Chariots*. Chaque Acteur avoit le sien attelé de deux, de quatre ou de six chevaux, & prêt à partir dans un espace fermé de grilles appellées *Carceres*. On les ouvroit au son des trompettes & des fanfares; & le dernier signal étant donné par un voile blanc qu'on déploioit, les chariots entroient en lice & partoient en même

tems

téms pour courir au but, qui étoit un poteau planté au bout de la carriére. Quand on y étoit arrivé, il falloit tourner plusieurs fois à l'entour. Le premier qui y arrivoit & qui pouvoit tourner adroitement autour du poteau étoit le vainqueur. Ce qu'Horace explique par ces vers.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat; Metaque fervidis
Evitata rotis

Cette espèce de *Course*, a été décrite par Virgile dans le V. Liv. de l'Eneide; & ainsi traduite en vers François par M. de Segrais:

Avec moins de fureur partent de la barriere
Deux chars qui pour l'honneur courent dans la carriere;
Ils lassent les regards, devancent les éclairs:
L'impatient Cocher se dresse dans les airs,
Abandonne aux coursiers les rênes ondoyantes,
Et confond les grands coups aux menaces pressantes.

La seconde espèce de *Course* étoit celle à cheval: c'étoit proprement ce que nous appellons un *Tournois* ou un *Carrousel*. Les Cavaliers distingués en plusieurs troupes ou escadrons, faisoient divers tours & contours, tantôt s'approchant les uns des autres, tantôt fuiant & tantôt se réunissant en un seul escadron. La troisième *Course* étoit celle à pied. Virgile décrit aussi ces deux dernières dans le même Livre de l'Eneide.

(18) *Personne ne peut être justement appellé Bon, s'il n'a rien de bon.*] C'est une sentence de Platon dans son *Gorgias*, où il fait dire à Socrate: *Quia bonum est quo præsente boni sumus.. Prorsus boni vero sumus & nos, & quæcunque alia bona sunt, ob virtutem quandam quæ adsit.* Ciceron dans le V. Livre de ses Tusculanes, approuve & confirme cette sentence, en ces termes: *Omnes bonos semper beatos volumus esse. Quos dicam bonos perspicuum est. Omnibus enim virtutibus instructos & ornatos: tum viros bonos dicimus.*

(19) *L'excellent corollaire que j'ai fait avec vous*] Voy. la page 55. de ce Volume & la Note (82) du Liv. III.

(20) *La récompense des Vertueux est la Vertu même*] C'est la traduction littérale d'un vers de Silius Italicus, Poëte du I. Siècle de l'Ere chretienne, dans le XIII. Liv. de son poëme de la seconde guerre Punique:

Ipsa quidem virtus sibimet pulcherrima merces.

(21) *Ainsi le Vice est le chatiment des Vicieux.*] St. Ambroise au I. Liv. de ses Offices avoit dit la même chose. *Ergo impius ipse sibi pœna est: justus autem ipse sibi gratia. Et utrique aut bonorum aut malorum operum merces ex se ipso solvitur.*

(22) *Un Loup qui vit de rapine*] L'Auteur de l'*Amusement philosophique sur le langage des Bêtes* raconte une avénture qui prouve que cet Animal emploie même la ruse pour attraper sa proie. Un

Voia-

Voiageur appercevant un *Loup* qui rodoit dans la campagne aux environs d'un troupeau, en avertit le Berger, qui lui répondit qu'il le voioit bien, mais qu'il n'avoit garde de lâcher ses chiens après lui, parcequ'il étoit sur que dans le tems que ses chiens s'amuseroient à le poursuivre, un autre *Loup* qu'il ne voioit pas, mais qui étoit caché près de là, tomberoit aussitôt sur le troupeau. Le Voiageur douta dabord de ce que le Berger lui disoit. Mais il fut convaincu de la verité, après qu'il lui eût consigné le prix de la Brebis que le *Loup* emporteroit & qu'il emporta en effet. Ainsi le *Loup* & le Voleur ont cela de commun, que non seulement ils emploient tous deux la violence, comme dit Boëce, pour attraper le bien d'autrui; mais qu'ils joignent encore la subtilité à la force pour en venir à bout. Ceux qui ont lû la vie du celèbre Cartouche & de ses camarades, y auront vû une infinité de traits que je me dispenserai de rapporter ici. Mais en voici un beaucoup moins connu pour n'être pas de notre tems. Il y eut dans l'antiquité plusieurs grands Scélérats du nom d'*Eurybate*. L'un d'eux aiant été arrêté & mis en prison; Ses Gardes mangeant avec lui, le pressèrent de leur faire voir quelque tour de son métier; & de leur apprendre sur tout de quelle manière il escaladoit les maisons. Il se fit presser long-tems, comme s'il n'eût osé entreprendre ce qu'on souhaitoit de lui. Enfin vaincu en apparence par l'importunité de ses Gardes, il se fit apporter des éponges, les ajusta ensemble, les attacha à la muraille avec des crampons, & commença à grimper. Les spectateurs fu-

rent

rent si surpris de ce qu'ils voioient, qu'ils le laisserent faire, jusqu'à ce qu'étant arrivé au lambris de la chambre où cette Scène se passoit, il gagna le toît, & se sauva effectivement.

(23) *Un Voleur que la cupidité porte &c.]* Il y a eu des Peuples dans l'antiquité chez lesquels les *Voleurs* étoient une espèce de Milice autorisée. De ce nombre étoient les Egyptiens, suivant Diodore de Sicile, qui nous apprend au Liv. V. de son Histoire, que la loi étoit parmi eux, que quand on se faisoit inscrire au rolle des *Voleurs*, & que l'on s'engageoit dans cette troupe, l'on donnoit son nom au *Capitaine*, lui promettant d'apporter exactement, sur le champ & avec la dernière fidélité, tout ce qu'on auroit dérobé; & cela sans doute pour la commodité du public, afin que quiconque auroit perdu quelque chose, pût en écrire sur le champ au *Capitaine*, en marquant le lieu, l'heure & le jour auquel il avoit perdu ce qu'il cherchoit. Par ce moien on recouvroit bientôt ce qu'on avoit perdu, à condition que le *Voleur* auroit pour sa peine la quatrième partie de la chose perdue & retrouvée. Les Romains Idolâtres donnoient aux *Voleurs*, pour Déesse & pour Protectrice, *Furine* ou *Laverne*, qui, selon eux, présidoit aux larcins, d'où les *Voleurs*, en Latin *Fures*, étoient aussi appellés *Laverniones*. Cette Déesse avoit un Temple dans un bois près de Rome: c'étoit une retraite commode aux *Voleurs*, qui pouvoient en assurance y aller partager le butin qu'ils avoient fait. C'est ainsi que le Paganisme favorisoit dans

une

une ville, qui a donné aux autres des loix pour la justice, un crime qui est le plus directement opposé à la conservation de la Société civile. Horace exprime bien le caractère de la Déesse Laverne dans une Epitre à Quintius, où il introduit un Scélérat, priant cette Divinité en ces termes:

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

C'est à dire: „O belle Laverne, donnez-moi l'adresse de tromper; faites que je sois estimé juste & que „je passe pour un saint homme: cachez soigneusement mes crimes; & couvrez mes fourberies d'une „nuit impénétrable. „ Quelle Religion que celle qui admettoit des Divinités ausquelles on pouvoit adresser de telles prières! Mais il est à remarquer qu'il y avoit en même tems un Dieu, nommé *Arcule* dont on imploroit le secours, pour être en sûreté contre les *Voleurs*: ainsi il faloit qu'il y eût un combat entre ces deux Divinités. Si *Arcule* étoit le plus fort, le coffre n'étoit pas volé; Si Laverne au contraire avoit le dessus, le coffre étoit emporté: idée ridicule que les Paiens avoient de leurs Dieux.

(24) *Un Dogue irrité qui aboie après les passans.*] On dit que les Romains en crucifioient un tous les ans, en punition de ce que les *Chiens* ne les avoient point avertis par leur aboiemen, de l'arrivee des Gaulois qui assiégèrent le Capitole. Les Egyptiens adoroient le *Chien*, suivant Elien, qui rapporte aussi-

qu'il

qu'il y avoit un païs dans l'Ethiopie, dont le Peuple avoit un *Chien* pour Roi, & prenoit ses caresses & ses aboiemens pour des marques de sa bienveillance. Il cite pour ses garants Hermippe & Aristote. Plutarque parle aussi de ce chien Roi, à qui toute la Noblesse d'Ethiopie rendoit ses respects. Mais c'est une fable, comme Ludolf l'a prouvé dans son histoire d'Ethiopie.

(25) *Un homme dont la langue dangereuse attaque tout le Monde.]* C'est ce qu'on reprochoit à une secte de Philosophes qui de cette inclination avoient pris le nom de *Cyniques*. Diogène qui étoit de cette secte, demanda à Alexandre le Grand qui l'étoit venu voir, s'il n'avoit pas apprehendé que le *Chien* ne le mordit.

(26) *Au Renard.]* Le Renard passe pour un Animal des plus rusés: C'est ce qui a donné lieu aux Fabulistes anciens & modernes, de le peindre comme un fourbe. Tout le Monde sait cette Fable de la Fontaine traduite du Latin de Phèdre.

Maitre Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage:
Maitre Renard par l'odeur allechê
Lui tint à peu près ce langage:
Hé bonjour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,

R *Vous*

Vous êtes le Phénix des Oiseaux de ce Bois.
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Ouvrant un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit, mon beau Monsieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Renard honteux & confus
Jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendroit plus.

(27) *Un fourbe qui tend des pieges à votre bonne foi.]* Suivant Virgile, la Ville de Troie ne fut prise que par la fourberie de Sinon qui étoit le plus artificieux d'entre les Grècs. S'étant adroitement laissé prendre par les Troiens, il donna faussement à entendre à Priam que les Grècs étoient embarqués. Si je voulois rapporter ici l'Histoire ancienne & moderne de toutes les fourberies qui ont produit de semblables révolutions dans le Monde, cet article me meneroit un peu loin.

(28) *Au Lion.]* Voy. la page 10. de ce Volume & la Note (21) du Liv. III.

(29) *Un Emporté toujours prêt à vous déchirer.]* Pétrone a representé la *Colère* ou plustot la *Fureur*, sous la figure d'un Lion qui a brisé tous ses liens. Pline le Naturaliste a observé au VIII. Liv. de son Histoire, que toute la fureur du Lion est dans ses yeux; de sorte que si on les lui couvre d'un voile

assez

aſſez épais pour qu'il ne puiſſe voir au travers, il ſe dépouillera de toute ſa ferocité & ſe laiſſera enchaîner ſans la moindre réſiſtance. Plutarque dit auſſi la même choſe dans ſes *Préceptes politiques.* Joachim Camerarius en a fait le ſujet d'un Emblème avec ce mot: *iram prudentia vincit.* C'eſt pourquoi le Poëte Ménandre a fort bien dit: *Servez vous de votre raiſon pour dompter votre colere.* Νίκησον ὀργὴν τῷ λογίζεσθαι καλῶς. Mais écoutons un moment la doctrine des Muſulmans ſur cette matière. *Dieu,* dit Mahomet dans le chapitre d'*Amram* l'un de ceux de l'Alcoram, *a preparé le Paradis à ceux qui retiennent leur colere, & qui pardonnent à ceux qui les ont offensés.* Houſſain-Vaez expliquant ce verſet, rapporte qu'un de leurs Docteurs aiant reçu un ſoufflet dit à celui qui l'avoit frappé: „je pourrois vous rendre injure „pour injure; mais je ne le ferai pas: je pourrois „au moins repréſenter à Dieu dans mes prières „l'outrage que vous m'avez fait; mais je m'en garderai bien. Enfin je pourrois au jour du Jugement „en demander la vengeance à Dieu; mais bien loin „de le faire, ſi ce jour terrible arrivoit dans ce moment & que mon interceſſion pût avoir lieu, je „vous proteſte que je n'entrerois en Paradis qu'avec „vous.„ Un Poëte Arabe a dit auſſi ſur ce ſujet: „Ne croiez pas que la valeur d'un homme conſiſte „ſeulement dans le courage & dans la force: ſi vous „ſavez ſurmonter votre colère, & pardonner, vous „êtes d'un prix ineſtimable.

(30) *Au Cerf.*] Les anciens regardoient le *Cerf*

comme le plus timide des Animaux: temoin ce vers de Silius Italicus:

Agmina præcipitant volucres formidine cervi.

Mais le Daim & le chevreuil le ſont du moins autant que le Cerf, s'ils ne le ſont davantage.

(31) *Un Poltron qui s'effraie de ſon ombre*] Les Grècs & les Romains ont eu des idées bien differentes de la *Crainte*. Les premiers croioient que c'étoit elle qui maintenoit les hommes dans leur devoir & qui leur inſpiroit les actions les plus louables. Ainſi ils penſoient que la valeur, la hardieſſe & le courage, n'étoient que des effets de la *Crainte* qu'on avoit d'être vaincu, d'être blâmé & dèshonoré. Car il eſt certain que ceux qui craignent le plus le reproche & la honte, ſont ceux qui font les plus grands efforts pour l'éviter. Les Romains au contraire regardoient la *Crainte* comme une de ces foibleſſes pernicieuſes, dont on devoit détourner les effets. Mais il eſt viſible que ceux-ci n'avoient en vûe que la *Fraieur*, cette paſſion ſervile & lâche. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce qu'en rapporte St. Auguſtin dans ſon Livre de la Cité de Dieu. „Hoſtilius, dit il, mit au nombre des Divinités la „*Crainte* & la *Pâleur*, deux des plus dangereuſes „paſſions auſquelles les hommes ſoient ſujets: la „première étant une émotion facheuſe & involon„taire de l'ame épouvantée, & l'autre étant moins „une maladie qu'un coloris dèsagréable qui défi„gure le corps.„ Un des hommes du Monde ſur qui cette derniere *Crainte* ait produit les plus triſtes

effets,

effets, a été Charles VI. Roi de France. Ce Malheureux Prince sortant un jour de la ville du Mans, fit rencontre d'un homme inconnu, have & défiguré, qui l'arrêtant par la bride de son cheval, lui dit: *Arrête, Roi; où vas-tu? tu es trahi:* & ensuite disparut. Cela lui causa une telle fraieur qu'il tomba en frénesie. Pour comble de malheur, un Page qui portoit une lance, l'aiant laissé tomber sur un casque qu'un autre portoit devant lui: le Roi s'imagina qu'on alloit le livrer à ses ennemis. Il en devint si éperdu qu'il se jetta sur ceux qui l'accompagnoient & en tua trois ou quatre; ensuite de quoi il tomba en pâmoison. Charles VII. son fils se sentit sur la fin de ses jours de cette foiblesse; craignant d'être empoisonné, il passa sept jours de suite sans rien prendre, & en mourut. Il en fut à peu près de même de Louis XI. fils de Charles VII. qui se rendit insupportable par ses défiances. La crainte de la mort & celle de perdre son autorité, lui firent faire des choses extravagantes.

(32) *A l'Ane.]* Cet Animal a toujours été regardé comme le symbole de la stupidité, & de la parèsse. Mais ne lui faisons-nous pas quelque injustice? Il est dit dans la Bibliothèque de Photius *cod.* 242. qu'un certain Ammonius, Philosophe Peripateticien du VI. Siècle, avoit un *Ane* d'un goût si merveilleux pour la Poësie, qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, & souffrir la faim, que d'interrompre son attention lorsqu'il écoutoit la lecture d'un Poëme. Long-

tems auparavant, le Philosophe Thalès, suivant Plutarque & Elien, avoit fait sur la sagacité de l'*Ane*, une autre remarque qui lui est trop honorable pour ne pas trouver place en cet endroit. Plusieurs de ces animaux qui étoient chargés de ballots de sel, aiant une rivière à traverser, l'un d'eux fit par hazard un faux pas & se laissa tomber dans l'eau. L'humidité faisant fondre une partie du sel allegea la charge; de quoi l'*Ane* ne manqua pas de s'appercevoir & d'en garder le souvenir: de sorte que toutes les fois qu'il étoit obligé de passer par là avec un pareil fardeau, il avoit la précaution de s'y laisser tomber. Son Maitre l'aiant enfin remarqué, en fit le récit à Thalès, qui lui conseilla de charger cet *Ane* de laine & d'eponges au lieu de sel. Ce que le Maitre aiant fait, l'*Ane* voulut user du stratagème ordinaire, mais comme il sentit cette fois là que l'eau avoit rendu son fardeau plus pesant, il ne lui prit plus envie de s'y laisser tomber.

(33) *Un Paresseux.*] La *Paresse* a été regardée par les anciens comme la Mère de tous les vices.

(34) *Un Hébété.*] La *Stupidité* est moins un vice de l'éducation que de la Nature. L'Histoire ancienne parle du fils d'un certain Roi, à qui l'on fut obligé, pour lui mettre dans la tête les lettres de l'Alphabet, de donner 24. domestiques, dont chacun portoit le nom d'une de ces lettres, ce qui n'auroit pas encore suffi, si l'on n'eût eu l'attention en même tems de leur attacher sur l'estomac la lettre dont

dont ils portoient le nom. On dit aussi qu'un certain Amphistides ne put jamais apprendre à compter que jusqu'au nombre de cinq; ce qui est d'autant plus remarqquable que la science des nombres est la seule naturelle à l'homme, suivant l'observation d'Aristote. La *Stupidité* de cet homme alloit même, dit-on, jusqu'à ignorer si c'étoit de son père ou de sa mère qu'il etoit né.

(35) *Aux Oiseaux.]* Les *Oiseaux*, le *Papillon*, les *Vents*, l'*Euripe*, &c. se prenent pour le symbole de l'inconstance & de la legèreté.

(36) *Un volage & un Inconstant.]* C'est le defaut que les Etrangers reprochent aux François. Cependant l'Empereur Charles V. avoit coûtume de dire: *L'Italien paroît sage & l'est; l'Espagnol le paroît & ne l'est point; Mais le François l'est, sans le paroître.*

(37) *Le Débauché.]* Ce vice est de toutes les Nations. Le Médecin Androcyde écrivant à Alexandre le Grand, lui marquoit: „Seigneur, souvenez-vous en beuvant, que le vin est le sang de la „Terre; que la ciguë est le poison de l'homme, & „que le vin est de la ciguë.„ Mais il paroît qu'Alexandre ne profita guères de ce conseil, puisqu'il mourut d'une *Débauche* qu'il avoit faite. Et combien n'a-t-on pas vû de Princes depuis lui qui se sont fait gloire de l'imiter en ce point? Mais il est à croire que ce n'est pas de cette seule *Débauche* que

Boëce a voulu parler. L'impudicité exerce ſur les Humains un empire, qui eſt bien plus étendu, & dont les ſuites ſont ſouvent beaucoup plus cruelles que la mort même. On dit communément que les afreuſes maladies qu'elle procure, n'ont été connues en Europe que depuis la découverte de l'Amérique, d'où les Eſpagnols les aiant rapportées en Italie, en infectèrent les femmes de Naples qui les communiquèrent aux François. Sans approfondir ce myſtere d'iniquité, je remarquerai qu'Amytis fille de Xercès I. „aiant, dit Photius, contracté „par ſes proſtitutions une maladie incurable (c'étoit „apparemment une de celles dont il s'agit) le Me„decin Apollonides qui étoit du nombre de ſes „amans, s'en étant apperçu, s'éloigna d'elle de peur „qu'elle ne la lui communiquât. Mais aiant été ar„rêté par ordre de cette infame Princeſſe, il fut en„terré tout vif.„ * Un Chirurgien François, qui eſt, je croi, M. Dunot, ſi ſon nom ne m'eſt échapé, publia, il y a quelques années, un Traité de ſon Art. Mais il n'avoit pas ſans doute connoiſſance de ce que je viens de rapporter: Car il n'auroit ni ſoutenu ſur le fondement d'une tradition populaire que cette maladie avoit été inconnue avant la découverte de l'Amérique, ni eu recours aux conjectures qu'il a avancées ſur l'origine de ce mal, qui doit être, ſelon lui, particulier aux Antropophages, à cauſe de la corruption que produit dans leur ſang la chair humaine dont ils ſe nourriſſent. Pour le prouver, il dit avoir fait manger de la chair de chien à un chien qui eut enſuite tous les ſymptomes du mal vénérien.

vénérien. Mais si cela étoit vrai, nécessairement il en seroit de même de tous les animaux qui mangeroient de la chair de leurs semblables. Or l'on peut peut assurer à M. Dunot que l'on a fait manger de la chair de canard toute crue à plusieurs canards sans qu'aucun d'eux ait eu le moindre des symptomes dont il parle.

(38) *Un pourceau qui se veautre dans la Bourbe.*] La comparaison que Boëce fait d'un Débauché à un *Pourceau* est d'autant plus juste, que si le premier est sujet aux vilaines maladies dont j'ai parlé dans la Note précédente, l'autre est aussi sujet au mal que l'on appelle *Ladrerie* & qui n'est peut être en son genre qu'une espece de mal venerien.

(39) *On est transformé en Bête.*] L'Histoire de Nabuchodonosor rapporte que ce Prince aiant vû en songe un arbre qui touchoit le Ciel de sa cime; qui couvroit la Terre de ses branches; & à l'ombre duquel les animaux se retiroient; mais qui fut coupé & couché par terre en un instant; Daniel lui expliqua ce songe du changement qui devoit arriver en sa personne. Il fut étrange & incroiable: car au moment que ce Monarque victorieux de toute l'Asie, admiroit la magnificence de Babylone, qu'il avoit rendue une des plus superbes villes du Monde, & qu'il se laissoit emporter à un mouvement déreglé d'orgüeil & de vanité, il fut *transformé en bœuf*; c'est à dire qu'il s'imagina fortement être tel, soit par une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*, soit par un trouble de son imagination, causé

par la justice Divine. Il fut chassé de son palais, & errant pendant sept ans dans la campagne où il vivoit comme une *Bête* farouche. Après ce tems il recouvra l'usage de la raison & fut remis sur le Trône, reconnoissant par ce chatiment épouvantable la puissance du vrai Dieu.

(40) *Sur la Plaine écumeuse.*] Expression poëtique qui signifie *la mer.*

(41) L'*Epoux de Pénélope avoit été poussé.*] *Pénélope*, fille d'Icare, avoit épousé *Ulysse* Roi d'Ithaque, petite Isle de la mer Jonienne, que l'on nomme aujourd hui *Isola di Compare.* Ce Prince aimoit si passionnément sa femme, qu'il fit semblant d'être fou pour ne pas aller à la guerre de Troie. Il temoigna sa feinte folie en labourant le sable sur le bord de la mer avec deux bêtes de différentes espèces, & y semant du Sel. Mais Palamède découvrit sa ruse, en jettant Télémaque fils d'*Ulysse* sur la ligne du sillon. *Ulysse* ne voulant pas blesser son fils, leva le soc de la charrue, & fit connoître par là qu'il n'étoit pas insensé. Ainsi il fut forcé d'aller à la guerre de Troie avec les autres Grècs, ausquels il rendit de grands services par sa prudence & par son industrie. En premier lieu il découvrit Achille, qui étoit caché entre les filles de Lycomède, sous un habit de fille. Ensuite il obtint de Philoctète les flèches d'Hercule pour les porter au Siège de Troie. Il enleva par adresse les cendres de Laomédon, qui étoient conservées sous la porte Scea, l'une de celles de Troie. Il prit avec Diomède le Palladium de

cette ville. Enfin il tua Rhesus, Roi de Thrace, & enleva ses chevaux. Et toutes ces expeditions furent cause de la prise de Troie. Mais il occasionna la mort de Palaméde pour se venger de ce qu'il avoit découvert sa feinte. Après la mort d'Achille, il fut préferé à Ajax pour avoir ses armes: *Fortis que Viri tulit arma disertus.* Troie étant prise, il tua Orsilochus, fils d'Idoménée, Roi de Crète, qui lui disputoit sa part dans le butin. Il immola Polyxène sur le tombeau d'Achille, & fit mourir impitoiablement le petit Astyanax fils d'Hector. S'étant ensuite embarqué pour retourner en son païs, la tempête le jetta sur le rivage des Ciconiens, dont il pilla la contrée: Mais les habitans lui défirent plusieurs de ses gens. Delà il fut jetté par une autre tempête sur les côtes des Lotophages en Afrique, qui le reçurent fort humainement: mais il y laissa encore quelques uns de ses compagnons, qui aiant mangé du Lotos (c'est le fruit de l'alisier) oublièrent le souvenir & l'amour de leur patrie. Il passa dans l'Isle des Cyclopes, où il courut risque de sa vie. Etant entré avec douze de ses gens dans la grotte de Polyphême, ce Géant en mangea six. Mais *Ulysse* trouva moien de l'enyvrer, & de lui crever le seul œil qu'il avoit. Il vint ensuite en Eolie, où l'on dit qu'Eole lui donna les vents enfermés dans un outre; mais comme il approchoit d'Ithaque, ses compagnons croiant qu'il y avoit un Trésor renfermé dans cet outre, l'ouvrirent; & les vents en étant fortis, le remenèrent en Eolie. Eole ne l'aiant pas voulu recevoir, il fut jetté sur les côtes des

des Lestrigons, peuple cruel, dont il quitta bientôt les terres, & vint au païs de Circé, où lui arriva l'aventure que Boëce raconte & qui a donné lieu à cette Note & aux suivantes.

(42) *Vers les bords enchantés de cette Isle fameuse.*] C'étoit un Promontoire du nom de Circé en Italie, qui avoit anciennement la figure d'une *Isle*, étant environné de la mer & des marais. Mais les Marais aiant été desséchés, ce Promontoire a été uni au Continent. C'est ce que dit Servius sur le III. Liv. de l'Enéide, en ces termes: *Qui nunc Circeius mons dicitur à Circe, aliquando ut Varro dicit, insula fuit, nondum siccatis paludibus quæ cum dividebant à continente.* Théophraste au Chap. 8. du V. Livre de son Histoire des Plantes, dit la même chose, & ajoute que cette *Isle* avoit 80. Stades de circuit, qui est encore celui du Mont *Circeius.* Ce Promontoire fut le dernier terme des navigations d'Ulysse vers le couchant.

(43) *Où regnoit l'infame Circé.*] Circé, dont les Poëtes parlent souvent, étoit, suivant eux, une fameuse Magicienne, qui avoit pour père le Soleil & pour mère Persa sœur d'Æetes, Roi de Colchos. Elle empoisonna le Roi des Sarmates son mari, & fut chassée par ses sujets qu'elle vouloit gouverner seule. Elle passa en Italie où elle fit sa demeure sur un Promontoire dont j'ai parlé dans la Note précedente.

(44) *Par les effets soudains d'un funeste brûvage, en transformant les corps,* &c.] Circé, disent les Poëtes, changea

changea Scylla en monstre marin, parceque Glaucus lui préferoit cette Nymphe. Bochart croit que Circé n'a passé pour Magicienne & le païs des Latins pour être rempli d'herbes venimeuses, que parceque les Phéniciens ont donné à l'Italie le nom *Latin* qui signifie *Enchantement*. Mais pourquoi les Phéniciens ont-ils donné ce nom à l'Italie? C'est ce que Bochart n'explique point. Au reste ces prétendus enchantemens ne font qu'exprimer la force contagieuse de la volupté, qui change les hommes en bêtes, lorsqu'ils en ont formé l'habitude. Cependant on croit qu'il y a des brûvages ou des charmes propres à inspirer de l'amour. Le Docteur Langius assûre avoir gueri un jeune homme, qui aiant mangé à quatre heures après midi la moitié d'un citron qu'il avoit reçu d'une femme, sentoit tous les jours à la même heure un amour empressé, qui le faisoit courir de côté & d'autre, pour la chercher & la voir. Cela lui duroit une heure; & comme il ne pouvoit se satisfaire à cause de l'absence de cette femme, son mal augmenta de jour en jour & le jetta dans un état pitoiable. Il peut y avoir des brûvages qui aient cet effet; mais il est difficile de croire qu'il y en ait qui inspirent de l'amour plustôt pour une personne que pour une autre.

(45) *De l'Aventurier Grèc les compagnons fidèles.*] Boëce dit que les Compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en divers animaux: Mais d'autres Auteurs disent qu'ils furent tous changés en pourceaux. D'autres prétendent que Circé ne transforma que

ceux

ceux qu' Ulysse lui députa en abordant à son Isle. D'autres enfin, comme Ovide au Liv. 14. de ses Métamorphoses, assurent que de tous ses Compagnons Euryloque fut le seul préservé de l'enchantement, parcequ'il ne voulut point goûter du brûvage de Circé. Mais on ajoute qu'Ulysse étant allé trouver cette Magicienne, l'épée à la main, l'obligea de rendre à ses compagnons leur forme naturelle.

(46) *Sous le hideux aspect d'un sauvage Pourceau.*] Voy. la Note précédente & la (38) ci dessus. Boëce parle cependant ici d'un Sanglier, mais ses inclinations sont les mêmes que celles du Pourceau domestique.

(47) *Etoit semblable au Lionceau*] Symbole des Débauches que le vin & l'Amour rendent furieux & cruels.

(48) *Ceux ci changés en Loups.*] Symbole des Débauchés avides de bonne chère ou des voluptés.

(49) *Ceux là, grimpant aux toits, remplissoient les goutières, de leurs tristes miaulemens.*] Ces Compagnons d'Ulysse transformés en *Chats*, représentent les Debauchés à qui le Vin, & la complaisance pour l'objet de leur amour, font faire des actions téméraires, qu'ils deplorent ensuite.

(50) *Ulysse eut fait comme eux, si dans cette aventure.*] Il est impossible de concilier ici les Poëtes qui ont écrit l'aventure d'*Ulysse* & de Circé. Ulysse, selon

selon eux, ne fut point enchanté par Circé; cependant il devint de ses amis, ou plustôt son amant; il demeura un an dans son païs, & eut d'elle deux fils nommés l'un Télégone, ou, suivant Hésiode, Agrius, & l'autre Latinus. C'est l'opinion qu'a suivi le célèbre Rousseau dans cette belle Cantate où il peint si élégamment le désespoir de Circé, après le départ de son cher Ulysse.

C'est ainsi qu'en secret sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son art emploiant le secours,
Pour rappeller l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Nemesis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate & l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre devorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les Astres de la Nuit interrompent leur course,
Les Fleuves étonnés remontent vers leur source
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les Enfers:
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroiable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Frémit de terreur:

L'Onde

L' Onde turbulente
Mugit de fureur:
La Lune sanglante
Recule d'horreur.
Dans le sein de la Mort les noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres:
Les Mânes effraiés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;
Et les Vents échapés de leurs cavernes sombres;
Mêlent à leurs clameurs d'horribles siflemens.

(51) *Il n'eut contre le charme obtenu de Mercure.*] *Mercure*, fils de Jupiter & de Maia, étoit né en Arcadie sur le Mont Cyllene; & les Poëtes le font Messager des Dieux, lui donnant des aîles à son chapeau & à ses talons: c'est pourquoi Boëce le nomme *Numen Arcadis alitis.* Ils lui donnent aussi un caducée qu'il porte à la main, c'est à dire une verge entourée de deux serpens, avec laquelle ce Dieu appaisoit les discordes, & faisoit d'autres effets admirables.

(52) *Un souverain contrepoison.*] C'étoit une Plante nommée *Moly*, que Mercure donna à Ulysse pour se garantir des charmes de Circé. Cette Plante avoit une fleur blanche & une racine noire, suivant ces vers d'Ovide dans le 14. Liv. de ses Metamorphoses:

Pacifer huic dederat florem Cyllenius album,
Moly vocant superi, nigra radice tenetur.

Tutus

Tutus eo, monitisque simul cælestibus intrat
Ille domum Circes.

(53) *Les supplices exercés avec rigueur pour punir après la mort.*] Boëce désigne ici les peines, que les Damnés souffrent en Enfer. L'Enfer des Chrétiens est le lieu où les ames de ceux qui sont morts dans l'impénitence, sont retenues pour y souffrir un supplice éternel; & où les corps seront sujets aux mêmes tourmens après la Résurrection générale. Origène & quelques Grècs qui l'ont suivi, ont prétendu que ces peines ne seroient pas éternelles: mais cette opinion est généralement condamnée, même par les Grècs Schismatiques d'aujourd'hui, qui tous, aussi bien que les Latins, croient unanimement que les prières des Fidèles ne peuvent tirer personne de l'Enfer: *In Inferno nulla est redemptio.* Les Juifs mettent l'Enfer au centre de la Terre; ils le croient sous les Eaux & sous les Montagnes; & y reconnoissent trois sortes de peines, le *froid*, le *chaud* & le *trouble* ou le *désespoir*. Comme il est dit en plusieurs endroits de l'Evangile, que l'Enfer est dans *les Ténèbres extérieures où il y a des pleurs & des grincemens de dents*: Je m'étonne que personne ne se soit encore avisé de placer l'Enfer hors du Globe immense de l'Univers, supposant que ce Globe soit environné de Tenèbres, différentes de ce qu'on appelle le Néant.

(54) *Les autres exercés avec clémence pour purifier.*] Boëce parle ici, non seulement en Chrétien, mais aussi en Catholique Romain, des peines du *Purga-*

toire, où les ames expient après leur mort les péchés qui ne ſont point mortels. Les Proteſtans ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les Catholiques. Les Grècs & les autres peuples de l'Egliſe Orientale nient auſſi qu'il y ait un lieu appellé *Purgatoire*, & un feu réel qui tourmente les ames après leur ſeparation du corps; mais ce n'eſt proprement qu'une diſpute de mots, puisqu'il prient Dieu pour les morts de la même manière que les Catholiques Latins. A l'égard des Juifs, ils croient également un *Purgatoire*; car il y a chez eux une loi qui oblige les Enfans à reciter pour les ames de leurs parens une certaine prière appellée *Kadis*, afin de les tirer du *Purgatoire*. C'eſt ce qu'on peut voir dans leurs Livres des Rites, & dans la Synagogue Juive de Buxtorf. Cette prière ne ſe recite que pendant onze mois, parceque, ſuivant eux, il n'y a que les Juifs impies qui en reſtent douze dans le *Purgatoire*. Ils enſeignent que quand on entonne le vendredi muſicalement une certaine autre prière, toutes les ames ſortent du *Purgatoire* pour aller chercher de l'eau, où elles ſe rafraichiſſent pendant quelque tems. C'eſt pourquoi les Rabins défendent ſévérement d'épuiſer toute l'eau qui eſt dans un puits, ou dans les creux de la Terre, de peur que quelque ame ne ſoit privée de ce ſoulagement, après lequel elle a ſoupiré pendant toute la ſemaine. Mais il eſt ſenſible qu'on ne voit rien de ces ſuperſtitions dans l'Ancien Teſtament; & qu'elles n'ont été introduites que par les Rabins qui y trouvent leur compte, parcequ'ils vendent des Indulgences au

Peuple

Peuple pour tirer du Purgatoire les ames de leurs proches. Il y avoit autrefois dans le Cimetière des Innocens à Paris une ancienne Epitaphe, à peu près conçue en ces termes:

C'il dont le corps dans ce charnier repose
En son vivant fut MATHURIN LA DOSE,
Natif de Reims, dedans Paris Frippier,
Et mieux famé que moult en ce métier.
Aussi vrainnent sa bonne ame immortelle
En Paradis tout droit s'envola-t-elle;
Non en Enfer où Méchans sont honnis,
N'en Purgatoire où Pécheurs sont pugnis.
Mais à propos de ce grand Purgatoire,
En est-il un? Oui-dà: trédame; voire.

(55) *A ces Oiseaux qui voient clair la nuit.]* Ces Oiseaux sont le Hibou, le Chat-huant, la Choüette, &c. Les Poëtes feignent que les Dieux ont métamorphosé en ces oiseaux funestes, des scelerats qui prenoient le tems de la nuit pour commettre leurs crimes, ou qui avoient besoin de l'obscurité des tenèbres pour en cacher la honte. Ainsi ils ont dit qu'une fille du Roi Nyĉteus, nommée Nyĉtimène, avoit été changée en Choüette pour avoir conçu un amour criminel pour son père & commis un inceste avec lui.

- - Patrium temerasse cubile
Nyĉtimenen? Avis illa quidem, sed conscia culpæ
Conspectum lucemque fugit, tenebrisque pudorem
Celat.

(57) *Si vous tournez votre esprit au Bien.]* Ainsi l'opinion de Boëce est que Dieu a créé l'Homme libre, afin, comme dit Hierocles, qu'abandonné à sa propre volonté il fit tout ce qui lui plairoît; „c'est à „dire que connoissant le Bien & le Mal, & la diffe-„rence qu'il devoit mettre entre les choses honêtes „& les honteuses, entre les justes & les injustes, en „un mot entre la vertu & le vice, il s'en tint à ce qui „lui étoit bon & évitât ce qui lui étoit préjudiciable.

(57) *Vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit souffert.]* Platon fait dire à Socrate dans le *Gorgias*: „Selon mon „opinion, ô Polus, celui qui fait tort à quelqu'un & „qui est injuste, est plus malheureux que les autres. „Mais il l'est encore davantage, si le mal qu'il a fait „reste impuni: & au contraire il l'est moins, s'il l'ex-„pie par un chatiment devant les Dieux & devant „les hommes.

(58) *Il est vrai qu'aujourd'hui les Avocats font entendre le contraire.]* Dans l'état florissant de la République Romaine, la profession d'*Avocat* y fut en grande considération: mais au tems de Boëce ce n'étoit plus qu'un métier mercenaire & lucratif comme aujourd'hui.

(59) *Quel plaisir avez-vous d'exciter des debats & de vos propres mains d'abréger votre vie? Helas! ignorez vous, si c'est là votre envie, (Insensés!) que la mort vous poursuit à grands pas?]* Sénèque, que Boëce a imité en plusieurs de ses vers, avoit-dit dans l'Hercule furieux:

Quid

Quid juvat durum properare fatum?
Omnis haec magnis vaga turba terris
Ibit ad manes.

Et Tibulle au Liv. I. de ses Elegies:

Quis furor est atram bellis arcessere mortem?
Imminet & tacito clam venit illa pede.

(60) *Quoi pour les convertir, vous massacrez les gens!*] C'est ce que les Protestans reprochent aux Catholiques à l'occasion des sanglantes persécutions que ceux-ci leur ont faites, à la suscitation de la République Monachale.

Tant de fiel entre-t il dans l'ame des Dévots?

(61) *Si quelqu'un de l'Astronomie.*] Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I. & la (76) du Liv. II.

(62) *Ira-t-il à l'Académie.*] Voy. la Note (8) du Liv. I.

(63) *N'ignorera t-il pas que les astres de l'Ourse.*] Nom de deux constellations appellées *la petite & la grande Ourse.* La *petite Ourse* est la plus proche du Pole Arctique auquel elle a donné ce nom, du mot grèc ἄρκτος qui signifie *Ourse.* Cette constellation est formée de sept Etoiles qui sont appellées *le Chariot.* La *grande Ourse*, qui selon Kepler, comprend cinquante six Etoiles, & trente cinq suivant Ptolomée, est une Constellation voisine de la premiere, mais qui a une situation con-

traire. Elle a ſept Etoiles plus viſibles & brillantes, diſpoſées auſſi en chariot, dont l'une eſt de la troiſieme grandeur, & les ſix autres de la ſeconde.

(64) *Partent du Pole arctique en commençant leur courſe.]* Le *Pole Arctique* eſt le Pole ſeptentrional du Monde oppoſé au Pole meridional que l'on nomme le *Pole Antarctique.* Voy. la Note précedente.

(65) *Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial.]* Le *Bouvier* nommé par les Anciens *Bootes*, *Arcturus* & *Arctophylax*, eſt une étoile ſituée à la queue de la grande Ourſe, qu'elle ſuit à la façon d'un Bouvier ordinaire qui marche derrière ſon troupeau. Elle ſe leve le 1. de Septembre, ſe retire le 13. de mai & ne paroît jamais qu'elle n'amene quelque grêle ou tempête.

(66) *Si tardif à quitter le cercle Horizontal.]* On dit que le Bouvier ne ſe couche point comme les autres conſtellations; cequi a donné lieu aux Poëtes de feindre, qu'il habitoit le jour parmi les hommes, pour leur ſervir d'eſpion & rendre enſuite compte à Jupiter des parjures & des injuſtices qui ſe commettoient dans le trafic & la juſtice. Voy. la Note (27) du Liv. II.

(67) *Que Phœbus perdant ſa lumière.]* Boëce parle des *Eclipſes* de Soleil, qui ſe font lorsque la Lune ſe trouve diametralement entre le Soleil & la Terre. Voy. la Note (100) du Liv. II.

(68) *Que*

68) *Que la Lune dans sa carrière.]* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(69) *Paroïsse tout à coup s'éclipser à son tour.]* Les *Eclipses* de Lune arrivent lorsque la Terre se trouve entre le Soleil & la Lune.

(70) *C'est l'effet de ces corps dont le concours oblique en deux points opposés divise l'Ecliptique.]* Les Astronomes disent que le Soleil & la Lune, aussi bien que les autres astres, ont chacun leur *Orbite*, ou cercle dans lequel ils courent, & qui est plus ample ou plus étroit à mesure qu'il est eloigné du centre commun du systême: Que comme ces *Orbites* ne sont pas dans le même plan avec l'*Ecliptique* & qu'elles l'entrecoupent en deux endroits diamétralement opposés; c'est en ces points d'interséction, qui se nomment *les nœuds* l'un *ascendant* & l'autre *descendant*: c'est, dis-je, en ces points ou tout près d'eux que la lumière du Soleil & celle de la Lune sont sujettes à s'éclipser. L'*Ecliptique* est un cercle qui passe par le milieu du Zodiaque & qui représente le chemin que fait le soleil dans son cours annuel.

(71) *Et l'Astronome habile en fait le tems certain.]* C'est une chose ordinaire aux Astronomes de nos jours de prédire les Eclipses au tems précis où elles doivent arriver. Les Chinois se croioient fort habiles en cette matiere avant l'arrivée des Missionaires Européens. Cependant il s'en falloit beaucoup qu'ils ne le fussent autant que ce derniers, comme ceux-

ci le prouvèrent. Ainsi il n'est pas étrange qu'en l'année 1097. avant J. C. c'est à dire 500. ans après l'Empereur Hoam-ti, qui passe chez les Chinois pour avoir perfectionné l'Astronomie, un autre Empereur, que Renaudot appelle Choukang & qui doit être le même que Ching ou Chim-vam, ait suivant cet Auteur, fait mourir les Astronomes Chinois, pour n'avoir pû prédire une Eclipse qui arriva en ce tems là. C. Sulpicius Gallus qui fut consul Romain avec M. Claudius Marcellus l'an 588. de Rome, 166. avant J. C. est le premier d'entre les Latins, suivant Pline, *Hist. natur. Lib.* 2. qui donna des raisons naturelles des *Eclipses* de Soleil & de Lune. Voici comment Tite-Live raconte la chose dans le XLIV. Liv. de son Histoire. Sulpicius étant Tribun de la seconde Legion, fit assembler les soldats par la permission du Consul; & de peur qu'ils ne prissent à mauvais augure l'*Eclipse* de Lune qu'il savoit devoir arriver, il les avertit que la nuit suivante cet astre seroit éclipsé depuis deux heures jusqu'à quatre, & qu'on n'en devoit tirer aucun mauvais présage. La nuit du 3. au 4. de Septembre l'*Eclipse* arriva; & les soldats admirèrent la sagesse de Sulpicius, qu'ils regarderent comme divine.

(72) *Croïoit les détourner en frapant sur l'airain.*] Les Anciens avoient la superstition de faire de grands cris pendant les Eclipses; & les Romains de fraper sur des bassins d'airain, dans la persuasion où ils étoient de faire cesser par là les enchantemens qui causoient ces Eclipses.

(73) *Qu'ons*

(73) *Qu'ont les Vents de troubler les mers.*] Boëce désigne ici précisément & uniquement le Vent *Corus*, c'est à dire, de Nord-Oueft, ou d'aval, ou de l'Occident d'Eté. Silius Italicus en décrit les effets dans ces vers.

Qualis ubi Ægæo surgente ad sidera Ponto
Per longum vasto Cori cum murmure fluctus
Suspensum in terras portat mare, frigida nautis
Corda tument: sonat ille procul, flatuque tumescens
Curvatis pavidas transmittit Cycladas undis.

Voy. la Note (13) du Liv. I.

(74) *Nul n'est surpris de voir la neige.*] Voy. la Note (14) du Liv. I.

(75) *Ainsi sans l'ignorance.*] Toute cette Strophe a quelque rapport avec ces paroles de Quintilien dans sa 4. Declamation: *Paullatim hoc quod stupemus, animus ausus diligenter attendere, in arcana naturæ sacrum misit ingenium, & ex assiduis observationibus notisque redeuntibus latentium ratione collecta, pervenit ad causas. Miraris fatum hominis posse prædici? Defectiones syderum laboresque narrantur, nunciatur origo tempestatum, lassitudo ventorum, quod sydus immodicos solis ardores, quod severas minetur hiemes, quid significent sparsi longius crines, quid ardentius solito jubar, quid excussa flamma syderibus.*

(76) *Aux têtes de l'Hydre.]* *L'Hydre*, suivant la Fable, etoit un serpent d'eau, un monstre à sept têtes qui se retiroit dans le marais Lernéen. Hercule combattant contre cet *Hydre*, voioit renaître deux têtes au lieu d'une qu'il avoit coupée: c'est pourquoi il y appliqua le feu, & par ce moien défit entierement ce monstre.

(77) *La Providence.]* Boëce parle ici en Métaphysicien de la Providence Divine, que les Paiens représentoient sous la figure d'une Dame Romaine qui tenoit un sceptre d'une main, & sembloit montrer de l'autre un globe posé à ses pieds, pour dire qu'elle gouvernoit le monde comme une bonne mere de famille.

(78) *C'est ce que les Anciens ont appellé le Destin.]* *Quid enim*, dit Minutius Felix, *aliud est fatum, quam quod de uno quoque nostrum Deus effatus est? qui cum possit præscire materiam promeritis & qualitatibus singulorum etiam fata determinat.*

(79) *Soit que l'ame.]* Boëce parle ici de l'*ame* du monde, suivant l'idée de Platon, qui dit dans ses Loix: „Lorsque vous prétendez que l'Ame gou„verne toutes choses & qu'elle est repandue dans „tout ce qui est susceptible de mouvement: vous „devez nécessairement avouer que le Ciel même est „aussi gouverné par cette Ame.

(80) *Soit que toute la Nature ensemble.]* C'est l'opinion des Stoiciens que Boëce suit ici. Car Heraclite

raclite & Zenon avoient defini la nature du Deſtin, *une Raiſon répandue dans la nature de l'univers*: λόγον τῦ Διὰ ὀσίας οὖ παντὸς διηχοῦντα.

(81) *Les influences des Aſtres.*] Il ſemble que Boëce favoriſe ici l'*Aſtrologie judiciaire*, cet art aujourdhui ſi décrié. „La pluspart des hommes, dit „Pline au Liv. 2. de ſon hiſt. naturelle, font dépen„dre leur deſtinée des influences de l'*Aſtre* qui pré„ſidoit à leur naiſſance. Cette opinion a fait un „grand progrès non ſeulement parmi le Peuple igno„rant, mais même parmi les Savans. Ceux qui ajoutent foi à cet art pretendu, penſent que toutes les étoiles ſont comme autant de caractères différens qui ſuivant leurs diverſes conjonctions forment des pronoſtics de ce qui doit arriver; & que le Firmament eſt comme un Livre céleſte, où ceux qui ont le don d'y pouvoir lire, découvrent l'avenir. Les premiers qui ont donné cours à cette ſcience ſont les Chaldéens, dont quelques uns changèrent leur profeſſion d'Aſtronomes en celle d'Aſtrologues. Leur nouvelle doctrine ſe répandit bientôt en Egypte & en Grèce, & depuis par tout le Monde, avec d'autant plus de facilité, que les Princes & les Rois s'en ſervirent utilement pour appuier leur politique; les Prêtres Idolatres, pour autoriſer leurs ſuperſtitions; & les Hiſtoriens pour écrire au goût du vulgaire. Les ſavans combattent cette vaine ſcience par une infinité de raiſons très-fortes. Les deux jumeaux, Jacob & Eſaü, dit St. Auguſtin, étoient nés ſous une même conſtellation; & cependant leurs

leurs mœurs étoient dissemblables. Si l'Horoscope avoit lieu, il faudroit, comme remarque Cicéron, que tous ceux qui sont nés dans le même tems que Scipion l'Africain eussent eu les mêmes vertus & la même gloire; & que tous ceux qui périrent dans la bataille de Cannes, fussent nés sous une même constellation. Un Auteur de ce tems (Gadrois, *Discours de l'influence des Astres*) ajoute qu'un flambeau allumé dans la chambre d'une femme qui accouche, doit beaucoup plus influer sur le corps d'un enfant que la Planète de Mars ou de Saturne. Ceux qui attribuent à la Canicule une chaleur maligne ne se trompent pas moins. Car il faudroit que cette constellation fit sentir plus fortement de pareilles impressions sur les lieux où elle domine perpendiculairement, Cependant ces mêmes lieux qui sont au de là de l'Equateur ont l'Hyver tandis que nous avons les jours caniculaires; de sorte que les Astrologues de ce païs-la se mòqueroient assurément s'ils entendoient dire que cette constellation produit la chaleur maligne que nous lui attribuons.

(82) *La puissance des Anges.*] L'ancienne Théologie enseigne que les *Anges* sont les Ministres de Dieu qu'il envoie pour avoir soin des choses d'ici-bas, & pour éxécuter ses ordres. Les Philosophes Paiens & sur tout les Platoniciens ont aussi cru qu'il y avoit des êtres spirituels au dessous de la souveraine Divinité, qui avoient part au gouvernement de l'univers. „Mais, me répondoit un homme à qui j'alle-

„j'alleguois ces témoignages, figurez-vous un Roi „qui pourroit du fond de son cabinet faire entendre „tacitement sa volonté dans toute l'étendue de ses „Etats. Auroit-il besoin du ministère d'un de ses „sujets pour le faire? Voila précisément l'état où se „trouve Dieu par rapport au gouvernement de l'u„nivers. S'il étoit vrai que voulant manifester sa „volonté il employât à cette fonction le ministère „des Anges, il s'ensuivroit que Dieu ne pourroit „la manifester que par ce moien, lors qu'il ne vou„droit pas le faire autrement. Donc Dieu ne „pourroit pas le faire par lui-même. Donc les An„ges pourroient ce que Dieu ne pourroit pas. „Mais comme il est certain que Dieu n'a besoin du „secours de personne pour pouvoir ce qu'il veut, il „en faut conclûre que l'on a fait injustice à sa puis„sance lors qu'on lui a prêté le ministère des Anges. „Il n'est pas surprenant que ceux qui ont donne un „corps à la Divinité; qui ont fixé son sejour dans „un certain lieu marqué; qui l'ont cru susceptible „de repentir, de colère, ou de vengeance; il n'est „pas surprenant que ceux là lui aient donné des ai„des pour accomplir les desseins de sa Providence.

(83) L'*Industrie des Démons.]* C'est une suite nécessaire que s'il y a des Anges, c'est à dire selon les Platoniciens de bons Génies, il doit y avoir en même tems des Démons ou des Génies malfaisans. „Mais, disoit la personne dont j'ai parlé dans la „Note précédente, Dieu n'aiant pas besoin du mi„nistère des Anges pour faire du bien aux hommes, „à plus

„ à plus forte raiſon n'emploie-t-il pas celui des Dé„ mons, pour leur faire du mal, puiſqu'il eſt im„ poſſible qu'un Etre ſouverainement Bon leur don„ ne ce pouvoir. Je ſens que vous m'allez objecter „ que Dieu permet que les hommes ſe faſſent du „ mal les uns aux autres, ſans que pour cela il en „ ſoit moins Bon. Mais je vous répondrai que ſi „ l'ame eſt immortelle, il n'y a nulle comparaiſon „ à faire entre cette puiſſance des hommes & celle „ que vous attribuez aux Demons; les premiers „ l'exercant ſur le corps & les derniers ſur l'ame. „ Detout cela il concluoit qu'il n'y avoit point de Demons, tels qu'on nous les peint ordinairement. Mais l'Ecriture aiant decidé formellement le contraire, peut on douter qu'il n'y en ait? L'opinion des Rabbins eſt conforme à cette creance. Mais les uns ſoutiennent qu'ils ſont ſpirituels, Dieu n'aiant pas eu le loiſir de leur donner des corps parceque le ſabbat commença dans le moment qu'il alloit leur en former. D'autres prétendent qu'ils ſont corporels, capables de génération, & ſujets à la mort. D'autres ſoutiennent qu'ils ſont nés de la conjonction de Sammaël Prince des Démons avec Eve, avant qu'Adam la connut. D'autres enfin leur donnent pour pere Adam, & pour mere Lilith. Ils diſent qu'Adam aiant été chaſſé du Paradis, demeura cent trente ans dans l'excommunication; que pendant tout ce tems les Anges mâles s'approchant d'Eve engendroient des Démons; & qu'Adam de ſon côté s'approchant des Demons femelles, engendroit auſſi des Démons. Ainſi ce ne

ne fut qu'après ce terme de 130. ans, qu'Adam commença à avoir des enfans de sa femme à son image & à sa ressemblance. Il faut avouer qu'après des autorités si convaincantes, il est bien difficile de révoquer en doute l'éxistence des Demons. Ceux qui en voudront d'autres preuves n'ont qu'à lire *la Doctrine Chrétienne du Cardinal Bellarmin.* Ils y verront entre autres cette épouvantable Histoire du Diable Rotisseur qui mit à la broche un méchant garnement pour s'être moqué de ses camarades qui disoient leurs graces après le repas. Que si ce livre ne les convainc pas encore, je les abandonne à leur incrédulité; & en ce cas je les renvoie aux Liv. 8. 9. & 10. de la Cité de Dieu de St. Augustin qui leur fera voir ce qu'un homme raisonnable peut penser des Démons, de la Magie & des Magiciens.

(84) *Fait mouvoir les Cieux.*] Voy. la Note (10) du Liv. I.

(85) *Et les Astres.* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(86) *Entre les Elémens.*] Voy. la Note (99) du Liv. II.

(87) *Lucain*] *Marcus Annæus Lucanus.* Poëte né à Cordoue en Espagne le 3. de Novembre de l'an 39. de J. C. étoit neveu de Senèque le Philosophe. Entre les diverses Poësies qu'il composa, il écrivit un Poëme ou plustôt une Histoire en vers des guer-

res

-res civiles entre César & Pompée. C'est le seul ouvrage qui nous soit resté de lui. Cet Auteur avoit, dit-on, le genie grand & élevé, mais peu juste; son style est enflé, & ses pensées fortes, mais souvent outrées. Néron lui fit couper les veines comme à Seneque l'an 65.

(88) *Notre Ami.*] La Philosophie semble faire entendre par ce mot, que Lucain n'étoit pas moins Philosophe que Poëte.

(89) *Dans sa Pharsale.*] C'est le titre du Poëme de Lucain dont j'ai parlé sous la Note (87). M. de Brébeuf en a donné sous ce titre une Traduction en vers François, que l'on regarde comme une excellente copie d'un très mauvais original. Le titre de Pharsale a été donné à ce Poëme, à cause d'une ville de ce nom située en Thessalie & près de laquelle César remporta contre Pompée l'an 48. avant J. C. une celèbre victoire qui mit fin à la guerre civile que Lucain decrit dans son Poëme.

(90) *Le Ciel fut pour César & Caton pour Pompée.*] C'est la Traduction du dernier de ces quatre vers de Lucain au Liv. I. de sa Pharsale:

Nec quemquam jam ferre potest Cæsar-ve priorem,
Pompejus-ve parem. Quis justius induat arma?
Scire nefas; magno se judice quisque tuetur:
Victrix causa Deis placuit, sed victa Catoni.

C'est

C'eſt à dire littéralement „ Déja Céſar ne peut plus „ſouffrir de ſupérieur, ni Pompée, d'égal. Le- „quel des deux prend les armes avec plus de juſtice? „C'eſt ce que je n'oſerai décider: L'un & l'autre „ont chacun de leur coté un Juge reſpectable; les „Dieux ont été du parti du Vainqueur & Caton de „celui du Vaincu.„ Voy. la Note (97) du Liv. II. ſur la fin.

(91) *C'eſt ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles penſées que moi.*] Boëce parle ici d'un Théologien Chrétien dont il rapporte un vers Grec qui fait le ſujet de la note ſuivante. Mais j'ignore avec tous les Interprètes de Boëce, de qui il a voulu parler. Je ſoupçonne que c'eſt un Théologien, parceque la Théologie étant plus relevée que la Philoſophie, c'eſt auſſi par cette raiſon que la Philoſophie parlant à Boëce lui dit les paroles qui ſont à la tête de cette Note.

(92) *Formant du corps des Saints les ſacrés édifices, l'union des vertus les préſerve des vices.*] C'eſt ainſi que j'ai rendu ce vers grèc que rapporte Boëce. Ἀνδρὸς ἱερȣ̃ σῶμα δηναμεις οἰκοδομȣ̃σι & qui ſignifie litteralement: *les vertus bâtiſſent le corps d'un homme ſacré.* Mais le tour que j'ai donné à ce paſſage, le lie beaucoup mieux avec ce qui précede dans Boëce.

(93) *Une Fortune malconduite en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient.*] „Ce ſont ceux,

T „comme

„comme dit Juvenal, que la Fortune élève au des-„sus des autres hommes quand elle veut se divertir.„

Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit Fortuna jocari.
Sat. III. v. 39.

On peut mettre de ce nombre Sejan cet indigne Favori de l'Empereur Tibère. „Helas! dit le mê-„me Juvenal dans la Satire X. cet homme qui ne „respiroit que les biens, que la gloire, bâtissoit une „tour du haut de laquelle il tomba dans un préci-„pice d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus éle-„vée.„ Tibère ne pouvant plus souffrir l'insolence de cet ambitieux Favori, lui fit faire son procès par le Senat qui le fit arrêter, condamner & étrangler dans un même jour, le 18. Octobre de l'an 31. de J. C. A cet exemple de Sejan je me dispenserai d'en joindre une infinite d'autres que l'histoire ancienne & moderne me fourniroit, & je m'en dispenserai pour la raison que j'ai dite sous la Note (43) du Liv. III.

(94) *Quel mortel oseroit sonder l'obscurité de ces ressorts secrets, qu'il fait mettre en usage.]* C'est ainsi que j'ai rendu ce vers grec que Boëce cite, je croi, d'après Homère: Ἀργαλέον δ' ἐμὲ ταῦτα, θεὸν ὥς πάντ' ἀγορεύειν; & qui signifie à la lettre: *il m'est difficile d'expliquer tout ce qui regarde la Divinité.* Cette pensée répond au dernier vers d'un Quatrain françois, dont je ne connois point l'Auteur; mais qu'un bon Père Capucin, qui me le voioit

voioit lire un jour avec attention dans le cloître de son couvent de S. Honoré à Paris, m'assûra gravement avoir été composé par le Diable, pour répondre à un homme qui vouloit savoir de sa Majesté Infernale, ce que c'étoit que Dieu. Voici le vers:

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui même.

J'ai oublié les trois autres. Mais en voici de Manilius qui disent encore à peu près la même chose:

Ostendisse Deum nimis est: dedit ipse sibimet
Pondera: nec fas est rebus suspendere Mundum
Rebus enim major.

(95) *Que votre œuil jusqu'aux Cieux penètre.]* La Philosophie voulant conduire Boëce au Ciel, il n'est pas surprenant qu'elle lui en trace souvent le spectacle devant les yeux.

(96) *Les Astres sont toujours ce qu'ils étoient d'abord.]* Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note (12) du Liv. I.

(97) *Le Soleil est sujet à cette loi commune.]* Voy. de même.

(98) *N'a jamais empêché la Lune.]* Voy. de même.

(99) *Jamais du haut du Pole où l'on voit briller l'Ourse.]* Voy. la page 218. du Tome II. & les Notes (63) (64) (65) & (66) du Liv. IV.

(100) *De la nuit tous les soirs l'étoile avant courrière]* Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note 67. du Liv. I.

(101) *Dans le concours exact de ces flambeaux célestes.]* Voy. la Page (29) du Tome II.

(102) *Un éternel amour les tient sans cesse unis.]* Voy. les Pages 149. & 150. du Tome I.

(103) *Du Zodiaque entier tous sujets sont bannis.]* Le *Zodiaque* est un cercle oblique que l'on représente dans la sphère, & qui contient les douze signes ou Constellations que le Soleil parcourt en 365. jours & près de six heures, la Lune en 27. jours & Saturne en 30. ans. Les douze signes du Zodiaque rangés suivant les saisons, en commençant par le mois de Mars, sont: Le *Belier*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, pour le Printems: L'*Ecrevisse*, le *Lion*, la *Vierge*, pour l'Eté: La *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, pour l'Automne: Le *Capricorne*, le *Verseau*, les *Poissons*: pour l'Hiver. Ils sont compris dans ces deux vers Latins:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

(104) *Qui dans cette union commune, aux Elémens.]* Voy. les Pages 149 & 150. du Tome I. & la 47. du Tome II.

(105) *Par là l'Humidité cherche la Sécheresse]* Voy. la Page 47. du Tome II.

(106) C'est

(106) *C'est par là qu'au Primtems, de la naissante Flore.]* Voy. la Page 35. du Tome I. & la Note (74) du Liv. I.

(107) *Le folâtre Zephyr baisant l'amoureux sein.]* Voy. la Note (68) du Liv. I.

(108) *La Tulipe & l'Oeuillet, la Rose & le Jasmin.]* Boëce parle indistinctement de toutes les fleurs. Je me suis contenté d'en nommer quatre à peu près dans l'ordre qu'elles naissent. De ces quatre Fleurs la *Rose* est la seule dont les anciens Poëtes Latins ont parlé, parcequ'elles étoient peu connues chez eux. On remarque à l'égard des *Tulipes*, qu'on en a vû à Harlem en Hollande, des Oignons qui s'y sont vendus jusqu'à cinq mille florins. Le commerce n'en est plus si considerable aujourd'hui.

(109) *C'est parlà qu'en Eté le Laboureur moissonne.]* Voy. les Pages 29. & 30. du Tom. I.

(110) *C'est aussi parlà qu'en Automne.]* Voy. la Page 35. du Tome I.

(111) *C'est parlà qu'en Hiver on entend dans les plaines.]* Voy. la Page 29. du Tome I.

(112) *Le soufle impetueux des mutins Aquilons.]* Voy. la Note (75) du Liv. I.

(113) *Qu'on voit glacer l'eau des Fontaines.]* Voy. la Note (14) du Liv. I.

(114) *Et de pluie & de neige inonder les vallons.]* Voy. la Page 8. du Tome I. & la Note (14) du Liv. I.

(115) *L'ordre de ces Saisons, leur suite successive.]* Voy. la Page 29. du Tome I.

(116) *Reste seul immuable au plus caché des Cieux.]* Voy. plus haut la Note (6)

(117) *Il lui dicte sans cesse une équitable Loi.]* Voy. les Pages 29. & 30. du Liv. I.

(118) *Par l'unanime accord d'un amour mutuel.]* Voy. la Page 150. du Tome I.

(119) *Qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des armes.]* Cela est plus facile à dire qu'à faire. En effet quel est l'homme assez intrepide, pour voir la mort devant ses yeux & ne ressentir pas quelque émotion? *Vincitur*, dit Ennodius dans le Panegyrique du Roi Theodoric, *vincitur humanæ mentis auctoritas prævisione discriminis: labascit fortium conscientia, quoties formidanda oculis ingeruntur.* Le Prince de Condé (Louis II.) l'un des plus grands Héros que la France ait eus, se trouvant l'an 1652. au combat du fauxbourg S. Antoine, fut tellement saisi d'effroi que ses chausses s'en ressentirent.

(120) *La vertu dans l'étymologie de son nom.]* La *Vertu* tire son nom latin *virtus*, du mot *vires* qui signifie *les forces*. C'est aussi de là que les Latins donnoient à l'homme le nom *Vir*, comme aïant plus de force que la femme; & qu'ils appelloient une Pucelle *virgo*, parcequ'ils supposoient qu'il fal-

loit

loit avoir une force virile, ou bien de la vertu pour conserver son Pucelage.

(121) Le *brave Agamemnon, après dix ans de peine.*] *Agamemnon*, fils d'Atrée & d'Aërope, & époux de Clytemnestre, étoit Roi de Mycènes & d'Argos. Il fut fait General de l'armée des Grècs dans leur expédition contre la ville de Troie dont le Siège dura dix ans.

(122) *Vengea sur les Troiens l'enlèvement d'Helène.*] *Helène*, fille de Jupiter & de Leda, étoit femme de Ménelaüs frère d'Agamemnon. Elle fut premièrement enlevée par Théfée, puis par Alexandre, autrement Paris, fils de Priam Roi de Troie. Ménelaüs Roi de Sparte & son frère Agamemnon, avec le secours des Princes Grècs, vengerent ce dernier rapt par la ruine de Troie. Paris aiant été tué pendant le Siège, son frère Déiphobe épousa Helène qui le fit tuer ensuite par son premier mari Menelaüs avec lequel elle retourna à Sparte.

(123) *Encore immola-t-on sa fille auparavant.*] Les Grècs aiant pris le port d'Aulide pour le rendez-vous de leur armée, Agamemnon, chassa dans une forêt & tua un cerf qui appartenoit à Diane, ce qui facha tellement cette Déesse que pour s'en venger, elle retint la flote dans le port, en leur rendant la Mer & les vents contraires. L'oracle Calchas declara que la Déesse ne s'appaiseroit point qu'on ne lui eût immolé une personne sur laquelle le sort tomberoit. Il tomba sur Iphigenie fille d'Agamem-

non. Mais, dit-on, Diane en eut pitié, & substitua une Biche en sa place. Cependant Boëce suppose qu'elle fut réellement immolée. C'est aussi le sentiment de plusieurs autres Poëtes, entre autres de Properce dans ce vers: *Pro quâ mactata est Iphigenia mora*, & de Senèque *dans son Agamemnon*, où Clytemnestre dit: *Cruore ventos emimus & bellum nece.*

(124) *Pour appaiser Diane & Neptune & le Vent.*] *Diane*, suivant les Poëtes, est fille de Jupiter & de Latone, la Sœur d'Apollon, & la Déesse des Bois & de la Chasse. *Neptune*, fils de Saturne & d'Ops, est le Dieu de la Mer qui lui échut en partage, comme le Ciel à Jupiter & l'Enfer à Pluton. A l'égard des *Vents*, Voy. la Note (13) du Liv. I.

(125) Le *Concurrent d'Ajax, l'Epoux de Pénélope.*] Boëce parle d'*Ulysse*. Voy. la Note (41) ci-dessus. *Ajax*, fils de Telamon & grand Capitaine, étant au Siège de Troie, & aiant demandé les armes d'Achille qui avoit été tué, on les lui refusa pour les donner à *Ulysse*; ce qui rendit *Ajax* si furieux, qu'après avoir tué les troupeaux de l'armée, les prenant pour *Ulysse* & ses compagnons, il se perça lui-même de son épée.

(126) *Vit ses soldats broiés sous les dents du Cyclope.*] Les *Cyclopes*, suivant la Fable, étoient des Géans établis en Sicile près du mont Etna, & qui n'avoient qu'un œuil au milieu du front. *Polyphème*, l'un d'eux fils de Neptune & grand voleur de pro-

profession, est celui dont parle Boëce. Ulysse étant tombé entre ses mains, ce Géant dévora deux de ses compagnons. Mais le rusé Grèc l'aiant enyvré, lui creva son œuil, & parlà se sauva avec le reste de sa troupe. *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* C'est le portrait que Virgile fait de ce *Cyclope* au III. Liv. de l'Enéide. Ulysse en se sauvant laissa un de ses compagnons, nommé Achemenide, qu'Enée reçut ensuite dans ses vaisseaux. Voici dequelle manière M. de Segrais a rendu l'aventure d'Ulysse avec *Polyphème*, que Virgile fait raconter par Achemenide à Enée.

„ *Soldat infortuné du malheureux Ulisse,*
„ *J'ai suivi de son sort le bizarre caprice.*
„ *Fuiant l'affreux Cyclope, un monstre furieux,*
„ *Mes lâches compagnons m'ont laissé dans ces lieux,*
„ *M'ont seul abandonné dans sa grotte sanglante*
„ *D'un carnage nouveau sans cesse dégoutante.*
„ *L'antre est vaste & profond; & l'horrible Géant*
„ *Après le sang humain à toute heure béant*
„ *Elève jusqu'au Ciel sa tête formidable . . .*
„ *Farouche en ses discours & plus terrible à voir,*
„ *Il boit des malheureux le sang épais & noir*
„ *Il dévore leurs chairs, déchire leurs entrailles,*
„ *Je l'ai vû s'irriter, & contre les murailles,*
„ *Avec ses grandes mains par d'horribles efforts*
„ *Froisser de deux soldats les misérables corps:*
„ *Puis se roulant par terre, au milieu du carnage,*

„ Tandis que dans leur sang toute sa grotte nage,
„ Mordre leurs rouges chairs, étendu sur le dos,
„ Et sous ses noires dents faire bruire leurs os,
„ Non certes sans vengeance, & le prudent Ulysse
„ N'oublia pas alors son subtil artifice.
„ Sur les restes affreux de son cruel festin,
„ Le monstre s'assoupit abymé dans le vin:
„ Et vomit en dormant la chair encor tremblante
„ Parmi le vin qui sort de sa bouche sanglante.
„ Nous invoquons les Dieux, & rangés à l'entour
„ D'un long arbre aiguisé privons son œil du jour,
„ L'œuil seul que sur le front lui cachoit sa paupière
„ Et semblable en grandeur à l'œuil de la lumière.
„ Ainsi de nos amis nous vengeons le trépas . . .
A peine il a parlé que chacun triste & blême
Voit mouvoir le grand corps du pasteur Polyphème;
Il paroît sur le mont au milieu des troupeaux
Que suivant sa coutume il mène au bord des eaux.
Monstre terrible à voir, colosse affreux, énorme
Et que son œuil crevé rend encor plus difforme.

(127) *Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire.]* Voy. la Note (65) du Liv. II.

(128) *En dépit de Junon.]* *Junon*, suivant la Fable, étoit la sœur & la femme de Jupiter. Hercule étant un Batard de ce Dieu debauché, Junon, par jalousie, lui envoia deux grands Serpens pour le

le faire perir dans le Berceau. Mais Hercule, tout jeune qu'il étoit, les écrasa entre ses mains.

(129) *D'étouffer un Géant sur les rivages Maures.]* Ce *Géant* est *Antée*, fils de Neptune & de la Terre. Il habitoit en Afrique. Quand il touchoit la Terre, il reprenoit ses forces. C'est pourquoi Hercule combattant contre lui, l'embrassa & le soutenant en l'air, l'étouffa ainsi, en le serrant étroitement.

(130) *De combattre un Dragon.]* Les filles d'Hesperus, Roi d'Afrique, avoient un jardin dont les arbres portoient des pommes d'or, gardées par un *Dragon* qu'Hercule tua. Quoiqu'on puisse donner à cette Fable une interprétation allégorique, on pourroit demander, s'il y eut jamais effectivement des *Dragons*. Je répondrai à cela qu'il y en a, suivant les Naturalistes, mais qui ne sont autres que des serpens à qui l'on croit qu'un long âge donne des aîles. Quelques uns, sur le fondement peut-être de la Fable des Hespérides, ont dit qu'il y avoit en Afrique des *Dragons* volans, capables d'emporter un homme & un cheval. Vers le milieu du XIV. siècle, il s'en trouva un dans l'Isle de Rhodes, à ce qu'on prétend, qui se retiroit dans une caverne, d'où il infectoit l'air de son haleine & tuoit les hommes & les bêtes qu'il rencontroit: de sorte qu'il étoit défendu à tous les Chevaliers & Frères de l'ordre de St. Jean de Jerusalem, etablis alors dans cette Isle, de passer auprès de ce lieu, qui s'appelloit Maupas, sous peine d'être pri-

ves

vés de l'habit de la Religion. Ce *Dragon* étoit de la grosseur d'un cheval moien, & avoit à sa tête de serpent de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressembloient à celles d'un crocodile: ses deux ailes étoient noires par dessus, & d'un jaune mêlé de verd par dessous; & sa queue faisoit plusieurs plis & retours sur son corps. Il couroit, battant de ses aîles, & jettant le feu par les yeux, avec un sifflement épouvantable. Un Chevalier, nommé Déodat ou Dieu-donné de Gozon, aiant entrepris de combattre ce monstre, s'en alla en Provence, où après avoir fait faire une figure parfaitement semblable au *Dragon*, il accoûtuma son cheval à l'approcher, & deux gros chiens à l'attaquer sans crainte. Ensuite il retourna à Rhodes, & aiant choisi son jour, il monta à cheval, accompagné de ses domestiques, dont un menoit ses deux chiens. Lorsqu'il fut sur un côteau proche Maupas, il y laissa ses gens, & leur commanda de le venir secourir, s'il étoit besoin; ou de s'enfuir s'ils le voïoient vaincu & tué. Aussitôt étant armé de toutes pièces & aïant la lance en main, il avança vers la caverne avec ses deux chiens, & apperçut le *Dragon* qui venoit à lui, avec sa furie ordinaire. D'abord il lui porta un coup dans l'épaule, dont sa lance fut mise en pièces, sans offenser ce monstre à cause de la dureté de ses écailles: mais les deux chiens qui ne craignoient pas plus ce véritable *Dragon* que son fantome, contre lequel on les avoit exercés, l'assaillirent vivement, pour le prendre par le ventre, comme on les y avoit accoutu-

coutumés, & donnèrent le loisir au Chevalier de mettre pied à terre. Il approcha du monstre, lui plongea son épée sous la gorge, où la peau étoit plus tendre; & l'enfonçant toujours de plus en plus, il lui trancha le gosier. Le *Dragon* perdant ses forces avec son sang tomba mort, & renversa sous lui le brave Gozon. Ses gens accoururent aussitôt, & voiant le Dragon mort, ils relevèrent leur Maître, le rafraichirent de l'eau d'un ruisseau, & lui firent revenir ses esprits que la fatigue & la mauvaise odeur de l'animal avoient comme assoupis. Alors Gozon remonta à cheval & retourna victorieux à Rhodes, où il se présenta au Grand Maître auquel il fit le recit de ce combat. Le Grand-Maître lui en témoigna de la joie; mais en loüant son courage, il blâma sa desobéissance; & pour observer la severité de la discipline, il le fit mettre en prison, & lui ôta l'habit. Cependant comme ce n'étoit qu'une formalité, peu de jours après il lui rendit l'habit avec la liberté. Voilà l'Histoire du Dragon de l'Isle de Rhodes, telle que les annales de l'ordre de Malte la rapportent, & que M. l'Abbé de Vertot l'a inserée dans l'Histoire qu'il a publiée de cet Ordre. Je sais qu'on l'en a blamé: mais assûrement je ne vois dans cette aventure aucune circonstance qui ne soit plus vraisemblable que celles qui se trouvent dans l'Histoire d'un autre *Dragon* que l'on dit avoir été tué dans le village de Dolomieu en Dauphiné l'an 1680. Cet autre Dragon qui étoit un Serpent volant avoit deux pas de long, & la grosseur au moins de la cuisse d'un homme,

la

la tête d'un chat, avec des oreilles de mulet, des aîles semblables à celles d'une chauvesouris, une arrête sur l'épine du dos, toute herissée de grands poils; & des écailles qui le couvroient par tout. Un Païsan, nommé Jacques Tirenet, qui le tua, dit-on, trouva dans sa tête une escarboucle dont l'éclat faisoit paroître tout cet animal en feu. Ceux qui ont inventé ce conte disent qu'une Dame de qui ce Païsan tenoit des terres à ferme, lui fit de grandes offres, ainsi que l'Eveque du Bellai, s'il vouloit lui donner cette pierre; mais qu'il nia fortement qu'il l'eut trouvée. Il n'y eut, ajoutent-ils, que le Seigneur de Belmont qui lui fit avouer la verité, & qui aiant vû l'escarboucle, lui en offrit 30. mille écus dans le dessein de la présenter au Roi. Le Païsan fit un billet par lequel il s'obligea de la livrer à ce prix; & le Seigneur de Belmont en donna avis à S. M. qui donna ses ordres pour conduire le Païsan à la Cour. Mais on assure qu'il ne s'y rendit point & que l'on n'y vit point cette escarboucle, dont les Jouailliers donnent ordinairement le nom aux plus gros & aux plus beaux rubis d'Orient. Ainsi qu'on juge delà le peu de fonds qu'il y a à faire sur une troisième Histoire d'une couleuvre d'où est venue l'escarboucle qui est en Espagne. Celui qui la tua, dit-on, n'osa se servir de fusil. Il se fit enfermer dans une machine de bois, en forme d'un grand tonneau, garnie en dehors de pointes de cloux, & sachant où cet animal se retiroit, il se fit rouler dessus. La couleuvre mourut; mais l'infection qui sortit de ses blessures empoisonna l'homme

dans

dans la machine. Ce recit renferme des absurdités évidentes. Car si d'autres que celui qui étoit renfermé dans la machine, la roulèrent sur l'animal; à quoi servoit celui qui étoit dans la machine? n'étoient ils pas plus exposés que lui à la fureur du monstre & à son infection? Tout cela fait voir que c'est une histoire inventée à plaisir.

(131) *De dompter les Centaures.*] Les *Centaures*, suivant la Fable, étoient des Monstres, moitie hommes & moitié chevaux, qui avoient été engendres d'Ixion & d'une Nuée. Voy, la Note (117) du Liv. III. On ajoute qu'ils furent vaincus par Hercule qui les chassa de Thessalie. On croit que cette Fable des *Centaures* vient de ce que les Peuples de Thessalie ont été les premiers qui aient sçu dompter des Chevaux.

(132) *De percer de ses traits les trois monstres ailés.*] Ces monstres selon quelques uns sont les *Harpyes* de la Fable, que les Poëtes font filles de Typhon & de la Terre, & qu'ils représentent avec un visage de femme, des mains crochues & des ailes. Ils en nomment trois: *Aëllo*, *Ocypete* & *Celeno*, mais on croit que ces *Harpyes* n'étoient autre chose que des *Sauterelles*, comme il a été prouvé dans le premier tome de la *Bibliothèque Universelle*.

(133) *Dont les bords du Stymphale étoient alors souillés.*] Les Harpyes ou Sauterelles dont j'ai parle dans la Note précedente, paroissent cependant diffé-

différentes, des monstres qui habitoient les bords du lac *Stymphale* en Arcadie; parceque les *Harpyes* habitoient dans les Isles *Strophades* & qu'elles furent défaites non par Hercule, mais par Calais & Zethès. Les *Stymphalides* étoient certains oiseaux d'une grosseur si extraordinaire que quand ils voloient, leurs aîles ôtoient la clarté du soleil. Ils ne vivoient que de chair humaine; & Hercule, par l'entremise de Minerve, les chassa de l'Arcadie au bruit des Cymbales.

(134) *De faire par le feu périr l'Hydre de* Lerne.] Voy. ci-dessus la Note (76).

(135) *De forcer de Cacus la profonde caverne.*] *Cacus*, fils de Vulcain, se retiroit proche le Mont Aventin, en Italie. C'étoit un insigne voleur, qui traînoit les bœufs à reculons dans sa Caverne: mais Hercule découvrit sa ruse, & le tua. On feint qu'il jettoit feu & flamme par la bouche.

(136) *Dans les bois Néméens d'égorger un* Lion] Il y avoit, dit-on, dans la forêt de *Némée* en Achaïe un *Lion* d'excessive grandeur qu'Hercule tua & dont il prit la depouille pour s'en couvrir. On ajoute que Jupiter mit ce *Lion* dans le Ciel au nombre des Constellations; & qu'à cause de cette victoire d'Hercule on institua des jeux en son honneur, dans la foret de *Némée*.

(137) *D'enlever les Troupeaux du Triple-Geryon.*] On feint que *Geryon*, Roi d Espagne, avoit trois corps,

corps, soit parcequ'il commandoit sur les trois Isles, appellées Majorque, Minorque & Ebuse, soit, comme quelques uns disent, qu'il y eut trois frères de ce nom, si parfaitement unis qu'ils sembloient n'avoir qu'une ame en trois corps. Hercule les aiant tués emmena leurs bœufs en Grèce. Cette Fable a pour fondement une Tradition Phénicienne qui porte qu'Hercule étant descendu dans l'Isle de Gadis, aujourdhui Cadix, fut attaqué par trois troupes des habitans qu'il défit: ce que les Phéniciens expriment en ces termes, *Hacche thabath resche Geryon*, c'est à dire mot pour mot, *il défit les trois têtes de leurs habitans.* Mais en prenant le dernier mot pour un nom propre, on a traduit mal à propos, *il défit ou tua les trois têtes de Geryon.*

(138) *Au détroit de Gadis de planter des colomnes.*] Hercule, dit la Fable, aiant défait Geryon, éleva sur le rivage occidental de l'Isle de *Gadis* deux *colomnes* avec cette inscription, *non plus ultra*, parcequ'étant venu jusqu'à ce lieu là, il crut qu'il n'y avoit plus de terres vers le couchant. D'autres disent que ces *colomnes* sont de grands monceaux de pierres qui se sont tellement affermis & accrus avec le tems qu'ils se voient de fort loin. Mais les anciens Géographes & Historiens ont donné le nom de *Colomnes d'Hercule* aux deux montagnes de Calpé & d'Abyla qui forment le détroit de *Cadix* ou de Gibraltar, l'un du côté de l'Europe dans l'Andalousie, l'autre du côté de l'Afrique au païs de Tanger en Barbarie.

(139) *D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones.* Le

U *Tanaïs*

Tanaïs ou *Don* eſt un Fleuve de Moſcovie, qui ſépare l'Europe de l'Aſie. Les Grècs ont connu des nations de femmes guerrières qui habitoient aux environs de ce fleuve & de celui de *Thermodon* en Cappadoce. Elles étoient Scythes d'origine. On dit qu'elles n'avoient point d'hommes dans leur Roiaume, mais que pour avoir de la poſtérité elles recherchoient l'alliance de leurs voiſins; ſi elles avoient des garçons elles les tuoient, ne gardant que les filles à qui elles brûloient la mammelle droite, pour mieux tirer en combattant. *Amazone* ſignifie en Grèc *ſans mammelle*, de ἀ & μαζὸς.

(140) *De partager un Fleuve & de lui mettre un frein.* Ce *fleuve* eſt l'*Acheloüs*, rivière de la Grèce, qui prend ſa ſource au pied du mont Pindus en Theſſalie. Cette riviere inondoit ſouvent tout le païs; mais Hercule arrêta ſon impetuoſité par des digues & des canaux.

(141) *D'attraper en courant la Biche au pied d'airain.*] Hercule fit, dit-on, cet exploit ſur le mont Ménale en Arcadie.

(142) *De ſaiſir tout vivant ſur le Mont Erymante.*] Montagne d'Arcadie qui s'appelle aujourd'hui *Dimizana*, & qui abonde en ſangliers.

(143) *Ce fameux ſanglier à la gueule écumante.*] Hercule, dit-on, ſe rendit maitre de ce *Sanglier* qui ravageoit tout le païs & le porta tout vivant ſur ſes épaules à Euryſthée Roi de Mycènes, par les ordres duquel

duquel il avoit entrepris cet exploit. Polyene le Macédonien qui fut ſous le II. Siècle de J.C. Auteur d'un *Recueil de Stratagèmes* qu'il dédia aux Empereurs Antonin & Verus, dit dans le Liv. I. de cet ouvrage, qu'Hercule fut obligé d'emploier la ruſe pour ſe tirer d'affaire en cette occaſion. „Ce Heros, dit-il, craig- „nant la force du *Sanglier d'Erymante*, le prit par adreſ- „ſe. L'animal dormoit dans un vallon rempli de nei- „ge: Hercule du haut de la montagne lui jetta plu- „ſieurs pierres qui l'eveillerent & le mirent en fu- „reur. S'étant donc levé, il s'élança à travers la nei- „ge; & Hercule l'y voiant engagé, le prit aiſément.

(144) *De jetter Diomède étranglé par ſa main,*] *Diomède*, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine. Hercule le fit mourir & le donna à manger à ſes mêmes chevaux.

(145) *Il fut chercher Théſée au centre du Tartare.*] *Théſée*, fils d'Ægée, Roi d'Athènes. Il fit priſonnière Hippolyte, Reine des Amazones. Il tua le Minotaure par l'adreſſe d'Ariadne qu'il quitta enſuite. Il alla aux Enfers avec ſon ami Pirithoüs, pour ravir Proſerpine, mais il y fut retenu captif jusqu'à ce qu'Hercule le délivra.

(146) *Il oſa, l'en tirant, rompre les triples fers, qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers.*] Voy. ce qui a été dit de ce chien fabuleux des Enfers ſous la Note (113) du Liv. III. Hercule, dit-on, l'emmena avec lui en delivrant Theſée, & s'en fit ſuivre.

(147) *Ses robustes épaules soutinrent sans plier le fardeau de deux Poles.*] Hercule porta, dit-on, le Ciel l'espace d'un jour pour soulager Atlas, qui suivant les Poëtes, avoit cette fonction, avant qu'il eût été changé en cette montagne de son nom qui semble soutenir le ciel par sa hauteur. Mais, suivant l'Histoire, Atlas étoit un Roi de Mauritanie, très-savant dans l'Astronomie.

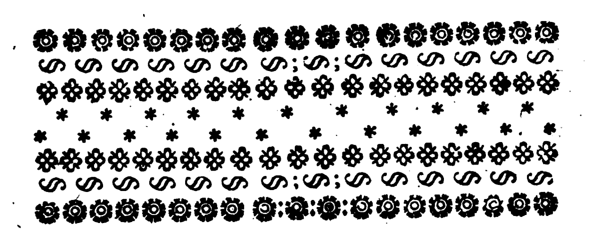
(148) *Elevez-vous aux Cieux à l'éxemple d'Alcide.*] *Alcide* est un nom que l'on a donné à Hercule à cause de sa force, étant tiré du mot grèc Ἀλκή, *force.*

(149) *Si vous imitez ses travaux.*] Ceux qui voudront connoître tous les *Travaux d'Hercule*, les trouveront rassemblés sous la Note (65) du Liv. II. A l'égard de l'éxhortation que Boëce par la bouche de la Philosophe fait ici aux hommes courageux, de mériter le Ciel en imitant les *Travaux* de ce Héros fabuleux, il est sensible que ces paroles sont allégoriques.

Mais Boëce en MASSON discret,
Sous cette feinte allégorie ;
A parlé du TRAVAIL secret
De l'antique MASSONNERIE.
Heureux qui prendroit nos leçons !
On peut le dire sans scrupule :
Le seul TRAVAIL des FRANCS-MASSONS
Vaut bien tous les Travaux d'Hercule.

FIN DES REMARQUES SUR LE QUATRIEME LIVRE.

LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE CINQUIEME.

Dans lequel on explique ce que c'est que le Hazard; s'il y a un Libre Arbitre; quel est l'ordre de la Providence, & l'enchainement du Destin dans l'univers. On y prouve ensuite que la Prescience de Dieu n'ôte point à l'Homme sa liberté.

La Philosophie aiant achevé ce discours, avoit envie de m'entretenir d'autres choses. Je la prévins & pour

lui

lui donner lieu de poursuivre la conversation que nous avions commencée, je lui dis.

BOËCE.

Vos exhortations sont assurément justes & très-dignes de vous. Mais j'éprouve réellement à l'heure qu'il est, combien vous avez eu raison de me dire que la Question de la Providence en renfermoit beaucoup d'autres. Par éxemple, je suis curieux de savoir, si vous pensez qu'il y ait un hazard, & ce que vous croiez que ce soit.

LA PHILOSOPHIE.

Je me hâte de m'acquiter avec vous de ce que je vous ai promis, & de vous ouvrir entièrement la route qui vous conduira en votre Patrie. Cependant les Questions que vous venez de me faire, quoiqu'utiles en elles-mêmes, sont un peu détournées de notre chemin ; & il est à craindre qu'en prenant un si long détour, vous ne soiez trop fatigué pour fournir le reste de votre course.

BOECE.

BOËCE.

Ne le craignez point : Le plaisir que j'ai d'apprendre une chose qui m'est agréable me tient lieu de repos. D'ailleurs comme ces Questions ont de la connexité avec votre sujet, dès que vous me les aurez expliquées, il vous sera facile de me convaincre du reste.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux bien avoir cette complaisance pour vous, puisque vous m'en priez avec tant d'instance. Voici donc ce que je puis vous dire là-dessus.

Si l'on définit le Hazard, *un événement produit par un mouvement qui se fait sans dessein, & sans nulle coopération de causes* ; je soutiens qu'un tel Hazard n'est rien, & que son nom est un terme vain, qui n'a point une signification réelle. Car est-il possible que Dieu contenant toutes choses dans l'ordre, il y en ait quelqu'une qui se fasse sans dessein & sans cause ? Rien ne se fait de rien (1). C'est une maxime que personne n'a jamais conte-

ſtée, quoiqu'elle ne ſoit véritable que par rapport à la matière, c'eſt à dire, à la nature de toutes les formes créées, & nullement à l'égard de leur cauſe efficiente. Que ſi une choſe pouvoit naître ſans la coopération d'aucune cauſe, il eſt évident qu'elle naîtroit de rien. Mais puiſque cela n'eſt pas poſſible, il eſt par conſéquent de toute impoſſibilité que le Hazard ſoit tel que nous l'avons défini tout à l'heure.

BOËCE.

Quoi donc! n'y a-t-il rien qu'on puiſſe avec raiſon qualifier du terme de *Hazard* ou de *cas fortuit?* Il ſe peut faire que le vulgaire ne ſache pas à quoi ces dénominations conviennent; mais conviennent-elles à quelque choſe?

LA PHILOSOPHIE.

Mon Diſciple Ariſtote (2) a expliqué cette Queſtion dans ſa Phyſique (3), avec autant de préciſion que de vraiſemblance.

BOËCE.

De quelle manière l'a-t-il fait?

LA

LA PHILOSOPHIE.

„Toutes les fois, dit-il, qu'une chose „est faite dans une vûe, & que par certaines causes il arrive autre chose que „ce qu'on s'étoit proposé, on donne à „cela le nom de Hazard. Par éxemple, „supposons que quelqu'un labourant la „terre, à dessein de cultiver son champ, „y trouve un Trésor caché. Il croit „que cela est arrivé par un pur hazard. „Cependant cela ne s'est point fait de „rien. Il y a eu des causes particuliè„res dont le concours imprévû & inopiné „a produit cet événement. En effet si „le Maitre du champ ne l'avoit pas la„bouré, & que le Maitre du Trésor ne „l'y eut pas enterré, ce Trésor n'auroit „pas été découvert.„ Ce sont donc là les causes de cet événement fortuit qui a été produit par leur concours, sans que l'intention humaine y ait eu part. Car ce n'étoit le dessein, ni de celui qui avoit caché ce Trésor, ni de celui qui labouroit ce champ, que cette découverte se fit. Mais comme j'ai dit, celui

ci aiant labouré, parceque cela lui étoit convenable, a concouru à faire la découverte de ce que l'autre avoit caché. On peut donc définir le Hazard, *un évenement imprévû que produit un concours de causes, dans une action faite pour quelque vûe.* Or le concours des causes est l'effet de cet ordre nécessaire qui étant émané de la source de la Providence, détermine toutes choses aux tems & aux lieux qui leur sont propres.

* * *

Au pied du mont Taurus, (4) voisin des champs du Parthe, (5)
L'Euphrate est joint au Tigre & bientôt s'en écarte (6).
Mais lorsque du premier les deux bras tortueux
Viennent se réunir au Tigre impétueux;
Les vaisseaux dispersés dans leurs lits navigables,
Les Arbres arrachés, & flotans sur leurs sables,
Se rassemblant enfin après mille détours,
De ces Fleuves fameux suivent le nouveau cours.
Le suivent. Et pourquoi? d'où vient qu'ils se rejoignent?
D'où vient qu'auparavant dans leur route ils s'éloignent?
C'est qu'étant sur les flots, ils en suivent la loi.
Cette loi, direz-vous, en quoi gît-elle? En quoi?
C'est

C'eſt que tout corps fluant, tel qu'une eau qui ſerpente,
Obéit au terrain, qui l'entraine en ſa pente. (7)
Ainſi dans tous les cas que le Hazard produit,
Certain ordre le guide, & cet ordre il le ſuit.

* * *

BOËCE.

J'y fais réflexion, & je conviens que ce que vous dites eſt vrai. Mais dans cet enchainement de Cauſes indiſſolubles, pouvons nous conſerver nôtre Libre Arbitre? cette chaine fatale n'aſſervit-elle pas les mouvemens de l'eſprit humain?

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt point d'Etre raiſonnable, qui n'ait ſon Libre Arbitre. Car tout Etre qui a naturellement la faculté d'uſer de la Raiſon, eſt doué d'un jugement avec lequel il fait un juſte diſcernement de chaque choſe. Il reconnoît donc par lui-même ce qu'il doit rechercher ou éviter. Or quiconque juge qu'une choſe eſt déſirable, la déſire, comme il fuit tout ce qu'il croit devoir fuir. Ainſi tout

tout Etre raisonnable a de lui même la Liberté de vouloir & de ne vouloir pas. Mais cette Liberté n'est pas égale dans tous les Etres. Les Substances Célestes qui sont au dessus de nous, ont un jugement éclairé, une volonté incorruptible, & un pouvoir efficace d'accomplir leurs désirs. A l'égard de l'Homme, son ame est aussi véritablement libre; mais elle l'est d'autant plus qu'elle reste dans la contemplation de la Divinité: de sorte qu'elle l'est moins, en tombant dans un corps (8); encore moins étant emprisonnée dans ce même corps terrestre; & qu'elle est enfin réduite à une extrême servitude, lorsqu'abandonnée aux vices, elle est entierement déchue de la possession de sa Raison naturelle. Car elle ne peut détourner les yeux de la clarté dont brille la Verité Suprême, pour les fixer ici bas sur les tenèbres qui couvrent la terre, qu'aussitôt elle ne se sente environnée du voile de l'ignorance, & troublée par des passions funestes qui en font leur esclave dès qu'elle s'y livre: & ainsi sa propre liberté en quelque manière

nière devient la source de sa servitude. Cependant l'œuil de la Providence le voit, lui qui prévoit tout éternellement; & cette même Providence place toutes les choses qu'Elle a prédestinées, selon que chacune mérite. (9) *Elle voit tout, Elle entend tout.*

* * *

La Muse immortelle d'Homère (10)
A chanté jadis en ses vers,
L'Astre éclairant de sa lumière
L'immensité de l'Univers: (11)
Cependant ce Flambeau du Monde
Au sein de la Terre profonde
Jamais n'éclaira les Enfers (12)
Ni jamais au travers de l'onde
Il n'entrevit le fond des Mers.

* * *

Il n'en est pas ainsi du Maître
Qui créa tout par sa Bonté:
Du haut des Cieux, son œil pénètre
Dans la plus sombre obscurité.
Le passé, le présent qui passe,
L'avenir qui prendra sa place,
L'immensité du tems, du lieu:
DIEU seul voit tout, & tout embrasse,
Ainsi le vrai Soleil, c'est DIEU. (13)

BOECE.

BOËCE.

Me voici maintenant dans des difficultés plus grandes que les premières.

LA PHILOSOPHIE.

En quoi consistent-elles? je m'en doute.

BOËCE.

(14) Il me paroît impossible d'accorder la Préscience universelle de Dieu avec le Libre arbitre de l'Homme. Car si Dieu prévoit tout, & que sa prévision soit invariable, il est nécessaire que tout ce qu'il a prévu devoir arriver, arrive. C'est pourquoi s'il a prévû de toute éternité, non seulement les actions des hommes, mais même leurs desseins & leurs volontés, il n'y a plus de Libre Arbitre; puisqu'ils ne peuvent faire aucune action, ni avoir d'autre volonté, que celles qu'a prévu sa Providence infaillible. En effet si les choses peuvent arriver autrement qu'elles n'ont été prévûes, la Préscience de l'avenir ne sera point constante; elle ne sera plus qu'une opinion incertaine: mais je juge que c'est un crime d'avoir une telle idée

idée de Dieu. Je n'approuve point aussi la raison que quelques uns apportent pour résoudre cette question. „Les choses, disent-ils, n'arrivent point, „parceque la Divine Providence a prévû qu'elles arriveroient; mais, plustôt „au contraire, parcequ'elles doivent arriver, la Providence ne les peut point „ignorer.„ Or, par ce raisonnement, ils tombent dans une contrariété manifeste. Car il n'est pas nécessaire que les choses qui sont prévûes, arrivent; & cependant il est nécessaire que les choses qui doivent arriver, soient prévûes: comme si l'on étoit en peine de savoir, si la Préscience produit la nécessité de ce qui doit arriver; ou si la nécessité de ce qui doit arriver, produit la Préscience. Mais il est question de démontrer, que quelque soit l'ordre des causes, l'événement de ce qui a été prévû, est necessaire, & cependant que cette Préscience n'est pas la cause nécessitante de ce qui arrive. J'expliquerai ma pensée par un éxemple: Si quelqu'un est assis, l'opinion qu'on a qu'il est assis, est nécessairement

ment véritable. Mais retournant la phrase, si cette opinion est véritable, parcequ'il est assis; nécessairement il est assis. Dans les deux sens, il y a donc de la nécessité, que l'un soit assis & l'autre véritable. On n'est pas cependant assis, parceque l'opinion en est véritable; mais plustôt cette opinion est véritable, parceque l'action d'être assis l'a précedée. Ainsi quoique la vérité de l'opinion soit l'effet de l'action d'être assis, il y a cependant dans l'une & dans l'autre une nécessité commune. Il faut, ce me semble, emploier le même raisonnement à l'égard de la Préscience de Dieu & de ce qui doit arriver. Car quoique les choses soient prévûes, parcequ'elles doivent arriver; elles n'arrivent pas pourtant parcequ'elles sont prévûes; & neanmoins il est nécessaire que ce qui doit arriver, soit prévû de Dieu, & que ce qui est prévû, arrive. Mais cela seul est suffisant pour détruire toute idée de Libre arbitre. Il reste à faire voir combien il est absurde d'attribuer la cause de la Préscience éternelle de Dieu à l'évé-
nement

nement des choses temporelles. En effet si l'on pense que Dieu prévoie l'avenir, parcequ'il doit arriver; n'est-ce pas comme si l'on disoit que le passé est la cause de sa souveraine Préscience? Outre cela comme il est necessaire, quand je sais qu'une chose est, qu'elle soit réellement: de même si je connois qu'une chose doive arriver, il est nécessaire aussi qu'elle arrive. Ainsi tout ce qui est prévû, doit indispensablement arriver. Enfin si quelqu'un juge d'une chose differemment de ce qu'elle est, il faut qu'il ne la connoisse point, & qu'il n'en ait qu'une fausse opinion, fort-éloignée d'une véritable connoissance. C'est pourquoi si une chose doit arriver, de manière que l'événement n'en soit ni certain ni nécessaire; comment peut-on prévoir qu'elle arrivera? car dès que la connoissance qu'on a, n'est point susceptible d'incertitude, une chose que l'on conçoit, ne peut être autrement qu'elle n'est conçue. Ainsi pour que cette connoissance soit sûre, il est nécessaire qu'une chose soit telle qu'elle est conçue.

 Mais

Mais comment Dieu prévoit-il les choses qui doivent arriver, si elles sont incertaines? S'il juge qu'elles doivent arriver, & qu'il soit possible qu'elles n'arrivent pas; il se trompe: ce qu'on ne peut, ni penser, ni dire de Dieu, sans blasphême. Si au contraire il prévoit qu'elles arriveront, parcequ'elles arrivent; de manière qu'il connoisse qu'elles puissent arriver ou n'arriver pas: quelle Préscience est-ce là, qui ne conçoit rien de certain, rien d'immuable? Ne la peut-on pas comparer à ce ridicule oracle de Tyrésias? (15)

Tout ce que je dirai doit être ou n'être pas. (16)

En quoi aussi cette Préscience de Dieu est-elle au dessus de l'opinion des hommes, s'il juge avec incertitude, comme eux, d'une chose dont l'événement n'est point assuré? Que s'il ne peut y avoir rien d'incertain dans celui qui est la source de toute certitude: tout cequ'il a prévû constamment devoir arriver, ne peut qu'avoir un événement certain. D'où il s'ensuit qu'il n'y a aucune

cune Liberté dans les desseins ni dans les actions des hommes, dont l'événement est déterminé par la Préscience de Dieu qui prévoit tout d'une manière infaillible. Mais cela posé, quels inconvéniens n'en resultent-ils pas dans le Monde? Car envain récompense-t-on les Bons ou punit-on les Méchans, dès que les uns & les autres sont privés de leur Liberté, & que la volonté n'a point de part aux mouvemens de leur ame. Ces récompenses & ces punitions que l'on regarde aujourd'hui comme des choses très-raisonnables, en seroient de fort-injustes, puisque les Méchans ou les Bons ne pourroient pas volontairement changer, & qu'ils ne seroient tels que par la fatale contrainte d'une nécessité certaine. Il n'y auroit plus de vices; il n'y auroit plus de vertus: ou plustôt leur mêlange monstrueux produiroit une afreuse confusion: Idée la plus impie qui puisse entrer dans l'esprit humain: Car il faudroit conclure de ces principes extravagans, que la Préscience de Dieu disposant & nécessitant tout ce

qui arrive, sans que l'homme puisse rien de lui même, nos propres vices doivent être rapportés à Dieu, lui qui est l'auteur de toutes les vertus & de tous les biens. Donc, il ne faudroit plus, ni le prier, ni en espérer rien. En effet à quoi serviroient ces espérances ou ces prières, si ce qu'on demanderoit étoit nécessairement déterminé devoir ou ne devoir pas arriver? Donc n'espérant ni ne priant plus, le seul commerce qui soit entre Dieu & les hommes seroit interrompu. Cependant quand nous le prions avec l'humilité que nous lui devons, sa Bonté divine nous paie d'un retour inestimable. Ce n'est que par ce moien que les Mortels paroissent pouvoir converser avec la Divinité & s'unir à cette Lumière inaccessible. Tel est l'effet des prières qu'ils lui adressent avant que d'obtenir ce qu'ils lui demandent. Car si l'on admet la nécessité de ce qui doit arriver, ces prières demeurant sans effet, nous restera-t-il un seul moien par lequel nous puissions être attachés à ce souverain Auteur de toutes choses? Ainsi l'hom-

l'homme, comme vous disiez tantôt, (17) se trouvant alors détaché & dès-uni de son principe, s'anéantiroit nécessairement.

* * *

Je sais que l'homme est libre & que Dieu prévoit tout (18)
Ce sont deux vérités que personne ne nie:
Mais la difficulté qui met l'esprit à bout,
C'est de savoir comment l'une à l'autre est unie.

* * *

D'où naîtroit la discorde entre ces deux grands points?
Pourquoi sont séparés ces points inséparables?
Ne sont ils pas unis? ou pour n'être pas joints,
En ont-ils moins du vrai les traits inaltérables?

* * *

L'Esprit est ici-bas captif, aveugle, errant,
Environné qu'il est d'une terrestre Masse:
Mais d'où vient que du Vrai Sectateur ignorant,
Il brûle du désir d'en découvrir la trace? (19)

* * *

On ne désire point ce qui n'est pas connû;
S'il ne le connoît pas, que peut-il donc prétendre?
On désire ençor moins ce qu'on a retenu:
S'il le connoit déja que veut-il donc apprendre?

* * *

Ne le connoissant point il le recherchera;
Mais où sait-il qu'il est? & le sachant peut-être,
S'il ne l'a jamais vû sous la forme qu'il a,
Aveugle comme il est, le pourra-t-il connoître?

* * *

Est-ce donc qu'au moment où l'Esprit est créé,
Et qu'avant que du Ciel vers la Terre il s'abaisse,
Le Seigneur, l'éclairant d'un raion épuré,
Le rend participant de sa haute sagesse?

* * *

Dans la prison du corps quoiqu'il soit enfermé,
On voit bien qu'il a sçu, par ce qu'il sait encore:
Le point universel lui demeure imprimé,
Mais à l'égard du reste, il l'oublie & l'ignore.

* * *

Quiconque en cet état cherche la Vérité,
N'ignore qu'à demi ce qu'il cherche à connoître?
Mais de ce qu'il connoît empruntant la clarté,
Bientôt il voit enfin la Vérité paroître.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Voilà cette ancienne question sur la Providence, qui a été tant agitée par Marcus Tullius (20) dans son Traité *de la Divination* (21); & sur laquelle vous

vous avez été vous-même tant de fois interrogé, mais dont ni vous ni personne n'avez encore pû donner parfaitement la solution. Ce qui vous en empêche, vient de ce que l'esprit humain ne peut concevoir la simplicité de la Préscience de Dieu. Si cela lui étoit possible, toutes ses difficultés seroient bientôt dissipées. Cependant je tacherai de les résoudre; mais commençons par vous débarasser de celles qui vous troublent. Je vous demande dabord, pourquoi vous n'approuvez pas le raisonnement de ceux qui pensent: „Que „la Préscience n'empêche point le Libre „Arbitre, parcequ'elle n'est pas la cause „nécessitante de ce qui doit arriver.„ Car si vous croïez que ce qui arrivera, doive arriver nécessairement, d'où vient selon vous cette nécessité, si ce n'est de ce qu'aiant été prévû, il est impossible par cette raison qu'il n'arrive point? Mais si je vous prouve que la Préscience de Dieu n'opère pas cette nécessité, comme vous l'avez déja jugé vous même; ne serez-vous pas convaincu que cette

même Préscience ne détruit point le Libre Arbitre? Faisons une supposition pour vous rendre la suite de mon raisonnement plus sensible. Supposons qu'il n'y ait point de Préscience: Ce qu'opérera le Libre Arbitre sera-t-il nécessité par elle, comme il l'est dans votre opinion.

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Supposons maintenant qu'il y a une Préscience, mais qu'elle n'opère aucune nécessité: le Libre Arbitre n'en recevra, ce me semble, aucune atteinte.

BOECE.

Mais quoique dans cette dernière supposition la Préscience paroisse ne produire aucune nécessité, il est toujours vrai cependant qu'elle est le signe, que ce qui arrive doit nécessairement arriver.

LA PHILOSOPHIE.

Mais par une raison équivalente, je vous réponds que s'il n'y avoit point de Pré-

Préſcience, il eſt également vrai que ce qui arrive, arriveroit tout auſſi néceſſairement. Et puis le ſigne d'une choſe, (22) ne la fait point; il la montre ſeulement telle quelle eſt. C'eſt pourquoi il faut premièrement faire voir que rien n'arrive ſans néceſſité, afin qu'on en puiſſe conclure que la Préſcience eſt le ſigne de cette néceſſité. Car s'il n'y a point de néceſſité, la Préſcience n'en peut être le ſigne, une choſe n'étant le ſigne que d'une autre qui éxiſte. Or pour faire comprendre que rien n'arrive ſans néceſſité, il faut le prouver par les propres cauſes de cette néceſſité, & non par ce qui n'en eſt que le ſigne, ou par des cauſes qui lui ſont étrangères.

BOECE.

Mais comment ſe peut-il que les choſes qui ſont prévûes devoir arriver, n'arrivent pas?

LA PHILOSOPHIE.

Nous ne doutons point que les choſes que la Providence prévoit devoir

arriver, n'arrivent; mais il s'agit de savoir, lorsqu'elles arrivent, s'il n'y a rien en elles, qui les nécessite naturellement à arriver: & c'est ce que vous allez voir. Nous voions des cochers conduire des chars & gouverner des chevaux qu'ils ne font obéir qu'avec beaucoup de difficulté; & il en est de même de plusieurs autres choses que nous considérons pendant qu'elles se passent sous nos yeux. Mais y a-t-il de notre part quelque nécessité dans tout cela?

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

En effet l'art ne pourroit rien, si la resistance de ces chevaux étoit nécessitée; & c'est ce qu'il faut dire aussi de tout le reste. Par conséquent les choses dont l'existence n'est point nécessitée lorsqu'elles se font, ne sont point nécessitées quoiqu'elles doivent se faire avant qu'elles se fassent. Ainsi il y en a qui doivent arriver, quoique leur événement ne soit point nécessité. Je ne croi pas aussi qu'il

qu'il se trouve personne qui puisse dire que ce qui arrive à l'heure qu'il est, n'ait pas dû se faire avant qu'il arrivât. Donc les choses qui sont aussi prévues, n'en sont pas pour cela plus nécessitées dans leur évenement. Car comme la connoissance que nous avons d'une chose qui arrive, ne la nécessite point à arriver; de même la Préscience de celles qui doivent arriver, ne peut pas non plus nécessiter leur évenement.

BOËCE.

Mais, comme je vous l'ai dit, on doute, s'il est possible de prévoir les choses dont l'evenement n' est pas nécessité. Car ces deux cas paroissent contradictoires. Si elles sont prévues, il y a parconséquent de la nécessité qu'elles arrivent; & s'il n'y a point de nécessité, elle ne peuvent être prévues, parceque la Préscience ne peut prévoir que des choses certaines. Que si étant incertaines elles sont prévues comme certaines, cette Préscience n'est plus qu'une fausse opinion, & non pas une véritable con-

connoiſſance. En effet dès qu'on juge des choſes tout différemment de ce qu'elles ſont, il eſt ſenſible qu'on n'en a qu'une idée très-imparfaite.

LA PHILOSOPHIE.

Vous êtes dans l'erreur, & cela vient de ceque les hommes croient que la nature des choſes qu'ils connoiſſent leur donne la connoiſſance qu'ils en ont : ce qui eſt faux ; puisque ces choſes ne ſont point connues ſuivant les propriétés qui ſont en elles, mais pluſtôt ſelon la portée des notions qui ſont en eux. Car pour vous en donner un exemple en peu de mots : la rondeur d'un corps affecte la vûe autrement que le toucher. L'œil, tout éloigné qu'il en eſt, n'a beſoin que d'épancher ſes raions ſur cet objet & de le voir pour en connoître la forme (23). Au contraire la main ne le peut diſtinguer, ſi elle n'eſt deſſus & ne le touche tout autour. L'homme même eſt conſidéré de differentes manières, par les Sens, par l'Imagination, par la Raiſon & par l'Intelligence. Les Sens s'arrêtent

rêtent à sa figure materielle. L'Imagination s'en représente la forme sans faire attention à la matière. La Raison va plus loin & examinant generalement tous les corps, elle connoit l'espèce particuliere de chacun. Enfin l'œuil de l'Intelligence est encore plus pénétrant: car étant au dessus du cercle de l'universalité, il envisage les formes simples par les seules lumieres de l'esprit. En quoi il faut remarquer principalement que la plus sublime perception embrasse la plus basse, mais que celle ci n'atteint point à l'autre. Car les Sens ne peuvent s'étendre au delà de la matière, ni l'Imagination considérer les espèces universelles, ni la Raison comprendre les formes simples: au lieu que l'Intelligence regardant, pour ainsi dire, de haut en bas, & concevant une forme, juge de toutes les choses qui sont au dessous, & conçoit par consequent ce que les autres facultés n'avoient pû concevoir. Elle embrasse donc toutes leurs opérations particulieres, sans les mettre en usage, puisqu'elle connoît, & l'universalité

que

que la Raison observe, & la figure qui touche l'Imagination & la matière qui tombe sous les sens; & que cependant elle ne se sert, pour concevoir tout cela, ni des Sens, ni de l'Imagination, ni de la Raison; decouvrant formellement tout d'un seul coup d'œuil de l'esprit, si je puis me servir de ce terme. De même la Raison, concevant quelque chose d'universel, sans le secours de l'Imagination ni des Sens, comprend tout ce qui est imaginable ou sensible. Car c'est elle qui définit ainsi l'universalité de sa perception: *L'Homme est un Animal à deux pieds raisonnable*: Et cette connoissance étant universelle, est en même tems imaginable & sensible, comme personne ne l'ignore; quoiqu'elle soit l'effet, non de l'Imagination ni des Sens, mais simplement d'une perception produite par la Raison. De même aussi, quoique l'Imagination apprenne par les Sens à connoître & à former des figures; cependant elle peut aussi, sans le secours des Sens, se représenter toutes les choses sensibles, qu'elle ne voit point par les Sens, mais

qu'elle

qu'elle imagine. Voiez-vous donc comme les hommes connoissent plustôt les choses, par la propre faculté qui est en eux, que par celle qui est dans les choses qu'ils connoissent? Et ce n'est pas sans raison: car le jugement étant un acte de celui qui juge, il est nécessaire, que chacun accomplisse sa propre opération, non par le pouvoir d'autrui, mais par celui qu'il a en lui-même.

* * *

Le Portique autrefois vit naître (24)
Des Sages, obscurs discoureurs,
Qui tenoient de Zenon, leur maitre,
Ce dogme ou plustôt ces erreurs:
Les objets que l'esprit discerne
Sont les pures impressions
Que font en lui, d'un corps externe
Les traits & les sensations.

* * *

Ainsi, disoient ils, *la surface*
D'un Papier qu'a disposé l'art, (25)
Des Lettres conserve la trace
Que la plume y forme au hazard. (26)
Ainsi l'Artiste qui manie (27)
Ou les Pinceaux ou le Burin,

Trans-

Transmet son art & son génie
Ou sur la Toile ou sur l'Airain.

* * *

L'Esprit donc est dans l'impuissance
D'agir & d'operer par lui,
S'il ne prend d'autre connoissance
Que celle qu'il reçoit d'autrui ;
Il est donc semblable à la Glace (28)
D'un servile & muet Miroir ;
S'il ne rend jamais, quoiqu'il fasse,
Que les objets qu'on lui fait voir.

* * *

Mais je réponds à leur maxime ;
D'où vient que l'Esprit veut tout voir ?
Quelle est cette puissance intime
Qui le porte à tout concevoir ?
L'inconnu, l'impossible même
S'oppose envain à son désir :
Son empressement est extrême,
Pour le chercher & le saisir.

* * *

Comment donc cet esprit encore,
Toujours à regret ignorant,
Pour comprendre ce qu'il ignore,
Distingue-t-il ce qu'il comprend ?
Et comment, alors qu'il rassemble
Ce qu'il sait & n'avoit pas sçu,

Peut-

Peut-il, sans les confondre ensemble,
Distinguer ce qu'il a conçu?

* * *

D'où vient qu'incertain dans ses routes,
Il n'y tend que par des essais?
Qu'il est tantôt sujet aux doutes,
Et tantôt crédule à l'excès?
D'où vient que cet objet aimable
Dont il est maintenant épris,
Lui semblant demain méprisable
N'attirera que son mépris?

* * *

Pourquoi quelquefois Aigle agile, (29)
S'envole-t-il au sein de Dieu;
Quand d'autrefois honteux Reptile, (30)
Il ne rampe qu'au plus bas lieu?
Puis tout à coup sortant du songe
Dont l'imposture l'a flaté,
Comment par les yeux du Mensonge
Démêle-t-il la Verité?

* * *

Ce sont là les effets visibles
De plus sublimes notions
Que celles qui des corps sensibles
Empruntent les impressions.
Non toutefois que la Matière
Avec l'Esprit ne soit d'accord:

Elle parle à lui la première,
Il l'entend & répond dabord.

* * *

Ainsi quand d'un flambeau qui brule,
La lumière vient éblouïr:
Ou quand un son qu'on articule,
A l'oreille se fait oüir;
A l'instant l'esprit, qui discerne
Toutes les formes qu'il contient,
Mêle & confond l'image externe
Avec la forme qui convient.

* * *

Quoiqu'il y ait dans les objets des qualités qui frapent extérieurement les Sens, & en mettent les ressorts en mouvement: Quoique l'impression passive du corps précède l'action de l'esprit: Quoiqu'enfin la première provoque intérieurement l'autre, & y remue les formes qui sont en repos: Si les sensations des objets sont les effets d'une impression que l'esprit ne souffre point; & que cependant l'esprit soit en état de distinguer cette impression qui n'agit que sur la superficie du corps: avec combien plus de raison peut-on dire que les Etres pure-

purement spirituels discernent par eux mêmes & par un simple acte de leur entendement, sans avoir besoin de se regler sur les impressions des objets extérieurs? C'est aussi par cette raison que la Nature a varié les connoissances qu'elle a mises dans tous les Etres créés. Les Animaux immobiles, comme sont les Poissons de la mer qui se nourrissent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un Sentiment destitué de toute autre connoissance (31). Ceux qui sont susceptibles de mouvement, paroissent éviter certains objets & en désirer d'autres, parcequ'ils sont doués d'Imagination. La Raison est l'attribut de l'Homme seul, comme l'Intelligence est celui de Dieu. D'où il arrive que cette dernière connoissance qui renferme non seulement les propriétés, mais aussi les sujets de toutes les autres, leur est supérieure en perfections. Que penseriez-vous, si les Sens & l'Imagination contrariant la Raison, lui vouloient persuader que ce qu'elle regarde comme universel, ne l'est point? Car ce qui

tombe ſous les Sens ou dans l' Imagination, n'eſt point général. Peut-être direz-vous, ou que la Raiſon juge veritablement, qu'il n'y a rien de ſenſible; ou parcequ'elle connoît que pluſieurs choſes tombent ſous les Sens & dans l'Imagination, qu'elle juge fauſſement en ce qu'elle regarde comme quelque choſe d'univerſel ce qui eſt ſenſible & particulier. Mais ſi la Raiſon vous répondoit à cela que dans les notions qu'elle a de l'univerſel, elle voit effectivement tout ce qui eſt ſenſible & imaginable; Qu'à l'égard de l'Imagination & des Sens, ils ne peuvent s'élever jusqu'à la connoiſſance de ce qui eſt univerſel, parceque leurs notions ne s'étendent pas plus loin que les figures matérielles qui les touchent; & qu'enfin dans le cas ſuppoſé, s'agiſſant d'une connoiſſance réelle, il faut s'en rapporter à elle qui en a la plus ſûre & la plus parfaite; ſi, dis-je, la Raiſon defendoit ainſi ſa cauſe, nous autres qui avons la faculté du Raiſonnement, de l'Imagination & des Sens, ne nous rangerions nous pas de ſon côté? Il en faut

faut dire autant de la Raison humaine, qui ne pense pas que Intelligence Divine prévoie l'avenir, parcequ'elle ne le prévoit pas elle-même. Car voici votre raisonnement: „Si les choses qui arrivent ne sont point nécessitées à arriver, il est impossible de prévoir qu'elles arrivent constamment. Il n'y a „donc point de Préscience à leur égard: „Car s'il y en avoit, elles arriveroient „nécessairement.„ Ce que je puis donc vous repondre là dessus, est que si nous avions une juste idée de l'Intelligence Divine, comme nous en avons une de la Raison, & de sa supériorité sur les Sens & sur l'Imagination, nous trouverions que c'est à bon droit qu'elle est subordonnée à cette sublime Intelligence. Ainsi élevons-nous, s'il se peut, jusqu'à elle: la Raison y verra ce qu'elle ne peut découvrir en elle-même: elle y verra, dis-je, comment les choses qui n'ont pas un événement certain, sont cependant prévûes par une Préscience certaine, qui n'est donc pas une opinion va-

gue, mais une connoissance simple, suprême & sans bornes.

* * *

Quelle variété! que sous d'aspects divers
Marchent les Animaux qui peuplent l'Univers!
Les uns à longs replis rampent sur la poussière;
D'autres au sein des airs fournissent leur carrière;
Et d'autres de leurs pieds emploiant le secours,
Des champs ou des Forêts traversent les détours.
Mais quelque differens qu'en ce point ils paroissent,
Vers la Terre pourtant, toujours leurs yeux s'abaissent;
Et cet objet grossier, à leurs sens abrutis
Inspire aussi toujours de honteux appetits.

* * *

L'Homme est le seul dans la Nature
Dont le front contemple les Cieux: (32)
Droit, élevé dans sa stature,
Si vers la Terre il tend les yeux,
Il se contraind dans sa posture,
N'étant pas fait pour ces bas lieux.

* * *

Ô vous, sage Mortel! car je croi que vous l'êtes;
Dites donc aux Humains, si vous l'avez compris;
N'aiant point la Terre en mepris,
On vous voit vers les Cieux envain lever vos têtes;
Pour ne pas ressembler aux Bêtes,
Levez-y plustôt vos esprits. (33)

* * *

Puis

Puis donc que toutes les choses qu'on sait, ne sont point connues par leur faculté naturelle, mais par la disposition de celui qui les comprend, comme je vous l'ai prouvé tantôt; Voions présentement, autant qu'il est possible, quelle est la disposition de la Nature Divine, afin que nous puissions nous représenter celle de sa Science.

C'est le sentiment universel de toutes les créatures raisonnables, que DIEU EST ETERNEL. Examinons dabord ce que c'est que l'Eternité; parceque nous découvrirons par là la Nature & la Science de Dieu.

L'ÉTERNITÉ est tout à la fois une entière & parfaite possession d'une vie qui n'est susceptible d'aucun terme. Cela se prouve évidemment par la comparaison qu'on en peut faire avec les choses qui ne durent qu'un tems. Car celles-ci passent du passé, par le présent, au futur. Nulle d'entre elles ne peut embrasser à la fois toute l'étendue de sa

 durée.

durée. Elle ne jouit pas encore du lendemain, qu'elle a deja perdu la veille: Et actuellement même vous n'avez de vie que ce moment qui passe à l'heure que je vous parle. Tout ce qui est donc sujet au cours du tems, encore qu'il puisse être (comme Aristote (34) l'a pensé du Monde) sans commencement, sans interruption, & que sa durée s'étende à une infinité de Siècles, ne peut point passer véritablement pour être éternel; dès qu'il ne comprend & n'embrasse point l'étendue de sa durée tout infinie qu'elle est, & que l'avenir n'est pas encore le passé pour lui. Ainsi ce qui embrasse & posséde à la fois toute la plénitude d'une vie qui n'est susceptible d'aucun terme; ce qui tient l'avenir sans laisser échaper le passé; cela seul est vraiment éternel: étant nécessaire qu'il jouisse toujours actuellement de lui même & que la succession infinie des Tems lui soit présente. Surquoi quelques uns qui entendent dire (35) que le sentiment de Platon (36) étoit que le Monde n'avoit point eu de commen-

mencement & n'auroit point de fin, s'imaginent faussement que ce Monde créé est par là coéternel avec Dieu. Car c'est autre chose d'avoir une durée qui n'est susceptible d'aucun terme, ce que Platon a dit du Monde; & autre chose d'embrasser en même tems toute cette durée comme présente, ce qui n'est propre manifestement qu'à l'Esprit de Dieu. En effet ce n'est point par la mesure du Tems que Dieu doit nous paroître plus ancien que ses créatures, mais par les propriétés de sa Nature toute simple. Car cet écoulement infini des choses temporelles imite l'état actuel d'une vie qui n'est point sujette à s'écouler: mais ne pouvant le représenter ni l'égaler parfaitement, au lieu d'être un état immuable & simplement présent, il ne fait que parcourir une mesure infinie de Tems, soit passé soit avenir, qui lui echape successivement. Or comme il ne peut posséder à la fois toute l'étendue de sa durée, par la raison qu'il est en quelque manière infini; il semble imiter seulement ce qu'il ne peut ni exprimer ni

effectuer, en jouissant de la présence actuelle d'un instant qui passe avec rapidité: Et parceque cette présence est une espèce d'image d'une présence immuable, elle fait paroitre de l'immutabilité dans l'un comme dans l'autre. Mais le premier n'étant point immuable, ne fait, comme j'ai dit, que parcourir un espace infini de tems; d'où il arrive qu'il continue sa durée en s'écoulant, mais qu'il ne peut, sans s'écouler, en embrasser toute l'étendue. Ainsi, pour donner aux choses leurs véritables noms, interprétant Platon, nous dirons *que* DIEU EST ETERNEL *& le Monde perpetuel.* Puis donc que tout Etre juge, suivant la faculté de juger qui est en lui, Dieu étant dans un état éternellement présent & immuable, sa connoissance devance aussi toute la succession des Tems & rapproche les intervalles infinis du passé & de l'avenir; ainsi tout lui est présent, d'une manière simple & immuable. C'est pourquoi si vous voulez proprement définir cette Préscience qui donne à Dieu la connoissance de toutes choses, il faut dire, qu'elle

qu'elle n'est point une science anticipée de l'avenir, mais qu'elle est plustôt une vûe très simple de ce qui lui est toujours immuablement présent. Ainsi le nom de Prévoïance lui convient moins que celui de Providence, en ce que le premier est relatif à un objet avenir, & l'autre seulement à un inferieur; la Providence voïant toutes les choses du Monde parcequ'elles lui sont subordonnées. Mais vous imaginez-vous que Dieu, les voïant, les fasse pour cela devenir nécessaires, quand les hommes mêmes ne rendent pas telles celles qu'ils voient? En effet vos regards opèrent-ils quelque nécessité dans les objets qui leur sont présens.

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Or, si l'on ose comparer ce qui est présent aux hommes, avec ce qui l'est à Dieu: comme vous voïez chaque chose dans un instant limité; de même Dieu voit

voit tout présent dans son éternité non momentanée. C'est pourquoi sa Divine Présciience ne change point la nature & les propriétés des choses; toutes lui étant présentes, telles qu'elles arriveront dans le tems. Elle ne confond point aussi les jugemens qu'elle en doit porter, distinguant précisément celles qui arriveront nécessairement, d'avec celles qui arriveveront sans nécessité. Quand vous voiez, par éxemple un Homme se promener sur la Terre, & le Soleil se lever au Ciel, vous voiez l'un & l'autre à la fois: cependant vous les discernez parfaitement, & vous jugez que l'action du premier est volontaire, comme vous concevez en même tems que l'autre est nécessaire. Ainsi l'œuil de la Providence considérant toutes choses comme lui etant présentes, n'altère point leur qualité; quoique par rapport à leur evenement temporel, elles soient encore dans l'avenir. De cette manière, ce n'est pas une simple opinion, mais une réelle & véritable connoissance, quand on sait qu'une chose existera, que de ne pas ignorer, qu'il n'y a aucune nécessité qu'elle existe. BOECE.

BOËCE.

Je vous objecterai sur cela que si Dieu sait que certaines choses doivent arriver, il n'est pas possible qu'elles n'arrivent; & que s'il n'est pas possible qu'elles n'arrivent, il faut qu'elles arrivent nécessairement.

L'A PHILOSOPHIE.

Si vous m'astreignez à ce terme de *Nécessité*, je vous avouerai une chose très véritable, mais qui est presque incompréhensible pour tout autre que pour celui qui s'éleve à la contemplation de la Divinité. Je vous répliquerai qu'une chose qui doit arriver, est nécessaire, en tant qu'on la rapporte à la connoissance que Dieu en a; mais qu'elle est absolument libre, si on ne la regarde que dans sa propre nature. Car il y a deux sortes de Nécessité: L'une simple & absolue; comme est, par exemple, la Nécessité de mourir, à quoi tous les hommes sont absolument assujetis; L'autre conditionnelle; comme vous voiez que quelqu'un se promène nécessairement, quand vous

sçavez

savez qu'il se promène. Car ce que l'on connoît ne peut être autre qu'il n'est connu. Mais cette circonstance ou cette condition ne porte pas avec elle une Nécessité absolue; puisque cette Nécessité dont j'ai parlé dans le dernier éxemple, ne vient point de la propre essence de cette action, mais seulement de ce que la condition y est jointe. En effet aucune Nécessité ne contraind à marcher, un homme qui marche volontairement, quoiqu'il marche nécessairement au moment qu'il marche. Ainsi tout ce qui est présent aux yeux de la Providence, éxiste nécessairement, quoiqu'il n'ait aucune nécessité absolue. Or Dieu voit actuellement toutes les choses futures que produit le Libre Arbitre. Par conséquent ces choses rélativement aux vûes de Dieu, deviennent nécessaires par la condition qu'y apporte sa Divine connoissance; mais considérées en elles mêmes, elles ont toujours une nature absolument libre. Donc toutes celles que Dieu connoît par anticipation devoir arriver, arriveront indubitablement: mais quoiqu'elles arrivent,

vent, celles qui partent du Libre Arbitre ſont toujours libres, parcequ'avant qu'elles ſoient arrivées, elles auroientpû ne pas arriver.

BOËCE.

De quoi leur ſert-il de n'être pas néceſſaires, quand elles arrivent par la condition qu'y apporte en toute maniere la connoiſſance de Dieu qui leur tient lieu de Néceſſité?

LA PHILOSOPHIE.

Rappellez-vous l'éxemple que je vous ai cité, du Soleil qui ſe lève & d'un Homme qui marche. Tandis que l'un & l'autre agiſſent, il eſt impoſſible qu'ils n'agiſſent pas, mais avec cette différence que l'action du premier étoit néceſſaire avant qu'elle ſe fit, & que celle de l'autre étoit libre. Ainſi toutes les choſes qui ſont préſentes à la connoiſſance de Dieu, éxiſtent inconteſtablement; quoique cette connoiſſance vienne de leur néceſſité, & leur exiſtence, de la liberté qui les produit. C'eſt donc avec raiſon que nous avons dit, que rélativement à la connoiſſance Divine, elles étoient

étoient nécessaires; mais absolument libres, si elles étoient considerés en elles mêmes. Ainsi tout ce qui est sensible, est universel dans le rapport qu'il a avec la raison; mais particulier, si on le considère en lui-même.

BOËCE.

Mais s'il est en mon pouvoir de changer de dessein, je tromperai la Providence, lorsque je viendrai à n'éxécuter pas les choses qu'elle prévoit que je ferai.

LA PHILOSOPHIE.

Je vous répondrai à cela que vous pouvez prendre à la vérité de nouvelles résolutions: mais parceque la Providence voit réellement & actuellement que vous le pouvez; qu'elle sait si vous le ferez ou ne le ferez pas, & à quoi vous vous déterminerez; il vous est autant impossible de tromper la Préscience de Dieu, que de vous soustraire aux regards d'un œuil tout-puissant, quelque inconstante que soit votre volonté dans ses actions les plus libres.

BOECE.

BOËCE.

Quoi donc, mes diſpoſitions venant à changer, la Science de Dieu participera-t-elle à ce changement? Si tantôt je veux une choſe & tantôt une autre, Dieu prendra-t-il de nouvelles connoiſſances, autant de fois que je formerai de nouveaux deſſeins?

LA PHILOSOPHIE.

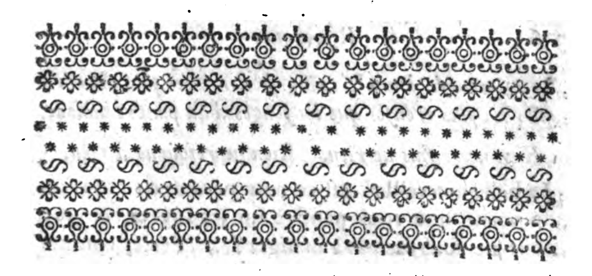
Non. Car la vûe de Dieu prévient tout ce qui doit arriver, & le rend préſent à ſa propre connoiſſance, qui ne varie point, comme vous le penſez, pour ſe conformer à vos caprices; mais qui devance & embraſſe tout à la fois vos différens changemens, ſans y être ſujette elle même. Ce n'eſt point l'événement des choſes futures, c'eſt la propre ſimplicité de Dieu qui toutes les rend préſentes à ſa vûe & à ſa compréhenſion. Voilà la ſolution de ce que vous m'objectiez tout à l'heure, ſavoir que ce ſeroit une choſe étrange, que la Science de Dieu fut un effet de l'incertitude de nos événemens. Car cette Science étant d'une telle vertu, que tout eſt ſubordonné à ſa connoiſſance préſente, elle règle toutes

choses, sans rien anticiper sur l'avenir. Et cela étant, le Libre Arbitre de l'Homme demeure pur & entier; On ne peut donc pas regarder les Loix comme injustes, dès qu'elles récompensent ou qu'elles punissent des Hommes, dont les volontés sont affranchies de toute nécessité: nous avons aussi cette consolation, que Dieu qui découvre tout d'enhaut par sa Providence, sait ce qui doit arriver; & que la présence éternelle de ses connoissances concourant avec la qualité de nos actions, fait qu'il dispense des récompenses aux Bons & des supplices aux Méchans. Enfin la confiance que nous avons en Dieu, ne peut être vaine; ni les prières inutiles, quand elles partent d'un cœur droit & sincère. (37) *Fuiez donc les vices; Cultivez les Vertus; ne tombez point dans le désespoir: portez vos humbles prières au Trône de* DIEU. *Vous ne pouvez dissimuler l'étroite obligation où vous êtes, de vivre dans la Sagesse & la probité, puisque toutes vos actions se font aux yeux d'un Juge qui voit tout.*

FIN

DU CINQUIEME ET DERNIER LIVRE.

REMAR-



REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE CINQUIEME LIVRE.

(1) R*ien ne se fait de rien.*] On trouve cette Maxime dans la III. Satire de Perse, d'où Boëce l'a peut-être tirée.

Gigni
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

„Il me semble, dit ce Poëte, que j'entens dire à un „de ces vieux Officiers de guerre: *Moi! je suis très-„content de ce que j'ai de sagesse & de bon sens: je „m'embarasse fort peu d'être un Arcésilas & un Solon, „qu'on voit la tête appuiée sur une main, les yeux fi-„chés en terre, rêvant d'un air taciturne, & marmottant „tout bas en eux-mêmes des paroles qui ne signifient*

„*rien;*

„rien; occupés jour & nuit à des idées plus chiméri„ques & plus creuses que les songes d'un pauvre malade.

Rien ne se fais de rien. Rien ne retourne à rien.

„La belle merveille! est-ce pour pénétrer cette gran„de vérité que vous pâlissez sur les Livres, & que „vous ne songez pas à manger? „ Perse, comme „on voit, badine ici les Philosophes.

(2) *Mon Disciple Aristote.]* Ce Philosophe, dont j'ai déja eu occasion de parler plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, nâquit à Stagire petite ville de la Macédoine ou de la Thrace, dans la XCIX. Olympiade, environ 384. ans, avant l'Ere Chrétienne. Il fut Disciple de Platon, dont il abandonna ensuite les Sentimens pour en prendre d'autres, qui le rendirent chef d'une Secte particulière appellée *Peripatéticienne*, parcequ' *Aristote* & ses Disciples philosophoient en se promenant dans le Lycée d'Athènes. Il mourut en la 63. année de son âge, la 3. de la CXIV. Olympiade, vers l'an 322. avant J. C. J'ai rapporté ailleurs les principes de sa Philosophie.

(3) *Dans sa Physique.]* L'endroit de cet ouvrage d'Aristote que cite Boëce, est le Livre second.

(4) *Au pied du Mont Taurus.]* Cette Montagne, l'une des plus grandes du Monde, sépare l'Asie en deux du Couchant au Levant, depuis la côte de Rhodes, entre la Carie & la Lycie, jusqu'aux extrémités de la Tartarie & de la Chine: ou, comme d'au-

tres

tres disent, elle commence dans l'Inde, traverse l'Arménie, la Scythie, & s'étend jusqu'en Cilicie, étant, selon ses differentes situations, appellée diversement, *Amanus*, *Niphates*, *Choatres*, *Parchoatres*, *Becius*, *Zagrus*, *Oronte*, *Coronus*, *Imaus*, *Emonus*, *Seticus*, &c. Thomas Herbert, dans son voiage de Perse, place le mont *Taurus* dans le païs entre le Tigre & l'Inde, lui donnant 50. lieues Angloises de large, plus de 1560. de long & une hauteur prodigieuse.

(5) *Voisin des champs du Parthe.*] Voy. la situation du païs des *Parthes* dans la Note (85) du Liv. second. On sait que ces Peuples, comme les *Scythes*, étoient fort-adroits à tirer des flèches par derrière le dos. Ce que Boëce exprime ainsi :

> *ubi vera sequentum*
>
> *Pectoribus figit spicula pugna fugax.*

Mais cette périphrase n'étant ici emploiée par notre Auteur, que pour désigner les *Parthes* ou les *Scythes*, je l'ai regardée comme une circonstance inutile, qui n'auroit servi qu'à faire languir mon vers.

(6) *L'Euphrate est joint au Tigre & bientôt s'en écarte.*] Ces deux fleuves ont leurs sources dans les montagnes d'Armenie dont j'ai parlé sous la Note (4) ci dessus. Quelques Auteurs anciens ont cru, comme Boëce, qu'ils avoient une source commune ; temoins ces vers qui contiennent la même pensée que ceux de notre Auteur :

Quæque caput rapido tollit cum Tigride magnus
Euphrates, quos non diversis fontibus edit
Persis.

Mais on sait à présent que ces deux fleuves ont leurs sources à une assez grande distance l'une de l'autre; & Strabon lui-même ne l'a pas ignoré; puisqu'il a fixé cette distance à 250. milles: ce qui a été vérifié depuis par M. Tournefort, voiageur moderne. L'Euphrate arrose les frontières de la Cappadoce, de la Syrie, de l'Arabie deserte, de la Chaldée & de la Mésopotamie. Il est séparé en deux branches qui se jettent dans le Tigre, l'une près d'Anbar & de Pelongiah, dans la Chaldée ou Iraque Arabique, à 20. lieues au dessous de Bagdet; & l'autre entre Vassith & Naharvan, en un lieu nommé aujourd'hui Carna. Le Tigre passe par la Medie & par le Lac Aréthuse; de là coule dans l'Arabie, & s'étant grossi de l'Hydaspe & de l'Euphrate, se va décharger dans le Sein ou Golphe Persique. Ces explications étoient nécessaires pour entendre les vers de Boëce qui ont rapport à cet Article.

(7) *Une eau qui serpente, obéit au terrain qui l'entraîne en sa pente.]* C'est une chose digne de remarque, que les fleuves ou les Rivières qui portent leurs eaux directement à la mer, font, vers leur embouchûre, des sinuosités qui les empêchent de descendre trop rapidement; sans quoi il seroit presque impossible aux bateaux de les remonter. Que la Providence est admirable dans ses moindres ouvrages!

(8) L'A-

(8) *L'Ame est moins libre en tombant dans un corps.]* Boëce raisonne ici suivant les idées de Platon qui croioit la préexistence des ames.

(9) *Elle voit tout, elle entend tout.]* C'est ainsi que j'ai rendu le passage Grèc de Boëce, πάντ' ἐφορᾶ καὶ πάντ' ἐπακούεις; & ce passage est tiré du III. Liv. de l'Iliade d'Homère, où celui-ci dit en parlant du Soleil:

Ἠέλιός θ' ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Ce que l'on rend par ce vers Latin:

Sol etiam qui cuncta vides, quique omnia inaudis.

C'est à dire en François: *Et Toi Soleil, qui vois tout & qui entens tout.*

(10) *La Muse immortelle d'Homère.]* L'Autorité de ce celèbre Poëte Grèc a toujours été si grande que les Anciens croioient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuier leur opinion, ou pour resoudre leurs doutes: usage établi non seulement entre les Géographes, les Poëtes, & les Rhéteurs; mais encore entre les Physiciens, les Philosophes, & même entre les Généraux d'armée.

(11) *L'Astre éclairant de sa lumière l'immensité de l'Univers.]* Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I.

(12) *Au sein de la Terre profonde, jamais n'éclaira les Enfers.]* Voy. la Note (96) du Liv. II. & la (110) du Liv. III.

(13) *Ainsi le vrai Soleil c'est* DIEU.] Les Anciens ont souvent comparé le Soleil à Dieu. Plusieurs Nations ont aussi rendu à cette Planète un culte idolâtre. Les Perses l'adoroient sous le nom de *Mithra*, & les Gaulois sous celui de *Chyndonax.*

(14) *Il me paroît impossible d'accorder la Préscience universelle de Dieu avec le Libre-Arbitre de l'Homme.]* Ceux qui seront curieux de voir d'où Boëce a tiré ses principales réflexions sur la *Préscience* & le *Libre Arbitre*, n'ont qu'à consulter les IX. X. & XI. chapitres du Livre V. de la Cité de Dieu, de S. Augustin.

(15) *A ce ridicule Oracle de Tyrésias.]* Tyrésias étoit un Roi de Thèbes, à qui l'on attribue l'invention des Auspices. On le fait fils d'Evère & de la Nymphe Chariclo; & l'on dit qu'un jour aiant vû deux Serpens fraier ensemble sur le mont Cytheron, & observé lequel des deux étoit la femelle, il la tua, & fût à l'instant transformé en femme. Mais comme sept ans après il en eut encore trouvé deux accouplés, il tua le mâle & fut ainsi rétabli en sa première forme d'Homme. L'Origine de cette Fable vient de ce que *Tyrésias* étoit apparemment Androgyne, ou Hermaphrodite, & qu'il se servit tour à tour des deux Sèxes qui étoient en lui; chose

choſe défendue par les Loix de France ſous la peine du feu. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que Pline au VII. Liv. de ſon Hiſtoire Naturelle, & S. Auguſtin dans ſon Traité *de conjugiis veteris ac novæ legis*, aient écrit qu'il y avoit eu certaines perſonnes à qui la double métamorphoſe de *Tyreſias* étoit arrivée. On ajoute que celui-ci aiant perdu la vûe, pour avoir ou désobligé Junon, ou révelé quelques Secrets des Dieux, ou regardé Minerve qui ſe baignoit dans la fontaine d'Hippocrène; les Dieux, Jupiter ou Apollon, le récompensèrent de la privation des yeux du corps, en augmentant en lui ceux de l'entendement. Mais ſi ſa prétendue Magie ſe bornoit à rendre des Oracles tels que celui qui eſt rapporté dans la Note ſuivante, on peut dire de lui que ce n'étoit pas un grand Sorcier.

(16) *Tout ce que je dirai, doit être, ou n'être pas.*] Boëce a tiré cet oracle ridicule, des écrits d'Horace, qui, pour ſe moquer de la ſotte crédulité des Romains de ſon tems ſur l'article des oracles, fait dire par Tyreſias à Ulyſſe qui le conſultoit:

O Laërtiade, quidquid dicam, aut erit, aut non,
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.
Sermon. Lib. 2.

C'eſt à dire: *O Fils de Laërte, tout ce que je dirai, ou ſera, ou ne ſera point: car c'eſt du grand Apollon que j'ai reçu le don de predire.*

(17) *Comme vous disiez tantôt.]* Voy. la VI. pièce de vers du IV. Livre, page 234. de ce volume.

(18) *Je sais que l'Homme est libre & que Dieu prévoit tout.]* On trouvera la question du Libre Arbitre & de la Préscience traitée dans les ouvrages de St. Augustin & de plusieurs autres Pères de l'Eglise. Mais on ne croiroit jamais qu'une telle matière eut pû passer de la Chaire sur le Théatre, si l'on ne savoit ce que Corneille en a écrit pour & contre dans sa Tragédie d'Oedipe. Il fait dire par Jocaste à Thésée dans la V. Scène du III. Acte.

Vous n'êtes point ce Fils, si vous n'êtes méchant,
Le Ciel sur sa naissance imprima ce penchant.

Et un peu plus bas dans la même Scène:

C'étoit là de mon Fils la noire destinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi
Ni de son ascendant s'échaper à demi.

A quoi Thésée lui répond:

Quoi! la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélerat quand Delphes l'a prédit?
L'ame est donc toute esclave: une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraine,

Et

Et nous ne recevons ni crainte, ni désir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, ou vicieux sans crime.
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu sur la Terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser,
Le Ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voions rien.
Delphes a pu vous faire une fausse réponse
L'argent put inspirer la voix qui les prononce,
Cet organe des Dieux put se laisser gagner
A ceux que ma naissance empêchoit de regner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

Dans la scène première du IV. Acte, Dircé dit à Thésée:

Le

Le Ciel vous destinant à des flâmes incestes,
A sçu de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur:
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable.

Thésée ne réplique rien à cela, lui qui un moment auparavant avoit déclamé si fort contre ces sentimens. Dircé soutient mieux son caractère, car elle dit ailleurs à Oedipe (dans la V. scène du V Acte.)

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

Oedipe lui répond:

Aux crimes malgré moi l'ordre du Ciel m'attache
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache.
Il offre en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Helas! qu'il est bien vrai qu'envain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine:
Les soins de l'éviter font courir au devant
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les Dieux m'ont fait la vie abominable
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puis qu'enfin leur faveur mêlée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même tems qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait, trainât l'ignomimie

L'éclat

L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompenſe un trépas glorieux.

Dircé lui réplique au ſujet de ce trépas:

Le juſte choix du Ciel peut être me le garde
Il fit tout votre crime, & le malheur du Roi
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moi.

Oedipe lui dit à ſon tour;

Vous voulez que le Ciel pour montrer à la Terre,
Qu'on peut innocement mériter le tonnerre,
Me laiſſe de ſa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir & le plus odieux!
Non non, vous le verrez demain au ſacrifice,
Par le choix que j'attens couvrir ſon injuſtice
Et par la peine düe à ſon propre forfait,
Déſavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

Et dans la ſcène ſuivante:

Vous voiez où des Dieux nous a réduits la haine.

Enfin le même Oedipe, s'arrachant les yeux en préſence de Dymas, lui dit;

Prévenons . . . l'injuſtice des Dieux,
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent,
Qu'ainſi que mes forfaits mes ſupplices étonnent.

Ne

Ne voions plus le Ciel après sa cruauté,
Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté,
Refusons-lui nos yeux, & gardons quelque vie
Qui montre encore à tous quelle est sa tyrannie.

Tout le monde connoît ces morceaux de Corneille; mais peu de personnes savent que la Tragédie d'Oedipe d'où je les ai tirés, ne fut représentée qu'après qu'elle eut été communiquée à la Société des R. R. Pères Jesuites, aux sentimens desquels ce grand Poëte étoit aussi attaché que Racine, son illustre Emule, l'étoit à ceux du Port Roial. „Corneil„le, me disoit un jour le feu Père Tournemine, „aiant composé son Oedipe, vint dans notre Maison „Professe, & dit à nos Pères: *Mes Pères, je viens „vous consulter, comme mes Directeurs & mes Maitres, „sur une pièce que je suis prêt à jetter au feu, si vous „la désapprouvez: car je ne veux ni me damner ni me „brouiller avec vous.* „ La pièce fut lue, approuvée „& ensuite représentée. Ainsi l'on en peut con„clûre que les Jesuites n'y trouvèrent rien de con„traire à leurs principes.

(19) *Mais d'où vient que du Vrai Sectateur ignorant, il brûle du désir d'en découvrir la trace?*] Boëce a tiré du Dialogue de Platon sur la Vertu, intitulé Ménon, ce qu'il dit dans cette pièce sur l'esprit ou l'ame. Car dans ce Dialogue Socrate oblige Menon Disciple d'Aristippe & de Gorgias d'avouer, qu'il est impossible qu'en cherchant à connoître, nous y parvenions, ou qu'y parvenant nous ne con-

connoissions pas les choses autrement qu'elles ne sont. D'où il conclud que la connoissance n'est autre chose que la réminiscence. „Par quelle voie, „dit Ménon, chercherez-vous, ô Socrate, ce que „vous ignorez être? Sous quelle forme, vous le pro-„posant, chercherez-vous ce dont vous n'avez „aucune connoissance, ou si vous le cherchez, com-„ment connoitrez-vous ce que vous aurez ignoré?„ Socrate lui répond: „Je comprends, ô Menon, ce que vous me demandez; Mais, vous, concevez-„vous combien il est difficile de vouloir que l'hom-„me cherche & ce qu'il ne sait & ce qu'il n'ignore „pas? Car s'il le sait, il n'a pas besoin de le cher-„cher. Et s'il cherche ce qu il ignore, il ne sait „pas ce qu'il cherche.„ Boëce étoit moins Peripateticien qu'Academicien: cependant il a pris dans cette même pièce un milieu entre Platon & Aristote. Et en effet il avoit promis de faire une concordance des sentimens de ces deux Philosophes, comme je l'ai dit dans sa vie. L'opinion d'Aristote étoit: „Que l'homme sait en partie ce qu'il ap-„prend & en partie l'ignore. Il sait en général, di-„soit-il, ce qu'il apprend en particulier. Mais s'il „sait ainsi ce qu'il apprend, il sait donc en général „ce qu'il ignore en particulier, & il apprend en par-„ticulier ce qu'il sait en general.

(20) *Marcus Tullius.*] Voilà la seconde fois que Boëce, sous ce nom, désigne *Cicéron.* Voy. la Note (80) du Livre II.

(21) *Dans son Traité de la Divination.*] La Philosophie parle du second Livre de ce Traité, dans

lequel

lequel Cicéron disputant avec son frère Quinctus s'efforce de détruire la *Divination* que Quinctus avoit soutenue dans un autre Livre.

(22) *Le signe d'une chose ne la fait point.*] Une enseigne ou un bouchon à la porte d'un cabaret, est le *signe* qu'on y vend du vin, mais il n'en fait ni la qualité ni la vente.

(23) *L'œil, tout éloigné qu'il en est, n'a besoin que d'épancher ses raions sur cet objet pour en connoitre la forme.*] Les Stoïciens attribuent les causes de la *vûe* à l'émission ou épanchement des raions visuels sur les objets visibles avec le secours de l'air. Démocrite & Epicure pensent qu'elle est produite par l'introduction des objets dans les yeux, de sorte que les raions visuels partant des yeux pour aller toucher les objets, y retournent & y rentrent ensuite, dès qu'ils les ont touchés. Aristote, Philosophe d'un grand génie, mais inférieur à Platon, tire le principe de la vûe de ce que les yeux reçoivent la forme des objets. Empédocle donne des raions aux objets. Hipparque croit que les raions visuels se portant sur la superficie des corps (de même que la main les touche en s'en approchant) les saisit & les reporte dans les yeux. Platon enfin dit que la vûe vient d'une correspondance de raions qui se fait en ce que la lumière sortant des yeux est portée à une certaine distance par un air qui naît avec elle, & rencontrant une autre lumière emanée des objets, pousse avec elle

l'air

l'air qui est entre-deux, épars & facile à éloigner. Cette correspondance de raions est le terme le plus propre que j'aie pû trouver pour rendre celui de *corradiantia* des Latins.

(24) *Le Portique autrefois vit naître.]* Voy. sur ce vers, ce qui a été dit des Stoïciens dans la No (19) du Liv. I. Boëce réfute l'opinion de ces Philosophes sur les idées: opinion que Ciceron explique ainsi dans le I. Livre de ses Questions Académiques. „ Cette Secte, dit-il, vouloit qu'on s'en rapportât „ aux sens, croiant que leur perception étoit véri„ table & fidelle; non qu'elle embrassât tout, mais „ à cause qu'elle n'échapoit rien de ce qui étoit à „ sa portée; & que la Nature l'avoit donnée comme „ la regle des connoissances & comme leur principe, „ d'où ensuite les notions des choses s'imprimoient „ dans l'esprit, qui n'avoit pas de route plus sûre pour „ connoitre la verité. Les Platoniciens, au contrai„ re, vouloient que l'ame jugeât des choses. Ils „ croioient qu'on s'en pouvoit tenir sûrement à ses „ décisions, parcequ'elle connoissoit les choses dans „ leur premiere simplicité qu'ils nommoient idée.

(25) *D'un Papier qu'a disposé l'art.]* Le *Papier* dont on se servoit du tems de Boëce, étoit fait d'une espèce de roseau, nommé *Papyrus* qui croissoit en Egypte dans les Marais le long du Nil. Ainsi j'ai cru pouvoir rendre par ce terme celui de *Pagina* que Boëce a emploié.

(26) *Des Lettres conserve la trace qui la Plume y forme au hazard.* J'ai rendu par le mot de *Plume* celui de *Stylus* dont Boëce s'est servi. De son tems c'étoit le corps du roseau *Papyrus* dont on faisoit le *Stylus*, d'où vient qu'on l'appelloit aussi *calamus* & *arundo*, qui signifient la même chose. Suivant les Grécs, Cadmus, Egyptien de Nation, & ensuite Roi de Thèbes, communiqua l'invention de l'Ecriture à ses Sujets, ce que Lucain dans sa Pharsale exprime par ce vers: *Mansuram rudibus vocem signare figuris*; & Brebœuf par ces quatre autres si connus.

C'est de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

(27) *Ainsi l'Artiste qui manie ou les Pinceaux ou le Burin, &c.*] Cette seconde comparaison n'est pas de Boëce. Je la lui ai prêtée, tant parcequ'elle donne encore plus de jour à la pensée des Stoïciens sur les idées, qu'à cause qu'elle sert à embellir cette Matière qui étoit par elle même si peu propre à être mise en vers François que plusieurs de mes Amis à qui je l'ai communiquée, se sont étonnés que j'en sois venu à bout. Il faut observer cependant que j'ai fait un anachronisme en supposant l'art de la *Gravûre sur le cuivre* inventé dès le tems de Boëce, cet art n'aiant été découvert qu'en 1460. par un Orfèvre de Florence nommé *Maso Finiguerra.*

(28) *Il*

(28) *Il eſt donc ſemblable à la Glace d'un ſervile & muet Miroir.*] J'ai parlé des *Glaces de Miroir* ſous la Note (71) du Liv. I. Je fis autrefois ſur cette matière dans mes claſſes une petite pièce de vers Hendecaſſyllabes que mon Régent eſtimoit beaucoup. Sans en avoir gardé la copie, je m'en ſuis toujours ſouvenu: tant il eſt vrai que les idées qu'on prend dans la jeuneſſe, s'effacent difficilement. Voici ces vers:

Oſtendis ſpeculo aureos capillos?
Oſtendit ſpeculum aureos capillos.
Aſtas cæruleis nitens ocellis?
Aſtat cæruleis nitens ocellis
Imago. Tremulo labella riſu
Diducis? Tremulo labella riſu
Diducit. Loquitur, loquente. Ridet,
Ridente. Ingemit, ingemente. Libat
Libanti oſcula. Dat manum offerenti.
Fugit dum fugias, reditque tecum.
Sic Proteus varias ſubit figuras.
Sic illa & varias ſubit figuras.

(29) *Pourquoi quelquefois Aigle agile.*] L'Aigle paſſe pour le Roi des Oiſeaux, parcequ'il vole le plus haut & qu'il regarde fixement le Soleil. C'eſt ce qui m'a autoriſé à donner métaphoriquement le nom de cet Oiſeau à l'Eſprit humain qui s'élève à la contemplation de la Divinité. C'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs anciens de fein-

dre que l'ame de Platon avoit été transformée en Aigle, suivant cette épitaphe qu'on a traduite de grèc en latin & que l'on attribue à Speusippe, Philosophe Athénien, neveu du même Platon:

Cur, Aquila, ad tumulum hunc volitas? dic numquid ab Astris
Hic habitare Deum forte aliquem intuita es?
Imo Anima exstincti sum diva Platonis; Olympum
Quæ colo: sed corpus terrigenum Attica habet.

C'est à dire: *Aigle, pourquoi voltigez-vous autour de ce tombeau? Avez-vous vû par hazard quelque Dieu qui pour y venir habiter ait quitté le Ciel?* L'Aigle répond: *Au contraire, je suis l'Ame divine de défunt Platon. Je fais mon sejour au Ciel, & Athènes ne possède que la poussière de mon corps.*

(30) *Quand d'autrefois honteux Reptile.*] Si l'Esprit humain imite l'Aigle en s'élevant à la contemplation des choses célestes, il devient un chetif *Reptile* lorsqu'il s'abaisse à celles de la Terre. Les *Reptiles* sont tous les animaux terrestres qui n'aiant ni pieds ni aîles sont obligés de se trainer sur le ventre pour changer de place. De ce nombre sont les *Serpens*, les *couleuvres*, les *vers*, &c.

(31) Les *Animaux immobiles, comme sont les Poissons de la mer qui se nourrissent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un sentiment destitué de toute autre connoissance.*] Solin a pensé

sur

sur cela tout autrement que Boëce; car il prétend que ces mêmes Poissons craignent les Pêcheurs; & que c'est pour cela qu'ils se cachent ordinairement ou entre les rochers ou parmi les chiens de Mer. *Piscantium*, dit-il, *insidias timent conchæ: inde est, ut aut inter scopulos, aut inter marinos canes plurimùm delitescant.* c. 56.

(32) L'*Homme est le seul dans la Nature dont le front contemple les Cieux.*] Boëce a pris cette pensée dans Ovide, qui dit au premier Livre de ses Métamorphoses:

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque videre
Jussit, & erectos ad sydera tollere vultus.

A quoi l'on peut joindre ce que Silius Italicus dit au Livre XV. de son Poëme de la seconde Guerre Punique.

Nonne vides hominum ut celsos ad sydera vultus
Sustulerit Deus, ac sublimia finxerit ora,
Cum pecudes, volucrumque genus, formasque ferarum,
Segnem atque obscœnam passim stravisset in alvum?
Ad laudes genitum capiat si munera Divum.
Felix ad laudes hominum genus.

Les Grècs se sont servis du mot ἄνθρωπος pour

pour Signifier l'*Homme*; & ce mot veut dire précisément: *Qui regarde en haut.*

(33) *Levez-y plustôt vos esprits.]* Que n'ai-je quelque lieu élevé d'où je puisse faire entendre à tout l'univers ce reproche que Perse faisoit à son Siècle?

O curvæ in Terras animæ & cœlestium inanes!

O Mortels, remplissez-vous des choses celestes plustôt que de celles de la Terre! offrez à Dieu un cœur droit, sincère, généreux, & pénétré des plus vifs sentimens de la justice & de la vertu!

(34) *Comme Aristote l'a pensé du Monde.]* Au Liv. I. de son Traité du Ciel. Voy. ce qui a été dit de ce Philosophe sous les Notes (24) du Liv. II. & (2) de ce V. Liv.

(35) *Surquoi quelques uns qui entendent dire.]* Boece désigne ici tous les Disciples de Crantor, de Taurus de Beryte, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, de Proclus & d'autres Platoniciens, qui en soutenant que le Monde étoit éternel, appuioient cette opinion sur l'autorité de Platon, quoique celui-ci eut dit bien clairement dans son *Timée*, que le Monde avoit eu un commencement. Voy. la Note suivante.

(36) *Que le sentiment de Platon étoit que le Monde n'a pas eu de commencement & n'aura point de fin.]* J'ai observé dans la Note précédente que Platon avoit

avoit dit dans ſon Timée, que le Monde avoit commencé. A quoi il faut ajouter que ce Philoſophe dit enſuite dans le même Livre que le Monde étant conſtruit dans une proportion divine, ne pouvoit être détruit que par celui qui en avoit aſſemblé & uni ſi ſolidement toutes les parties. Ainſi l'on voit par là combien les anciens Interprètes de Platon ont fauſſement expliqué ſes ſentimens.

(37) *Fuiez donc les vices, &c.*] C'eſt à tous les hommes que Boëce, par la bouche de la Philoſophie, adreſſe cette exhortation MASSONNIQUE.

Loin donc ce Peuple aveugle à qui de faux devots
Ont fait des FRANCS MASSONS une afreuſe peinture;
On porteroit envie à leur Architecture,
Si l'on connoiſſoit leurs travaux.

FIN
DU SECOND VOLUME.



Aver-

Avertissement.

J'avois promis sous les Notes (41) & (43) *du troisième Livre, de donner à la fin de ce Volume, une* Histoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde, *& d'y joindre aussi celle* des Favoris disgraciés, *même* de tous les Grands-hommes infortunés en toutes sortes d'Etats. *Mais les bornes de ce Volume m'empêchant d'accomplir ma promesse, je prendrai le parti de faire imprimer séparément cet ouvrage.*





